LES

TROIS COEURS

PAR

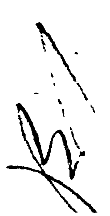
ÉDOUARD ROD

Dès que quelqu'un se cherche soi-
même, l'amour s'étouffe en lui.
(*Imitation.*)



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35





Il a été imprimé

20 exemplaires numérotés sur papier

de Hollande

N° [redacted]

LES

TROIS CŒURS

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Course a la mort. Nouvelle édition. 1 vol. in-16 . . . . 3 50

Le sens de la vie, ouvrage couronné par l'Académie française. Prix de Jouy. 6e édition. . . 3 50

Scènes de la vie cosmopolite. Lilith. — L'Eau et le Feu. — L'Idéal de M. Gindre. — Le Pardon. — La dernière Idylle. — Noces d'or. 1 vol. in-16 . . . . 3 50

Études sur le xixe siècle. Giacomo Léopardi. — Les Préraphaélites anglais. — Richard Wagner et l'esthétique allemande. — Victor Hugo. — Garibaldi. — Les Véristes italiens. — M. E. de Amicis. — La jeunesse de Cavour. 1 vol. in-16. 3 5

LIBRAIRIE PLON

Tatiana Leïlof. 1 volume in-18 . . . . 3 5
La femme d'Henri Vanneau. 1 vol. in-18 . . . . 3 5

EN PRÉPARATION :

Vouloir et Pouvoir.

Émile Colin — Imprimerie de Lagny

LES

TROIS CŒURS

PAR

EDOUARD ROD

10c

Dès que quelqu'un se cherche soi-même, l'amour s'étouffe en lui.

(*Imitation*.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1890

A

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉFACE

Il y a longtemps que je désire faire, pour les amis connus et inconnus qui s'intéressent à mes écrits et pour moi-même, un petit examen de conscience littéraire. Or, ce livre manque de quelques pages pour avoir l'épaisseur voulue. C'est une occasion. J'en profite.

A mes débuts dans les lettres, il y a

dix ans, j'étais *naturaliste*, comme presque tous les « jeunes » d'alors. Zola nous avait grisés — non par son succès : à vingt ans, quand on a le cœur sain, on pense si peu au succès ! » — mais par la vigueur de son talent encore contesté, par la crânerie de l'attitude qu'il opposait aux injustes attaques qui pleuvaient sur lui. Nous avions admis d'enthousiasme les raisonnements par lesquels il rattachait son esthétique particulière à celle de Balzac, de Flaubert et de Goncourt, nos maîtres préférés parmi ses aînés, et nous rêvions la constitution d'une Ecole, oui, d'une Ecole qui aurait eu ses batailles et ses victoires, sa première d'*Hernani*, son général et ses

capitaines, son Victor Hugo, son Sainte-Beuve; d'une Ecole où l'on aurait été plusieurs à marcher coude à coude dans la vie littéraire, unis par les mêmes admirations et les mêmes haines, conquérant tous ensemble, pour nous et nos chères idées, notre place au soleil.

Hélas! ce rêve ne s'est pas réalisé, et pour plus d'une cause.

Nous ignorions, d'abord, le morcellement des talents, des idées et des intérêts, qui est un des faits de la vie contemporaine. Nous ne savions pas que la loi de la différenciation s'applique à la littérature, qui a perdu tous ses traits collectifs et ne produit que des œuvres de plus en plus individuelles;

et, nous en fussions-nous doutés, nous avions trop d'ardeur pour hésiter à remonter le courant, nous aurions cru que notre volonté suffirait à maintenir notre factice cohésion.

Mais il y avait dans notre « école » un autre germe de destruction : la théorie que nous acceptions pour drapeau ne nous convenait pas. Nous avons pu être des « naturalistes » de conviction, nous ne l'avons jamais été de tempérament, — pas plus que Zola lui-même, qui se plaignait tant d'avoir conservé un « levain romantique » et comptait sur la génération nouvelle pour réaliser pleinement sa « réforme ». Son attente a été bien déçue, et ils ont joliment divergé de leur point de

départ, les naturalistes d'il y a dix ans, à mesure qu'ils ont pris conscience d'eux-mêmes : Huysmans est devenu un fantaisiste aigre, un âpre humoriste qui incline au mysticisme; Hennique, si l'on en juge par son dernier livre, entre dans une voie parallèle; Maupassant tourne au psychologue; et parmi les plus jeunes, combien y en a-t-il qui persistent encore dans le roman dit d'observation?...

Il faut dire qu'il devait se développer en nous des besoins que le naturalisme ne pouvait satisfaire: il était, de son essence, satisfait de lui-même, très limité, matérialiste, curieux des mœurs plus que des caractères, des choses plus que des âmes; nous étions — et nous

devions le devenir de plus en plus — des esprits inquiets, épris d'infini, idéalistes, peu attentifs aux mœurs et qui, dans les choses, retrouvions toujours l'homme. Le naturalisme allait, pour prendre des exemples concrets, en littérature à Balzac, en art à Manet ou même à Courbet; nous allions à Stendhal et à Gustave Moreau. De ces essentielles divergences, nous devions bien nous apercevoir un jour.

Chacun de nous a fait à sa manière ses expériences personnelles, et je dirai tout à l'heure comment j'ai fait les miennes. Auparavant, je veux noter quelques causes générales qui ont, je crois, agi sur les hommes de ma génération.

Bien des idées nouvelles sont entrées dans l'air, depuis dix ans, et il y aurait un beau chapitre d'histoire à écrire sur les courants divers qui se sont formés et combattus. Comment la littérature actuelle, raffinée et aristocratique, a-t-elle pu sortir du mouvement utilitaire et démocratique qui entraîne le siècle? Comment le symbolisme qui fait son chemin a-t-il pu se développer sous l'action directe de maîtres qui niaient tout en dehors du fait? Comment le spiritualisme dont les derniers venus sont si fortement imprégnés, a-t-il pu si tôt succéder au matérialisme, que la politique, la philosophie et les mœurs s'accordaient à soutenir? Ce sont là des questions auxquelles on ne

pourrait répondre que par de longs développements, et que je me contente d'indiquer ; mais, s'il est vrai que la littérature annnonce et précède les grands mouvements sociaux, nous marchons au-devant d'une belle réaction dans tous les domaines !

Quelles que soient les causes intérieures qui ont préparé ce mouvement, il faut reconnaître qu'il est dû, en partie aussi, à des influences étrangères. Seulement, qu'on n'exagère pas ces influences : les semences ne germent que dans les terrains préparés à les recevoir, et l'on ne ferait pas pousser des roses trop haut sur la montagne, ni des soldanelles à la plaine. Il n'en est pas moins vrai que des œuvres nous

ont été révélées, que nous ne connaissions pas et qui ont certainement contribué à nous éclairer sur nous-mêmes.

C'est d'abord, en ordre de date, la musique de Wagner, si intuitive, réussissant à noter la sensation avec une si merveilleuse exactitude. C'est en même temps — il faut bien le dire, quelque pénible qu'il soit d'être enrégimenté dans une phalange avec laquelle on n'a que peu de points de contact — c'est le pessimisme de Leopardi, de Schopenhauer surtout, si clairvoyant, si habile à découvrir les dissonances entre l'homme et la nature et ces contradictions du cœur et de la pensée dont la fréquence est inconciliable avec toute sorte de systèmes. C'est cette

peinture qui, s'inspirant des primitifs, suggère par ses lignes et ses couleurs le monde d'idées enfermé dans un corps humain, ou représente tout le sentiment qui est dans un regard ou qu'esquisse un geste. C'est, dans un cercle plus restreint, cette admirable poésie anglaise qui enseigne l'immatérialité des mots et des images. C'est surtout le roman russe, dans lequel on retrouve tous ces traits, mais atténués, comme corrigés de leurs artifices et relevés à la fois par une veine populaire et par la jeunesse d'âme de leurs auteurs.

Le sens caché dans ces œuvres inconnues nous aurait peut-être échappé, si des interprètes géniaux comme le vicomte de Vogüé, ou merveilleusement

intelligents comme M. Bourget, ne nous les avaient expliquées. Les études de M. de Vogüé sur les romanciers russes ont, dans l'histoire de la littérature contemporaine, une importance sur laquelle on ne saurait trop insister; et les *Essais de psychologie contemporaine* ont été en même temps un signe très caractéristique de l'état d'esprit de la jeune génération et un des livres qui ont exercé le plus d'action sur elle. C'était la première fois que, dans une revue importante, sous une signature qui allait rapidement conquérir l'autorité, les « jeunes » trouvaient la reconnaissance de leurs vrais maîtres, l'éloge de ceux que la haute critique avait jusqu'alors traités avec dédain et

qui étaient les promoteurs du mouvement nouveau : Stendhal, Flaubert, les Goncourt, pour m'en tenir aux romanciers. Quelques réserves que nous ayons à faire sur les romans de Bourget, ses derniers surtout, nous, ses cadets, nous lui devons beaucoup ; et il y aurait ingratitude et faiblesse à ne pas le reconnaître.

Comment fus-je initié à ces idées si différentes de celles où m'entraînait mon « naturalisme ? » Cela se fit peu à peu, et je ne saurais noter les phases de ma transformation. J'en veux pourtant indiquer quelques-unes.

La première fut, je crois, la publication des articles de Zola sur le *roman expérimental*. Ils me poussèrent à des

réflexions qui devaient m'écarter de son propre système : l'expérience me plaisait; je la trouvais préférable à l'observation, qui fait de l'artiste un photographe et néglige ce que les faits ont de plus intéressant, c'est-à-dire leur signification. L'expérience laisse à l'écrivain ce droit aux conjectures et aux déductions, que l'observation lui enlève : elle l'autorise, elle l'oblige même à tirer de son propre fonds les raccords qui existent entre les faits et échappent à l'observation. Celle-ci donne des taches brutales; celle-là, sans y viser, en s'exerçant seulement, introduit les nuances; celle-ci est positive, précise et matérielle; celle-là — en littérature du moins — devient

bientôt intellectuelle et fantaisiste. J'en arrivais ainsi à mettre le doigt sur quelques-uns des défauts de la théorie naturaliste.

Vers le même temps, nous discutions beaucoup, avec Emile Hennequin, la théorie des milieux ; et ces causeries firent naître en moi le dégoût des descriptions, de leur minutie, de leur inutilité. Je songeai à les remplacer par l'étude de l'être intime, et, par une réaction excessive et toute naturelle, j'en arrivai à rêver un roman dégagé de ce que j'appelais les « circonstances contingentes », un roman exclusivement intérieur, se passant dans un cœur. C'est le moment où j'écrivis la *Course à la mort*, celui de

mes livres qui m'a coûté le plus d'efforts, celui auquel je resterai toujours le plus attaché. D'abord, je l'avais rédigé sous forme de récit, à la troisième personne. La difficulté de faire manœuvrer pendant trois cents pages un héros sans nom qu'on ne sait bientôt plus par quelle périphrase désigner, me fit adopter la forme du journal. Je le regrettai plus tard, surtout après la publication du *Sens de la vie*, parce qu'une partie de la critique vit une confession personnelle là où, sans me priver de recourir à moi-même comme « document », j'avais tenté de faire un livre d'une portée plus générale que ne le serait un journal intime.

Les idées qui, dans la suite, s'emparèrent de moi et achevèrent de m'éloigner du naturalisme ne sont plus guère, ou, en tout cas, plus seulement d'ordre littéraire ; pour les exposer, il me faudrait les extraire du *Sens de la vie*, et l'on comprendra que je ne tienne point à indiquer ainsi la démarcation qui existe dans ce livre entre le moi et le non moi. On me permettra de noter ici qu'en me transportant d'un terrain sur un autre, j'ai conservé le même respect et la même admiration pour le maître que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de nommer, pour Emile Zola : non pour ses théories, puisque j'ai rompu avec elles, mais pour son œuvre, qui m'apparaît toujours comme l'une

des plus puissantes manifestations du génie de ce temps-ci.

Je voudrais bien essayer encore de définir le terrain sur lequel je me trouve à présent — et point seul, j'en ai la certitude. Nous sommes maintenant quelques hommes du même âge, un peu en deçà ou un peu au delà de la trentaine, qui nous voyons rarement, ne cherchons point à former une « Ecole » — c'est là une illusion dont nous sommes revenus, — n'avons point de corps de doctrine, et sommes pourtant intellectuellement très près les uns des autres. Nous avons passé à peu près par le même développement, nous sommes partis du même point, ou presque, et nous nous trouvons au-

jourd'hui arrêtés à la même étape. Oui, quand je lis un livre de certains, j'ai l'impression que je m'entretiens avec un frère d'esprit ; et vraiment, ma plus chère ambition serait que mes livres fissent sur ceux-là une impression analogue. Si je ne crois plus aux écoles, si je ne crois plus à une cohorte de jeunes hommes réunis autour d'un fanion pour forcer la porte de la gloire, je crois encore à la joie de comprendre et d'aimer ceux qui ont de la vie la même conception, ceux qui goûtent les mêmes idées et recherchent la même forme de beauté.

Mais, définir ce fonds commun n'est pas chose facile, parce que nous ne sommes les uns et les autres qu'au dé-

but de notre carrière, et parce que, hélas ! nous avons encore le temps de nous développer en sens divers. Si j'avais la foi *unilatérale* de ceux qui croient au sens précis des termes, je prendrais le mot INTUITIVISME, et j'en ferais une étiquette à coller sur le flacon où nous nous débattrions ensemble. Le mot a ses avantages : il est en « isme », comme il convient, il n'est pas trop désagréable à entendre, il est clair et facile à retenir ; mais il a un inconvénient : il est un mot, et, comme tel, il ne dit qu'une seule chose. Or, il me faudrait un mot qui pût en dire beaucoup.

Un intuitif, en effet, est un homme qui regarde en soi-même : et c'est bien

ce procédé d'observation intérieure qui paraît devoir succéder à l'observation extérieure des naturalistes. Mais il ne suffit pas de regarder en soi : il faut y voir autre chose que soi. Un grand homme a dit : « Le Moi est haïssable. » Et un autre : « Moy, je regarde dedans moy, je n'ay affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me me contreroole, je me gouste. » Pascal et Montaigne ont évidemment l'un et l'autre raison : le Moi est haïssable, quand il est exclusif et égoïste, et son étude n'est alors qu'oisiveté et prétention ; elle devient tout autre chose, quand elle s'élargit et n'est que la clef qui vous ouvre les mystères de l'âme humaine ; on perd son temps à compter

les battements de son cœur, on ne le perd pas à en écouter vibrer l'écho dans la suite infinie des cœurs étrangers. L'intuitivisme, si par hasard on voulait accepter ce mot, serait donc l'application de l'intuition comme méthode de psychologie littéraire : regarder en soi, non pour se connaître ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres; chercher dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur humain ; partir de là pour aller plus loin que soi, et parce qu'en soi, quoi qu'on dise, se réfléchit le monde.

On ne peut poursuivre un tel but dans un roman sans apporter des modifications plus ou moins radicales aux procédés littéraires communément

employés. Je n'ai certes pas la prétention d'avoir trouvé le moule qu'il faut trouver et qui s'imposera pour une période plus ou moins longue, comme s'est imposé l'ancien roman d'analyse de madame de La Fayette, le roman social d'Eugène Suë, le roman documentaire de Balzac ou le roman autobiographique de Benjamin Constant. J'ai pourtant cherché, dans ce petit livre, à dégager le roman de quelques-unes des scories qui l'empêchent de se développer dans le sens indiqué : de la description, d'abord, qui me paraît fastidieuse et surtout illusoire, car elle tient beaucoup de place, dit peu de chose et n'explique rien ; et aussi des récits rétrospectifs qui, des-

tinés à présenter le personnage, sont devenus, à force d'usage, des clichés sur l'enfance, l'adolescence et l'éducation, et ont en outre l'inconvénient, quand par hasard ils signifient quelque chose, de marquer trop les lignes, de trop préciser les contours; et encore — quoique pas autant que je l'aurais voulu — des « scènes », qui conservent presque toujours un air désagréablement artificiel et théâtral. Mais ce ne sont là que des indications : il faudrait échapper plus complètement à la tyrannie des faits trop concrets et des figures trop précises, afin que leur sens général pût se dégager plus facilement; il faudrait revenir, sous une forme à trouver, au *Symbole;* et je ne sais si le

moule trop brutal du roman s'y prêtera jamais.

Voilà, condensé dans le plus court espace possible, ce que je tenais à dire. Mon livre aura l'épaisseur voulue, sans cesser d'ailleurs d'être fort mince ; et l'on trouvera peut-être qu'il ne valait pas la peine de remuer des mots en « isme » pour un si petit résultat.

Genève, novembre 1889.

ÉDOUARD ROD.

LES
TROIS CŒURS

I

RICHARD NORAL

> Par quelle parole magique, clef de sentiers inexplorés, pourrai-je descendre au fond des abîmes de l'amour ?
>
> D. G. Rossetti.

Richard Noral avait l'habitude de se confesser à lui-même en des méditations qu'il prolongeait parfois plusieurs heures, étendu, les yeux mi-clos, dans son fauteuil ou sur un divan, si paresseusement occupé de son

introspection, qu'il dédaignait même de fumer. Il prétendait que la position horizontale, en favorisant en lui l'éveil des rêves, imposait à ses idées une couleur plutôt agréable, les dépouillait, en tout cas, de ce qu'elles pouvaient avoir d'amer ou de cuisant, et que dans cette illusion de sommeil il trouvait parfois une illusion de bonheur. Ses idées, d'ailleurs, même en ces heures de repliement intime, restaient sujettes à de brusques soubresauts, tantôt lentes et se développant comme des théories sacrées, tantôt saccadées, rapides, hachées par la fièvre, passant avec rapidité du clair au sombre, selon les caprices d'indéfinissables liaisons, ou d'évocations mystérieuses qui les heurtaient et les poussaient, sujettes à disparaître ou à se précipiter au moindre bruit, souvent arrêtées net en plein essor, comme ces êtres ultrasensibles qu'hypnotise un coup de cloche ou

le choc d'un cristal, ou au contraire tenues en éveil et promenées à l'infini par quelque impression du dehors, quand le regard du songeur les fixait sur l'un des cadres qui décoraient son cabinet de travail; puis, suivant leur marche logique, elles finissaient peu à peu, dans une imperceptible dégradation, se fondant insensiblement avec des préoccupations pratiques ou sombrant dans le vide, jusqu'à ce que Richard s'étirât, se secouât, se levât, et, abasourdi comme quelqu'un qui sort d'un trop long somme, reprît avec tranquillité le cours de ses opérations coutumières.

Le cabinet de travail où se passait quotidiennement ce menu drame intérieur et silencieux se prêtait à merveille aux fantaisistes voyages d'un esprit vagabond. Aucun bibelot n'y pouvait attirer l'attention, ni sur les tables, ni sur la cheminée, où seul un *Penseroso* rêvait entre deux flambeaux. Les pa-

rois étaient garnies de livres, et il n'y aurait rien eu à regarder, n'eussent été six grandes photographies encadrées dans des passe-partout grenats, qu'on devinait soigneusement choisies parmi celles des chefs-d'œuvre préférés. L'une reproduisait ce buste du musée de Boulaq connu sous le nom de la *Reine Tahia :* une étrange figure aux larges yeux en amandes, au front bas foisonnant de cheveux, aux lèvres épaisses, qui semble engagée encore dans une lointaine animalité, par laquelle elle exerce une redoutable séduction, pareille à l'image qu'on se fait de Cléopâtre, fascinatrice, ravageuse, enchanteresse et criminelle. Une tête de vierge lui faisait pendant, œuvre d'un vieux maître inconnu de l'École de Cologne, dont l'original se trouve à la Pinacothèque de Munich : la tête la plus divinement spiritualisée que peintre mystique ait jamais pu rêver, aux traits d'une finesse

aérienne, aux yeux clairs mirant l'infini, évoquant dans toute sa pureté la conception sublime de la femme immaculée, dont le cœur n'a jamais saigné d'amour. Puis venait la tragique *Judith*, de Sodoma, la justicière héroïque et souillée, prise de quelque poignant repentir de l'acte irrémédiable, travaillée de remords qu'aiguisent d'inavouables regrets, ayant à jamais perdu le bonheur, l'insouciance et le sourire. Puis, la *Pia*, de Rossetti, tournant d'un geste indiciblement expressif le fatal anneau par lequel sa vie est liée, son long col penché, ses grands yeux las ouverts sur l'éternité qui l'attend, qui l'attire, dont elle se sent tout près ; et ensuite, le *Roi Cophetua*, de Burne-Jones, inutilement agenouillé aux pieds de sa mendiante : enveloppée dans ses haillons sur le trône où l'amour l'a conduite, ses traits douloureux racontent sa longue souffrance, la procla-

mant impuissante à jouir du bonheur trop tard venu, et ses yeux, où flotte obstinément l'angoisse, disent qu'elle ne saura pas répondre aux extases de l'adorateur abîmé devant elle. Et enfin, un groupe chimérique sorti de l'imagination de Gustave Moreau : un cheval ailé à buste d'homme, auquel se cramponne une femme éperdue ; ensemble ils vont s'envoler au gouffre, gouffre d'inconnu que leurs regards ont sondé, abîme ouvert par le haut et par le bas, vers le ciel et vers l'enfer, qu'appelle, que réclame, que veut l'inconscience de leur passion, et qui va se fermer sur eux, qui va les envelopper dans l'effroi de son chaos. Ces six images, attirant sans cesse le regard, tenant la pensée en éveil, c'était comme une gamme où montaient les sentiments extrêmes, où chaque note aux profondes résonances faisait vibrer dans les lointains du cœur le désir, l'extase, l'hor-

reur, la pitié, la souffrance, et à la fin, dans des profondeurs plus intimes, l'amour épouvanté de l'inconnu : visions matérielles de choses intangibles, entrant dans l'âme par les yeux...

Que pensait Richard, en ces heures oisives, si fréquentes, qui lui faisaient reprocher de gaspiller son temps? Au fond, il poursuivait une équation toujours la même et toujours changeante : le rapport entre lui et les choses. Tantôt il cherchait l'explication de ses idées esthétiques, et comme il avait creusé les problèmes du beau, du vrai, de l'expression, sans d'ailleurs essayer de formuler ses opinions sur la matière ni de créer des théories, en pur amateur désintéressé, auquel sa nature d'esprit impose d'analyser ses goûts ! Tantôt, c'était sa vie qui déroulait sous ses yeux son mouvant pano-

rama d'images mortes, demi effacées ou claires encore, lointaines ou rapprochées, de celles qui se dressent soudain dans toute leur vivante intensité passée ou de celles qu'il faut reconstruire peu à peu, par fragments rappelés l'un après l'autre, de celles qui conservent à jamais leur air de deuil ou de celles que le prisme du temps embellit. De temps en temps aussi, il pensait aux hommes, pour s'attendrir sur leurs misères ou s'indigner de leur folie, en méditatif qui les a toujours ignorés, qui ne sait les voir qu'à travers le miroir de soi-même, qui d'instinct les évite, ne s'intéresse à eux que par un effort d'intelligence, sent pourtant quelquefois que leur vie est la sienne, s'en afflige et s'en humilie, et se jure de les aimer : alors, pour une heure, il devenait moraliste, philantrope, apôtre, prêt aux grands sacrifices, épris des grandes vertus. Mais, le plus

souvent, quand il laissait sa pensée suivre sa pente naturelle, elle entrait dans la chambre obscure où se forment les sentiments, en fouillait les recoins avec une curiosité inquiète et cruelle, recommençait dans cet étroit espace noir une exploration qu'elle avait faite mille fois, et revenait, riche de découvertes nouvelles, examiner, trier et classer son butin. C'était là le travail dont il ne se lassait jamais, qu'il accomplissait d'instinct, avec une sûreté parfaite, en opérateur infaillible : et il y trouvait un plaisir qui, pour être mélangé de beaucoup d'amertumes, n'en était pas moins son plaisir de prédilection. Il n'ignorait pas que des gens sages blâment ces inutiles examens de conscience, qui n'ont pour but que la satisfaction de vaines curiosités, et non pas le progrès moral ; il savait que ceux qui s'y livrent glissent sur la pente du plus stérile des égoïsmes et usent en pure

perte le ressort de leur volonté ; il savait que rien d'utile, ni de beau, ni de bon n'en sortirait. Mais, obligé dans une autre partie de sa vie de dépenser beaucoup de force et beaucoup d'action, il lui plaisait de réserver ainsi pour lui seul ce qu'il croyait avoir de meilleur, et de le volatiliser en un poudroiement d'inutiles idées. Les raisonnements ne lui manquaient pas pour justifier à ses propres yeux cette disposition, qu'il avait fini par ériger en une sorte de système.

Ce jour-là, étendu dans sa pose habituelle, Richard Noral pensait — si tant est que des mots puissent rendre le vol incertain de sa rêverie :

« Je n'ai pas assez aimé !...

» Je n'ai guère aimé celles que j'ai possédées : elles ont passé dans ma vie en me laissant à peine après elles de faibles souvenirs,

de faibles regrets, fugitives comme si leurs transports avaient été des songes; quant aux autres, les inconnues que parfois j'ai cru pouvoir aimer, que j'ai vu passer et n'ai pas retrouvées, qui m'ont exalté quelques instants et que huit jours après j'aurais à peine distinguées dans des foules, leurs images se sont vite effacées. Est-ce que nos sensations s'évaporent donc comme des parfums qu'un souffle d'air dissipe? ou bien est-ce que vraiment ces amours en allées, pour lesquelles j'ai pourtant souffert et pleuré, ont été en leur temps aussi légères, aussi irréelles qu'elles me paraissent à présent? Parfois, il me semble que je suis victime d'une erreur très simple : on ne conserve pas mieux dans sa mémoire la mesure exacte de ses joies que celle de ses douleurs, et de cet oubli l'on conclut que les joies ni les douleurs n'ont eu l'acuité qu'elles ont eue

réellement. Alors, j'aurais éprouvé tout ce qu'on peut éprouver, j'aurais eu tout ce qu'on peut avoir, et si ce « tout » est si peu de chose, c'est qu'il est le passé... On ne sent la vie qu'au moment précis où on la vit; le plaisir ou le bonheur enfuis, il n'en reste en nous qu'une ombre qui s'efface — moins que rien... Peut-être...

» Mais peut-être aussi que je vois juste en moi-même; peut-être qu'il est cruellement vrai que je n'ai pas assez aimé.

» J'ai passé le mi-chemin de la vie, comme dit mon poète : entrée dans la zone neutre qui précède la vieillesse, moment mélancolique où, regardant à la fois le passé et l'avenir, il faut établir le bilan de ses souvenirs et de ses espérances. Je fais ce calcul, et je regrette ma jeunesse, parce que je n'en ai pas joui; je l'ai méconnue. J'ai dépensé en rêve la part de l'action, en action la part

du rêve. Je me suis laissé absorber par mille soins, que j'aurais pu et dû écarter. J'ai fait avec de grands efforts beaucoup de choses inutiles, et j'ai négligé toutes sortes de petits riens, que j'aurais pu cueillir sans peine et qui m'auraient rempli de joie. Chaque fois qu'un sentiment nouveau venait battre dans mon cœur, je l'en ai expulsé par un raisonnement. Je ne me suis jamais abandonné. J'ai discuté tous mes désirs. Je ne connais aucune ivresse. J'ai marché par la grande route, et j'ignore les sentiers où il y a des haltes de mousse, des fleurs, des fraises... Mais ma grande route n'était pas droite : j'ai trop zigzagué, je me suis trompé à plus d'un carrefour : en sorte que j'ignore également la paisible satisfaction des êtres instinctivement innocents, dont un unique amour légitime remplit la vie, et la satisfaction rassasiée et incurieuse de ceux qui ont fait la

large part à la fantaisie. J'ai le cœur inquiet à un âge où il doit être apaisé, j'aspire à des extases de vingt ans avec un esprit mûr et rétif à l'extase. »

A ce moment de sa rêverie, les pensées de Richard cessèrent de se formuler dans des mots : elles prirent corps, elles devinrent des images qui l'entourèrent et se penchèrent sur lui. Ce furent des figures à demi-effacées, incertaines, flottant comme parmi des brumes, quelques-unes à peine estompées ou chargées de voiles épais. Chacune incarnait un souvenir plus ou moins lointain, plus ou moins précis. Plusieurs n'avaient pas de nom, pas d'histoire. Il les regardait complaisamment, saluait celles-ci d'un sourire intérieur, s'arrêtait un instant auprès de celles-là, leur parlait, les quittait pour d'autres. Presque toutes étaient sereines, amicalement indifférentes. « Au moins, elles n'ont pas

souffert », pensa-t-il. Puis il ajouta : « Moi non plus ! » Et, répondant peut-être à l'interrogation qu'il lisait sur un des visages évoqués : « C'est qu'au fond nous ne nous aimions guère. » Une morte passa : « Elle, fit-il, je crois que je l'ai aimée... Elle a bien fait de mourir jeune... Ce qui est parfaitement beau, parfaitement pur, ne doit pas vieillir... » Il s'attardait, il aurait voulu retrouver la couleur de ces yeux éteints, les traits de ce visage évanoui, celle des cheveux, celle des robes qu'elle avait portées ; mais il ne put, rien ne se fixait, et, le flou de l'image l'irritant, il la quitta. Elle rentra dans la troupe obscure des fantômes qui l'entouraient, et s'y perdit. Une autre lui succéda : plus nette, celle-là, plus vivante : très blonde, très belle, une épaisse chevelure tombant comme un manteau sur de magnifiques épaules nues, des yeux bleu

clair comme illuminés de tendresse, la taille cambrée dans une robe de satin noir qui faisait ressortir l'éclat de la carnation. Les autres disparurent. Elle resta seule. Elle eut des gestes lents, caressants, séducteurs. Elle dégageait des effluves d'amour :

— Ah ! Rose-Mary ! murmura Richard.

Et il s'attrista : elle était partie, il ne savait plus rien d'elle, il ne la reverrait jamais.

Il allait s'abandonner, pour la centième fois, aux mêmes regrets stériles qu'éveillait toujours en lui l'apparition de Rose-Mary, quand la porte s'entr'ouvrit en criant un peu ; puis la tête d'une petite fille de trois ans apparut dans l'entrebâillement et une fraîche voix — bien vivante, cette fois, bien réelle — demanda :

— Papa, tu dors?...

Richard s'était à demi soulevé :

— Non, bébé, répondit-il.

— Alors, j'peux entrer, si tu dors pas?...

— Entre !...

L'enfant s'avança sur la pointe des pieds, le doigt dans la bouche, circonspecte et timide; puis, soudain, elle accéléra sa marche et fut devant le divan :

— Papa, dis, raconte-moi une histoire ?...

— Non, bébé, pas à présent, je n'en sais point...

— Mais si, papa, tu en sais toujours... Qu'est-ce qu'y avait une fois, dis?...

— Rien du tout... Laisse-moi me reposer... joue sous la table avec les papiers qui sont dans la corbeille... Il y a des journaux, regarde, je te les donne...

L'enfant fit une moue affligée, ses traits se déformèrent, elle fronça les sourcils, deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues.

— Voyons, Jeanne, sois raisonnable, dit Richard d'un ton conciliant... Ce soir, je te promets, je te raconterai une histoire, une belle, qui durera longtemps... Pour le moment, amuse-toi toute seule, tu sais si bien !...

Il y eut encore un moment d'hésitation, mais l'orage n'éclata pas. Jeanne alla s'asseoir sous la table, vida la corbeille des vieux papiers, sans rien dire, et l'on n'entendit plus que le froissement des feuilles qu'elle maniait.

Richard avait repris sa pose nonchalante et refermé les yeux, pour continuer son rêve éveillé. Mais les figures de tout à l'heure ne revenaient pas, et quoiqu'il fît, sa pensée restait auprès de la fillette, qui jouait sans faire plus de bruit qu'une petite souris s'ébattant sous de vieux cartons. Il se déplaça pour la regarder. Elle rencontra son regard,

lui sourit, et même lui envoya un baiser, d'un geste adorable de grâce mutine. Il s'attendrit :

« Pauvre petite ! se dit-il en cessant de la suivre des yeux, elle vivra, comme sa mère, comme moi, comme tout le monde... Elle joue, à présent, et ne sait pas qu'il y a un avenir plein de mystère... que sera-t-il pour elle !... Je voudrais tant qu'elle fût heureuse !... Et il est probable qu'elle ne le sera pas... D'abord, si l'hérédité n'est pas un mot vide de sens, et pour peu que les dispositions léguées par les parents aillent en s'aggravant de génération en génération, elle sera nerveuse et sensible à l'excès, — comme moi et plus que moi : les hommes ont l'effort qui leur sert de cuirasse, les femmes peuvent s'abandonner plus librement au mal intérieur, et en souffrir davantage... Ensuite, elle est née en un triste temps, et qui

va s'attristant toujours plus : toutes sortes d'incertitudes entoureront son enfance, et Dieu sait ce qui l'attend ensuite!... »

Ici, la pensée de Richard dévia encore une fois, s'éloigna de la petite Jeanne et roula de nouveau des généralités :

« Ah! pauvre siècle que le nôtre, médiocre, anémique et pâle! Siècle d'impuissance individuelle, de stupides haines, siècle de fer, siècle sans bonheur, siècle sans amour! Siècle de politiciens, de mécaniciens et de caporaux! Malheur à quiconque y veut vivre en réservant son idéal et sa liberté! La loi barbare du plus fort y promène son niveau sur les hautes têtes : et, meurtri par les tyrannies des majorités et de l'opinion, l'homme qui se refuse à abdiquer son âme n'a devant soi que souffrance et dépit!... Ah! malheureuse « âme moderne », que méconnaissent et déshonorent encore ceux qui pré-

tendent l'expliquer, ce n'est pas toi qui es faible, vile, honteuse, égoïste et pauvre ! Quand tu n'es pas chevillée au corps de quelque inventeur de poudre sans fumée ou de quelque sergent instructeur, tu as au moins cette beauté de pleurer ce qu'on t'a pris, ce que tu voudrais avoir et n'as pas, toutes les vertus d'amour dont tu sens s'agiter en toi les tronçons, le dévouement, la pitié, la foi, l'extase ! On t'a mutilée, on t'a séchée, on t'a vidée, mais tu palpites encore de ton mieux dans le néant où l'on te laisse, tu t'élances vers l'inconnu de toute la force épuisée de ta noble essence. Et ceux qui ont le plus travaillé à ton abaissement te calomnient, parce qu'avec un reste de fierté tu refuses les pâtures déshonorées dont ils veulent tromper ta faim de justice, parce que tu peux encore repousser les flacons remplis de liqueurs frelatées où leurs mains ont collé

de menteuses étiquettes. Va, pauvre âme, si peu que tu vailles, tu vaux toujours mieux que ton temps, et...

Un cri perçant retentit : la petite Jeanne venait de se piquer avec une épingle restée dans les papiers ; et elle sanglotait en montrant son doigt :

— Y a du sang ! y a du sang !

Richard, brusquement arraché à ses pensées, se leva en sursaut, sans avoir le temps de s'étirer, prit l'enfant dans ses bras, se mit à la consoler avec des tendresses de nourrice, et, comme rien ne réussissait, commença une histoire, en tâchant de se faire entendre à travers les cris :

— Il y avait une fois une petite fille... qui était très sage... On lui avait donné une belle poupée... et elle l'aimait beaucoup... Et il y avait un méchant chat... qui n'aimait pas les poupées... Et...

Mais Jeanne ne l'écoutait pas. Il avait beau lui dire : « Écoute, écoute », essuyer le sang qui perlait goutte à goutte au bout du doigt menu, essuyer les larmes, rien n'y faisait, et la petite le repoussait en appelant :

— Maman ! maman !...

Ses cris furent entendus, une jeune femme entra :

— Ce n'est rien, expliqua Richard, elle s'est piqué le doigt avec une épingle, voilà tout. Console-la, Hélène, je t'en prie.

Deux baisers, une caresse, l'enfant se tut ; puis Hélène la gronda doucement :

— ... Aussi, que venais-tu faire dans le cabinet de papa?... tu sais bien que tu ne dois pas... Tu déranges... Papa ne te veut pas...

— Je ne la veux pas, dit Richard, mais quand elle vient, je n'ai jamais le courage de la renvoyer.

— Il faudrait l'avoir, dit Hélène... Enfin, ce sera une leçon... Allons, bébé, embrasse papa et laisse-le travailler...

La petite passa ses bras autour du cou de Richard, suivit sa mère, et la chambre fut de nouveau silencieuse. Mais Richard avait perdu le fil de sa rêverie, et n'avait aucune envie de s'appliquer à autre chose. Il restait désœuvré. Il s'assit devant sa table de travail, remua quelques papiers, les repoussa, se leva, marcha de long en large. Son oisiveté s'était trop prolongée, il se sentait énervé, fatigué, inutile. Pourtant, il s'approcha de sa bibliothèque, prit l'un après l'autre trois ou quatre volumes qu'il ouvrit, referma et replaça dans leurs rayons. Enfin, ses yeux tombèrent sur un petit livre relié en vélin, une élégante édition du *Canzoniere* de Dante. Il l'épousseta d'un souffle, s'assit, et, l'ouvrant au hasard, relut à demi-voix

le beau sonnet où le poète confie à son plus intime ami son doux rêve irréalisable d'amour et de bonheur :

Guido, je voudrais que toi, Lapo et moi,
Nous fussions pris par un enchantement
Et assis sur un vaisseau, qui à tout vent
Par mer irait à notre volonté ;

De sorte que tempête ni autre mauvais temps
Ne pût nous donner nul empêchement,
Mais que, toujours vivant dans même volonté,
Notre désir d'être ensemble augmentât.

Et monna Vanna et monna Bice ensuite,
Avec celle qui est sous le chiffre de trente, —
Que le bon enchanteur les pût mettre avec nous :

Là, je voudrais toujours parler choses d'amour,
Et que chacune d'elles fût heureuse,
Comme nous le serions, je le crois, nous aussi.

Et Richard demeura les yeux fixés sur le livre ouvert, comme s'il voyait cette barque

4

enchantée, où trois jeunes poètes devisaient d'amour avec leurs trois dames infiniment aimées, glisser sur une mer calme et s'éloigner et se perdre — vivant symbole d'un siècle d'amour qui ne reviendra pas...

II

HÉLÈNE ET RICHARD

> Vous erriez altéré dans la solitude du désert; je vous donnai mon âme comme une source où boire : vous vous êtes un instant arrêté au bord; puis vous vous êtes éloigné...
>
> MARY ROBINSON.

Pendant que Richard voguait au nouveau courant de pensées que lui suggérait sa lecture, Hélène emmenait son enfant.

Il y a, entre les mères et les petites filles, une espèce d'identité d'être qui les unit l'une

à l'autre comme un lien invisible et leur crée une vie commune. Les mêmes idées germent dans leurs cerveaux, embryonnaires, obscures, vagues chez celles-ci, claires et précises chez celles-là. Avec les mêmes nuances, elles éprouvent les mêmes sensations ; elles vibrent parfois aux mêmes chocs fortuits qu'elles sont seules à sentir, tristes ou gaies en même temps sans qu'on sache pourquoi, impressionnées par les mêmes causes, gouvernées par les mêmes sensations. C'est ainsi que Jeanne enfant raisonnable, extrêmement sensible et trop développée, comme le sont si souvent les enfants uniques, était le vivant reflet diminué de sa mère : on pouvait suivre dans ses grands yeux vagues les ombres qui obscurcissaient ceux d'Hélène, et il arrivait que ses naïves questions confuses ressemblaient étrangement, de loin, à celles qui se for-

mulaient dans l'esprit de la jeune femme. De plus, elles se trouvaient rapprochées encore par un sentiment commun, inconscient et passionné chez l'enfant, grave et réfléchi chez la mère : toutes deux étaient continuellement préoccupées de Richard, qu'elles adoraient, et qui les inquiétait un peu. Comment ne l'auraient-elles pas aimé ? C'était un être bon et noble, d'une bonté naturelle qui se manifestait dans tous les détails de la vie courante, d'une noblesse d'instincts et de sentiments qui transparaissait dans ses actes comme dans ses paroles. Et comment ne les aurait-il pas troublées ? Mari affectueux d'habitude, il devenait soudain, en de mauvaises heures, égoïste, despote, cruel ou brutal ; « papa » très tendre, qui savait de belles histoires, s'intéressait à la poupée et tirait la queue du chat, il semblait parfois se retirer brusquement, dispa-

raître en soi-même, tout-à-coup maussade, indifférent et silencieux. Il y avait en lui deux êtres profondément dissemblables, et comme ceux qui vivaient dans son air n'étaient jamais sûrs de ne pas voir disparaître le premier sous le second, ils ne pouvaient que rarement se défendre auprès de lui d'un malaise inquiet.

Ce jour-là, la hâte un peu brusque avec laquelle Richard s'était débarrassé de sa petite fille blessée, le ton de sa voix quand il avait dit de l'emmener, l'indifférence avec laquelle, tournant le dos, il s'était plongé dans ses papiers, —détails qu'un étranger n'aurait pas remarqués — venaient de froisser les deux êtres délicats qu'il avait congédiés. Et tandis que Jeanne marchait à côté de sa mère par les allées du jardin, minuscule entre les touffes de fleurs, elle sentait son petit cœur se gonfler ; une vague inquiétude se dessi-

nait dans son esprit ; elle finit par lui donner une forme, et s'écria tout-à-coup, plissant le front, les yeux pleins de larmes, dans une tension subite de son intelligence percevant et grossissant à la fois son idée :

— Maman, je crois que papa ne m'aime plus !...

— Qu'est-ce que tu dis là, petite folle, répondit Hélène aussitôt, qu'est-ce qui a pu te faire croire cela?...

Mais elle ne put réprimer un frisson, car, précisément, la même angoisse errait en elle depuis un moment, vague encore, insaisissable, et à l'instant précis où la petite voix avait lancé cette phrase inattendue, elle pensait, elle aussi, dans une montée de tristesse : « Je crois que Richard ne m'aime plus !... »

Cependant, Jeanne essayait de s'expliquer :

— Oui, maman, parce que, quand je lui ai dit que j'avais bobo... alors il m'a dit... parce que... tu comprends...

Elle s'embrouillait, sa langue étant encore incapable de formuler le raisonnement assez compliqué qui s'ébauchait dans son cerveau; et après avoir répété plusieurs fois les mêmes mots, elle conclut :

— Alors, tu as vu, il a pris son livre!...

— Tu ne sais pas ce que tu dis, bébé... Va cueillir des fleurs pour papa, fais-lui un beau bouquet, tu le lui porteras, et tu verras bien qu'il t'aime toujours!...

Et pendant que l'enfant courait sur la pelouse, cueillant des marguerites, des ne m'oubliez pas, des boutons d'or, Hélène écoutait en elle l'écho que ces quelques mots, sortis d'une bouche inconsciente, venaient tout-à-coup de faire vibrer douloureusement :

« Alors, il a pris son livre » ; — cela n'avait l'air de rien, et cela voulait tout dire...

N'étaient-ce pas eux, les livres, qui, peu à peu, avaient créé à Richard sa seconde nature, la mauvaise, l'ennemie? Autrefois, il était affectueux, tendre et simple, d'esprit très droit, de jugement très sain. Pendant longtemps, elle ne l'avait connu qu'ainsi, et pour peu qu'elle pensât à leur histoire, elle le retrouvait encore ainsi en bien des moments de leur vie commune. A son début, d'abord, quand elle l'aimait avec une enthousiaste confiance, et l'admirait, et eût été sa chose, et mettait pour la première fois, dans un frisson de bonheur, sa main dans la main qu'il tendait ; puis, plus tard, dans chaque occasion difficile, fort quand elle se sentait défaillir, énergique lorsqu'elle était abattue, toujours, à ses yeux, plus haut qu'elle. Et comme il avait été bon, au cours de cette longue maladie qui suivit

ses couches et se prolongea pendant des semaines, pendant des mois, alors qu'elle ne voulait que lui à son chevet, qu'il la soignait avec des douceurs de petite sœur des pauvres, qu'il étendait sur elle la protection de sa tendresse et de sa pitié! Et ensuite, quel tranquille courage il avait montré pendant cette crise qui menaçait leur fortune, avec quel sens pratique, lui, homme de pensée, il avait lutté pied à pied pour leur avenir, pour leur enfant, sauvant leur bien-être à force de volonté! Et quelle profondeur d'affection elle avait mesuré en lui le jour où, croyant perdue la petite Jeanne qui luttait avec la mort, elle s'était jetée en sanglotant dans ses bras, le cœur déchiré d'une de ces douleurs que peut seule adoucir la caressante sympathie d'une douleur égale! Oui, dans tous ces moments-là, et dans bien d'autres dont rien de particulier ne fixait le souvenir,

dans des heures exquises d'abandon, d'intimité, de causerie à deux, elle avait retrouvé le même homme, celui qu'elle avait adoré, celui qu'elle aimait toujours...

— ...Maman, y a-t-il assez de fleurs, crois-tu ?

— Cueille encore quelques marguerites.

...Malheureusement, un autre homme perçait peu à peu sous ce premier homme, — l'homme artificiel, celui qui avait trop vu, trop lu, trop réfléchi, trop rêvé. Des idées étrangères se glissaient en lui, et, au lieu qu'il se les assimilât, elles faisaient sa conquête. Il disparaissait sous cette couche mauvaise, et les heures où il se retrouvait lui-même devenaient rares de plus en plus. Ce n'était plus LUI qu'Hélène voyait, qui l'aimait plus faiblement, qui parlait un autre langage : c'étaient des penseurs et des poètes, des étrangers et des rivaux. Ils le conseillaient mal. Ils trou-

blaient le cours régulier de ses pensées. De même que de médiocres romans pervertissent des lecteurs vulgaires, ces grands esprits des siècles morts, en faisant passer sur Richard leur éternel remuement d'idées, en le roulant dans les tempêtes des sentiments qu'ils ont trop bien compris et trop bien expliqués, détruisaient ses qualités simples, compliquaient son âme, lui imposaient des doutes corrosifs, d'inquiètes curiosités, la méfiance et le mécontentement de soi. Hélène, avec sa pénétration de femme, et de femme qui aime, devinait à ses résultats ce sourd travail intérieur, dont les phases lui échappaient.

— ...Cette fois, y en a assez, maman, dis?...

— Oui, il y en a assez. Porte-les à papa, à présent. Tu verras comme il sera content!...

L'enfant hésitait, embarrassée, timide. Elle finit par dire, avec une moue inquiète :

— C'est que... j'ose pas, maman !

— Est-ce que tu aurais peur de ton papa, par hasard?... Attends, j'irai avec toi.

Elles rentrèrent toutes deux. Richard semblait si absorbé dans son livre, que Jeanne, habituée à respecter son travail, s'arrêta sur le seuil, et, baissant la voix, demanda de nouveau :

— Alors... tu crois que j'peux, maman ?...

Hélène lui fit signe que oui, l'encouragea d'un sourire qui doutait pourtant, la poussa en avant. Très lentement, la petite s'approcha de son père, lui poussa doucement le coude et lui dit, avec de grands yeux suppliants :

— Tiens, papa, des fleurs !...

Richard se retourna à peine, prit le bouquet, le déposa d'un air distrait à côté de son encrier, et murmura :

— Merci, bébé.

Rien de plus. Jeanne insista.

— Papa, tu sais, c'est pour toi... Il faut les mettre à ta boutonnière.

Il répondit distraitement :

— Oui, oui, plus tard.

L'enfant avait le cœur tout gros de se voir si mal accueillie :

— Tu ne m'embrasses pas, papa?...

Il lui mit un baiser inattentif sur le front :

— Tiens!... Et laisse-moi tranquille, à présent.

Et il se retourna vers son livre. Hélène reprit la main de Jeanne :

— Allons-nous-en, bébé, dit-elle. Papa travaille : il ne nous veut pas.

Richard ne l'entendit pas. Il n'entendit pas non plus la voix de Jeanne, qui demandait pendant que la porte se fermait :

— Maman, pourquoi est-ce que papa lit toujours?...

Quelques minutes après, Hélène ayant confié la petite à sa bonne, rentrait seule. Elle avait une façon bien à elle de marcher sans bruit, effleurant à peine le tapis de son pas léger. Silencieusement, elle alla s'installer à la petite table qu'elle se réservait, derrière le fauteuil de son mari, près de la cheminée. Elle prit une broderie dans sa corbeille à ouvrage, et l'on entendit un imperceptible froissement de soie.

— Ah! tu es là, dit Richard, que fais-tu?

— Je brode.

Entre chaque point, elle levait les yeux pour l'observer. Elle remarqua que son livre restait ouvert à la même page, que son encrier était fermé, que ses yeux erraient dans le vide : il ne faisait rien, il ne lisait pas, il était plongé dans une de ces stériles rêve-

ries qui la blessaient sans qu'elle sût exactement pourquoi et la mettaient en méfiance.

— Et toi, demanda-t-elle à son tour, qu'est-ce que tu fais? Est-ce que tu travailles ?

— Oui.

Et pour lui donner le change, il prit sa plume et se mit à traduire machinalement le sonnet qu'il venait de lire. Tout en cherchant les mots qui pouvaient le mieux rendre le texte, il le commentait et le paraphrasait. Ah! le beau temps et les nobles esprits! Les cœurs étaient riches de foi, riches d'amour, prompts à l'extase, et la fraîche poésie de la douce langue nouvelle leur ouvrait son jardin de prestiges, et ils aimaient, et ils chantaient, et la salutation de leur dame suffisait à leur ouvrir le ciel, et ils la poursuivaient morte à travers les espaces de l'Infini, jusqu'aux planètes où elle rayonnait parmi les

élus!... Oh oui, voguer dans son rêve, éternellement, sur une mer paisible, en mêlant des mots d'amour au murmure des vagues, avec la bien-aimée, la bien-aimée vraiment aimée, fortement aimée, inspiratrice d'un de ces sentiments qui anéantissent le monde, avec deux couples d'amis également heureux, unis dans la plénitude d'un même bonheur, enveloppés dans la solitude bleue du ciel et des flots, sans mesure de temps, loin des hommes, loin de tout!...

« Il n'est pas heureux, pensait Hélène en observant son œil fixé sur un point vague, en le voyant absorbé dans un effort d'attention dont elle essayait vainement de deviner l'objet. Il n'est pas heureux, et j'ai beau l'aimer, je ne puis rien pour son bonheur... Il y a quelque chose de lui qui m'échappe, et c'est ce quelque chose qu'il faudrait comprendre, c'est ce quelque chose qui me per-

mettrait d'être plus près de lui... Tout ce que je vois, tout ce que je devine, c'est que tandis qu'il est tout pour moi, je ne suis qu'un accident dans sa vie. Je ne suis au bout d'aucune de ses pensées. Elles me fuient sans même qu'il s'en doute. Mon Dieu! je sais bien qu'il m'aime, mais d'une affection qui n'occupe qu'une bien petite part de son cœur, — hélas! qui ne lui suffit pas plus qu'à moi!... En ce moment, par exemple, je m'efforce de pénétrer jusqu'à son âme, je voudrais vivre de sa vie, et je sais que rien de lui ne me répond, je sais qu'il est très loin de moi, qu'il m'évite, que je le gêne — à moins qu'il ne m'ait aussi complètement oubliée que si je n'existais pas!...

Insensiblement, de la mystérieuse barque de Dante et de la vision d'un temps lointain qu'elle avait évoqué, Richard revenait à ses propres sentiments, à lui-même. Mais il se

sentait moins libre : la présence d'Hélène, son souffle, le murmure de la soie qu'elle tirait, l'inquiétaient. Il se sentait observé; il craignait d'être surpris dans une de ces rêveries qu'elle n'aimait pas; il craignait qu'elle le devinât et en souffrît, et, croyant la tranquilliser en feignant le travail, il se mit à écrire, au courant de la plume, les idées qui flânaient en lui :

« ...L'affection!... C'est un doux sentiment, très bénin, plein de grâce, un repos où le cœur se restaure, où s'endort la fantaisie; c'est une tranquille joie qui aide les jours à s'enfuir sans effaroucher leur vol monotone; c'est l'ombre amicale de l'Amour, dont elle donne l'illusion. Et cette ombre doit remplir ma vie!... Elle est le seul sentiment que j'éprouve, le seul que j'aie jamais connu. J'ignore tous les autres. J'ignore le vaste champ où les poètes ont glané leurs

rêves, celui où les grands amoureux ont poussé leurs sanglots. J'ignore également l'extase et la passion; mon être garde toute son égoïste individualité; jamais il n'a été diminué par un autre être qui l'ait absorbé et vaincu. Mes pauvres amours ont toujours été pâles, pâles et faibles et sans consistance. Au fond, je ne sais rien de la vie : je n'en ai lu que la page facile à déchiffrer, la page banale qu'épèlent couramment les plus pauvres d'esprit, ceux qu'aucun désir irréalisable n'obsède. Et la sachant par cœur, ayant compris toutes ses plates vérités, ayant pénétré toutes ses creuses métaphores, je frémis d'une ardente soif d'inconnu, je laisse s'envoler mon rêve, j'aspire à des mystères d'âme et de chair pour lesquels je me sens assez de force encore, et une chaîne me retient, et je la secoue, et je ne la brise pas... »

Hélène, étonnée, écoutait grincer la plume et poursuivait :

« ...D'où ce malentendu qui s'est peu à peu formé dans notre intimité? Qui de nous deux en est coupable? Est-ce moi qui ne sais pas lui donner ce qu'il lui faudrait? Est-ce lui qui ne sait pas prendre ce que je lui donne?... Je l'aime comme je peux, tant que je peux; n'est-ce pas assez? Il me suffirait, à moi, d'être aimée comme j'aime, en pleine loyauté de cœur, sans pensées étrangères qui se jettent à la traverse, sans aspirations à d'inconnus bonheurs interdits, sans regret de chimères qu'a emportées leur vol malfaisant... S'il lui faut davantage, c'est qu'il est de ces malheureux qui se dévorent eux-mêmes, et moi, je souffre de son malheur, de ne pas le comprendre, de ne pas le partager, d'être impuissante à le soulager... Nous sommes mari et femme, une même chair, un

même sang; nous semblons très unis, très intimes; jamais de dissonance entre nous; en cinq ans de vie commune, nous ne nous sommes jamais gravement froissés l'un l'autre; nous n'avons aucun reproche à nous adresser; pour réchauffer notre affection, nous avons cette enfant qui est un soleil d'amour, une source de joie. Et il y a un abîme entre nous, un abîme que je ne puis combler!... Le temps passe, les années avancent, je le vois s'éloigner de moi... L'âge viendra : qu'aurons-nous fait de notre jeunesse? Il y a quelque chose de froid qui s'avance entre nous... Et j'ai peur comme si ce n'était point assez, comme si un vrai malheur planait sur nous, attiré par cette atmosphère d'angoisse que nous nous créons, ou plutôt, hélas! qu'il nous crée!... »

La plume de Richard s'était arrêtée. Hélène le guettait : il allait se retourner, sans doute,

en repoussant son papier ; la mauvaise heure était passée, elle aurait cette consolation trop rare et toujours passagère de voir, pour un instant, reparaître l'homme d'autrefois, l'homme simple qu'elle reconnaîtrait à un sourire, à un geste amical, qu'elle saluerait d'un baiser... Mais non : la plume se remit à courir plus vite, dans un effort pour suivre la pensée :

« ...Mais que voudrais-je?... Je ne sais !... Peut-être une de ces passions malsaines qui sèment des catastrophes, où du moins on s'oublie !... Non : je suis trop sage et trop prudent : je ne m'y livrerais qu'avec des réticences qui la tueraient... Je le sais bien : cette affection, qui n'est pas assez puissante pour me satisfaire, est assez solide pour me retenir... J'aurais peur de la briser ; il y aurait des larmes que je ne supporterais pas ; il faudrait de fatigants mensonges... Et puis,

troubler une paix dont je suis las et que j'aime !... L'indolence de ma volonté s'accommode trop bien de la paresse de mon cœur. Est-ce bien moi qui songe à introduire dans ma vie un élément de trouble? Et pourquoi?... En supposant que je parvienne à éprouver vraiment la passion dont je commencerais par jouer la comédie, je sais qu'elle passerait bientôt sans me laisser autre chose qu'un dégoût que j'aurais senti d'avance : je le sais, je le sais trop bien!... Folie, d'ailleurs, que de vouloir satisfaire l'esprit avec les sens!... Ceux-ci sont faibles, vite excités, vite apaisés; celui-là veille toujours. Il les observe, les critique, leur dit le néant de leurs fêtes; il est la harpie qui gâte leurs festins. Pour les réconcilier dans un même plaisir, il faudrait passer sur un siècle de mélancolie, se faire une autre âme, d'autres nerfs, un autre sang, il faudrait rajeunir de trois générations... »

— Il me semble qu'il y a longtemps que tu travailles, Richard... Tu ne crains pas de te fatiguer?

Il était trop absorbé pour remarquer l'inquiétude et l'imperceptible ironie qu'Hélène mettait dans sa question. Il répondit distraitement :

— Un instant, j'ai tout de suite fini...

Et, plus inquiète, elle se dit :

« Il ne travaille pas : alors, pourquoi ment-il, lui qui ne mentait jamais?... Qu'est-ce qu'il me cache?... Y a-t-il dans sa vie un mystère de plus, un mystère réel, peut-être, cette fois, qui le préoccupe et qu'il s'ingénie à dissimuler?... Après avoir tant souffert de ses chimères, vais-je avoir à lutter contre un danger précis? Qu'est-ce qui peut bien menacer encore les ruines d'amour qu'il a laissées debout?...

Et comme l'angoissante question la harce-

lait, elle éprouva une irrésistible envie de s'approcher de Richard, tout doucement, de son pas le plus silencieux, puis de s'appuyer avec confiance sur son épaule et de lire ce qu'il écrivait. Qui sait? Peut-être qu'il ne la repousserait pas; peut-être qu'elle ne verrait rien de ce qu'elle craignait; peut-être qu'il s'arrêterait d'écrire, cesserait de penser et lui tendrait les lèvres, comme il faisait autrefois quand elle venait le déranger dans son travail, heureux de se laisser voler le temps d'un baiser. Elle pliait déjà son ouvrage, elle allait se lever; mais, comme s'il la devinait, il posa sa plume, rassembla les quelques feuilles qu'il venait de noircir et les déchira lentement, en mille petits morceaux. Puis, comme si cette indifférente opération ne l'avait point dérangé, il conserva la même attitude, immobile et absorbée, le front plus sombre, l'œil plus vague. Maintenant, des

lambeaux de phrases traînaient seuls dans son esprit, sans liaison :

« A quoi bon formuler ce que je voudrais, puisque je ne sais pas vouloir?... Attendons... Qui sait?... Quand on raisonne trop, on n'agit pas... Des hasards m'ont parfois ouvert des horizons inespérés... C'est Rose-Mary que j'aurais dû aimer... Elle est partie; je ne la reverrai jamais... »

L'angoisse d'Hélène allait croissant : jamais encore elle n'avait eu si fortement l'impression de son bonheur perdu; jamais elle n'avait eu l'intuition si vague et si exacte à la fois de ce qui se passait dans cette âme sienne qui lui échappait. La pudeur du désespoir qui montait en elle la retint un moment; puis elle n'y tint plus, elle se leva :

— Richard, qu'as-tu donc?... As-tu mal?...

— Moi? fit-il avec un étonnement sincère.

Pas du tout... Je n'ai rien fait qui vaille, et j'en suis fâché!...

Elle avait des larmes dans les yeux et parlait d'une voix suppliante.

— J'ai eu peur, Richard... Oui, j'ai peur de toi!... Écoute, laisse-moi te demander cela : tu es inquiet?... tu me caches quelque chose?...

Elle lui prit la main, sans qu'il eût un geste d'affection.

— Mais non, fit-il, je ne te cache rien... Oh! tu peux me croire, va! je n'ai rien à te cacher!...

Et il y avait dans ces derniers mots une amertume qui la glaça.

III

ROSE-MARY

Que m'importe que tu sois sage?...
Sois belle et sois triste!...

BAUDELAIRE.

« Cher,

» Voilà huit jours que je suis ici, pensant à vous, brûlant de vous voir. Et j'hésitais à vous écrire. Vous souvenez-vous encore de moi?... Il y a dix mois que nous nous sommes quittés, et tant de choses se sont passées, et dix mois, c'est si long!... Que je

voudrais causer longuement avec vous, savoir ce que vous faites, ce que vous pensez, vous raconter tout ce qui m'est arrivé! Car je viens de très loin, j'ai vu bien des pays, j'ai vécu bien des choses!... Et je suis ici, installée tant bien que mal dans le même petit appartement que vous connaissez... Que vais-je faire maintenant? Où vais-je aller? Je ne sais pas. Vous me conseillerez. Mais viendrez-vous, ou avez-vous tout à fait oublié

» Votre pauvre

» R.-M. »

Richard trouva ce billet dans son courrier habituel, parmi ses journaux et des lettres d'affaires. Tout de suite, il reconnut l'écriture et le parfum, ce chaud parfum d'Impérial russe qu'il avait souvent respiré dans l'épaisse chevelure de Rose-Mary. Ainsi subitement

évoquée, elle se dressa devant lui, telle qu'autrefois, quand il allait passer une heure auprès d'elle, dans le petit salon où elle l'attendait de nouveau; telle qu'en ce jour où ils s'étaient quittés avec des larmes, dans le brouhaha d'une gare; et il se rappela avec une cuisante intensité les phases de leur liaison, cette amitié qu'un grain de mystère et un rien de désir rendaient plus attrayante et qui, soudain, devenait passionnée — trop tard, à l'heure de la séparation.

Qui donc était cette femme qui avait déjà joué dans sa vie un commencement de rôle, qui allait en jouer un plus grand peut-être, qui après des adieux éternels revenait à lui, comme ramenée par le destin, au moment même où de puissants ressouvenirs l'avaient annoncée, au moment où il invoquait l'amour, où le regret fixait son flottant désir sur celle qu'il croyait à jamais disparue?... Elle se disait

Américaine. Elle l'était peut-être, quoiqu'elle parlât également bien trois langues et connût tous les pays. D'âge aussi incertain que de race. Instruite, ayant tout lu. Musicienne, chantant d'une voix faible, mais exercée et pénétrante, des airs étrangers en tons mineurs qui laissaient après eux une émotion profonde. Élégante avant tout, mais d'une élégance douteuse, indiscrète, presque louche, de robes turbulentes et de chapeaux trop voyants. Pourtant, aucun mystère particulier dans sa vie toute mystérieuse : pendant plusieurs mois, Richard l'avait vue à toute heure, sans jamais rencontrer chez elle que des inconnus très corrects et très respectueux : un homme de lettres, un peintre, un consul suédois, un pianiste russe, un sous-préfet, une famille canadienne, — des gens disparates qui ne disaient rien ni sur sa nationalité, ni sur son monde, ni sur ses mœurs.

Elle parlait volontiers d'elle-même, avec beaucoup de franchise apparente, et pourtant, à travers ses confidences, il eût été impossible de reconstituer son passé. C'était un mariage riche et malheureux qui, au bout d'une année, se dénouait par un procès en divorce, pas encore jugé, où il y avait des avocats subornés, de faux témoins, avec toutes sortes de complications d'une procédure insaisissable; puis une mère qui la rappelait auprès d'elle, dans un milieu rigoriste et antipathique où elle ne voulait pas consentir à vivre; la nécessité de se faire une situation indépendante, n'importe comment, fût-ce en utilisant sa voix pour le théâtre; des embarras d'argent qui semblaient sans ressources et se dissipaient soudain; bref, les chapitres isolés d'un roman très mouvementé, mais sans cohésion et dont la trame échappait.

Ainsi, sans la connaître, retenu par une

curiosité qu'elle ne satisfaisait pas, et qu'il jouissait peut-être de laisser excitée, Richard s'attachait à Rose-Mary, s'accoutumait à la voir souvent, écoutait ses énigmatiques confidences et lui en faisait de plus franches. Cette relation, d'ailleurs, était pleine de charmes : Rose-Mary témoignait à son ami un enthousiasme exalté, se faisait un miroir où il pouvait complaisamment regarder luire son âme, un écho qui lui renvoyait, plus harmonieuses, ses propres pensées. Pas un mot d'amour entre eux : à peine, aux heures expansives, quelques serrements de main, à peine quelques baisers de revoir et d'adieu. Et il semblait que cela dût toujours durer ainsi. Mais elle partait, subitement.

Des jours passaient, où son image revenait, tenace, inquiétante, plus troublante et plus chère que sa personne ne l'avait jamais été. Ils se revoyaient dans une gare, entre deux

trains ; ils s'exaltaient, des aveux leur échappaient : « Oui, je vous aime... je vous aime trop... Et je ne serai jamais à vous ! » Elle disparaissait ainsi. Une lettre d'elle, au timbre américain, apportait une fois encore, à travers l'Océan, sa capiteuse odeur d'Impérial russe. Puis, plus rien. Et tout à coup, la voici reparaître...

« Cette fois, se dit Richard en relisant son billet, elle sera à moi ! »

L'aimait-il? Il ne savait. Il l'avait aimée, oui, dans cette heure unique qui s'était intercalée entre leurs deux séparations ; il l'avait aimée follement, là, sur ce quai de gare où des voyageurs les bousculaient, où le sifflet de la locomotive brusquait leurs adieux ; il l'avait aimée encore les huit jours qui suivirent, quand son imagination se mit à broder sur ce thème : le départ de la femme qu'il aurait pu aimer et qui s'en allait pour

toujours, vers des pays inconnus, de l'autre côté de la terre, pleurante, malheureuse, tyrannisée par un destin mystérieux qui l'enlevait après l'avoir apportée, comme un vent d'orage une pauvre feuille. Mais bientôt cet amour s'était évaporé, pour revenir encore de temps en temps, à des intervalles de plus en plus éloignés, affaibli, atténué, comme une mélodie expirante. Et à présent?...

A présent, aimée ou non, elle serait la maîtresse attendue, comme l'avait décidé le hasard qui la ramenait. Quelle qu'elle fût, elle était coquette et capricieuse, avec un fonds de captivante cruauté, assez belle, assez mystérieuse surtout pour inspirer, à défaut de l'amour, l'illusion de l'amour. Les yeux de Richard étant tombés sur sa reine Tahia, il rêva un instant de sensations fortes, d'ivresses qui l'emporteraient bien loin des régions paisibles où le maintenait la douce

affection d'Hélène: et il décida que Rose-Mary serait sa fantaisie et sa perversité.

Aussitôt ce vague roman s'ébaucha dans sa tête : il s'attendrit sur les catastrophes qu'il allait causer; il se jugea mauvais et se jura de l'être jusqu'au bout; il pensa que des larmes couleraient pour lui, et se promit de les laisser couler et de les boire. Plus de scrupules : il serait sensuel, menteur, égoïste et rusé, comme le sont les hommes qui savent presser la vie et en faire jaillir des sucs agréables. Enfin, il épanouirait son Moi, non dans une inféconde contemplation intérieure, non dans le culte secret dont il était souvent le prêtre silencieux, mais en agissant, en aimant, en jouissant, en s'oubliant. Et il alla embrasser Hélène et Jeanne plus tendrement que d'habitude, dans un raffinement d'hypocrisie inutile.

— Tu sors?...

— Oui... Ne m'attends pas pour dîner, si je suis en retard.

..... Un appartement meublé — le même qu'autrefois — que la même main élégante a transformé : Rose-Mary est de ces voyageuses qui traînent après elles quinze ou vingt malles de bibelots achetés en tous pays, et son petit salon est une charmante chose. Le traditionnel sofa en acajou, recouvert de velours grenat, disparaît sous d'anciennes broderies d'Orient, de couleurs prestigieuses; le cadre d'or de la glace est drapé de soies de Perse; un lustre en verre de Venise est suspendu au plafond; sur la cheminée, dont une étoffe japonaise cache le marbre blanc, sur les guéridons, sur le piano, il y a profusion de menus objets délicats, de toute provenance — plusieurs nouveaux; et de grands bouquets de lilas s'épanouissent dans des vases de Chine et de Delft. La petite bonne à l'air

impertinent, qui a introduit Richard, est revenue lui dire que madame le prie d'attendre une minute encore. Et la minute se prolonge. Il a examiné les dessins de toutes les broderies, il a manié tous les bibelots, il a supputé les voyages que représentent tant d'objets divers, les souvenirs qu'ils sont peut-être; il en a manié qu'il ne connaissait pas encore. L'impatience nerveuse qu'il avait amenée avec lui va croissant; il se sent la gorge serrée d'une vague angoisse. Quels mots trouvera-t-il à lui dire?... Devinera-t-elle son émotion?... L'aime-t-elle encore?... Et il arrange des phrases qu'il ne prononcera pas, et il prépare des attitudes qu'il ne prendra pas...

Elle entre enfin, en peignoir blanc; d'un geste simple, elle lui donne la main, elle lui tend le front.

Ces dix mois au cours desquels elle a vu tant de choses et qui l'ont promenée à travers

le monde, ces dix mois ont passé sur elle sans la changer si peu que ce soit. Elle est toujours la même, belle de la même beauté, d'un âge incertain, conservant dans ses allures, dans ses toilettes, dans sa coiffure, dans ses parfums, ce je ne sais quoi de contradictoire qui empêche de la classer, gardant intact le secret de son passé, — si intact qu'on peut se demander si elle en a un. Richard a effleuré de ses lèvres le front qu'elle lui tendait pour un baiser de frère, et tandis qu'il s'assied à côté d'elle en lui tenant la main, il sent brusquement tomber son émotion. Les quelques phrases qu'ils échangent péniblement n'ont rien de significatif, ni dans les mots, ni dans la voix ; ils se parlent comme des indifférents qui se revoient après une courte absence, chacun pensant autre chose que ce qu'il dit. Tout de suite, Rose-Mary a eu l'impression glaçante qu'il

ne l'aime pas. Richard se demande avec plus de curiosité que d'angoisse :

— D'où vient-elle et qu'a-t-elle fait?

Au fond, il se trouve affreusement naïf de se poser une telle question : est-ce que Rose-Mary ne porte pas toute son histoire inscrite sur elle-même? est-ce que ses allures, ses voyages, ses toilettes n'en racontent pas le détail? C'est une aventurière, de mœurs comme de type, courtisane avec plus ou moins d'adresse, ayant dans quelque coin du monde un protecteur intermittent, discret et prudent; en ayant d'autres peut-être, triés et cachés avec un bizarre souci d'honorabilité, posant à ses heures pour l'honnête femme, par goût de l'intrigue, ou pour se duper elle-même. Tout cela, le premier venu peut le voir et le dire. Mais Richard — à tort, sans doute, parce qu'il est un chercheur de mystère, parce qu'il s'aveugle pour ne pas voir

— pressent que ces apparences ne sont pas la vérité, qu'il y a autre chose, que Rose-Mary n'est ni la femme qu'elle a l'air d'être, ni la femme qu'il lui faut, qu'elle ne ressemble par aucun trait à la reine Tahia de ses rêves.

A en juger par l'émotion qu'il avait éprouvée en montant l'escalier, en pressant le bouton de la sonnette électrique, en attendant dans le salon, Richard l'aimait, voulait l'aimer du moins. Mais son émotion s'était éteinte; il s'étonnait de ne pas retrouver en lui-même, comme il l'avait espéré, l'étincelle de cette heure d'exaltation où il la désirait avec frénésie ; il s'étonnait d'être délivré de cette aspiration aux sentiments extrêmes qui le harcelait dans la paix de sa maison, de ne pas se sentir heureux et de ne plus désirer l'être. Il restait froid, avec des mots rares. Elle lui demanda :

— Est-ce que vous m'aimez encore un peu?...

Il lui jura que sa pensée ne l'avait pas quittée, qu'il lui avait écrit plusieurs fois, qu'il n'avait pas cessé de l'aimer et qu'il l'aimait toujours. Mais sa voix ne vibrait pas, les mots sonnaient faux. Rose-Mary secoua la tête :

— Non, non, plus comme ce certain jour... Oh! oui, ce jour-là, vous m'avez aimée... J'en suis sûre, j'en suis fière... Combien de temps?... Quelques heures?... Une semaine?...

Et elle l'empêcha de protester :

— Non, ne dites pas le contraire, je sens que je ne me trompe pas!...

Elle n'avait aucun dépit : se faisant câline et douce, elle posa sa tête sur l'épaule de Richard, elle se serra contre lui, avec de jolis mouvements de petite fille. Mais, comme il

voulait approcher sa bouche de ses lèvres, elle le repoussa :

— Pas de baisers... A quoi bon?... Nous sommes frère et sœur, c'est convenu...

Comme il s'obstinait, elle répéta :

— Nous sommes frère et sœur, je vous dis... Autrefois, oui, peut-être... Mais à présent, non, non... Vous ne m'aimez plus assez...

Puis elle s'écarta, et leur conversation devint posée et calme. Elle l'interrogea sur lui-même, sur ses occupations, sur sa famille, en bon camarade qui connaît par le menu la vie d'un ami dont il a reçu toutes les confidences. Richard, étonné d'être confiant, simple et amicalement expansif, sans trouble aucun, avec la femme qu'il avait tout à l'heure décidé d'aimer, lui répondait, l'initiait à ses affaires, lui parlait des siens, de sa vie, de ses embarras et de ses espérances,

librement, sans arrière-pensée. Puis, s'apercevant tout à coup qu'il s'éloignait de ses desseins, il voulut l'interroger à son tour :

— Vous connaissez toute ma vie, lui dit-il, et moi, rien de la vôtre. Vous me savez par cœur, et je vous ignore. Assez parlé de moi, n'est-ce pas? Parlons un peu de vous, maintenant!...

Elle se récria :

— Comment, moi! mais vous savez toute mon histoire!... Je vous ai tout dit, je me suis montrée à vous telle que je suis!... Est-ce que vous ne me croiriez pas?...

Il ne put réprimer un geste de doute.

— Oh! oui, reprit-elle, je devine ce que vous pensez... Je suis étrangère, n'est-ce pas? et les étrangères, on s'en méfie toujours... Et puis, je ne m'habille pas comme une honnête femme!... Mes chapeaux, par

exemple, avouez que mes chapeaux vous semblent louches?...

— Je vous assure...

— Voilà que vous allez mentir, par politesse... Je vous dis, moi, que vous pensez tout cela... Et vous êtes inquiet!... Et vous êtes jaloux!... M'aimeriez-vous assez pour être jaloux?... Pauvre!... Mais je ne veux pas vous taquiner... Voyons, dites, que voulez-vous savoir de moi?...

— Tout!... Comment! vous avez disparu pendant presque une année; ensuite, vous m'avez dit en deux mots que vous étiez allée en Amérique, en Orient et en Italie... Et vous me demandez ce que je veux savoir!...

Alors elle raconta, pêle-mêle. Il y avait le divorce, enfin prononcé, après quelles péripéties!... « Mon avocat me trahissait : j'ai dû parler moi-même, pendant deux heures, devant les juges!... » Puis, c'étaient des

scènes de famille avec la mère rigoriste, qui ne voulait pas entendre parler d'un nouveau départ et qui amenait à la rescousse une séquelle de frères, de sœurs et de tantes. Le départ s'effectuait pourtant, grâce à une vieille dame qui avait, à point nommé, besoin d'une compagne de voyage. On courait le monde. Mais, à Naples la vieille dame mourait subitement. Alors, des embarras sans fin : pas d'argent, la mère en refusait; un hôtel faisait crédit à cause des malles, en augmentant ses prix chaque semaine :

— Ce que Naples m'a paru laid !... Ce que je l'ai pris en horreur !...

Enfin, l'argent arrivait. On tombait malade :

— Voilà tout, cher. Aussitôt guérie, j'ai pris le train et je suis arrivée... Vous ne me croyez pas !...

— Si, je vous crois parfaitement... Pour-

quoi donc en doutez-vous!... Ce que vous me dites vous paraît donc incroyable?...

— Oh! non, c'est trop simple!... Mais je vois que vous ne me croyez pas... Et pourtant!...

Il y eut un silence. Ils s'observaient, avec une pointe de méfiance; puis Rose-Mary reprit, très amicalement :

— Oh! je ne suis pas fâchée contre vous, allez!... Je vous comprends!... Je sais très bien que je n'ai pas l'air de ce que je suis, et que ma vie doit vous étonner... Et puis, si vous êtes inquiet, si vous êtes jaloux, cela prouve peut-être que vous m'aimez un peu... Savez-vous?... Je n'aurais pas cru que vous pussiez être jaloux..., oui, que vous m'aimiez encore assez pour cela...

Richard voulut rester fidèle au rôle qu'il s'était imposé, et protesta :

— Vous prétendez que je doute de vous,

et c'est vous qui sans cesse doutez de moi!...
Serais-je ici, si je ne vous aimais pas?... C'est un jeu cruel, que vous faites là : vous savez bien que je vous aime!...

— Dites-le! je voudrais tant vous croire!...

Comme elle s'était rapprochée, il l'attira de nouveau. Cette fois, elle lui livra ses lèvres, mais pour se retirer presque aussitôt:

— Non, non, je vous l'ai dit, pas de baisers, je ne veux pas!...

Il eut un geste de dépit, et pourtant ne la retint pas!

— Vous êtes fâché? fit-elle... Je vous assure que cela vaut mieux ainsi... Notre amitié durera toujours, tandis que l'amour finit toujours mal...

« Peut-être qu'elle a raison? » pensait-il, quoique offusqué de la sagesse qu'elle montrait et de la sienne propre. Il se disait en-

core : « Elle sera à moi ! » Mais sa volonté chancelait comme un désir, et il ajoutait : « Plus tard... une autre fois... car il le faut... Je n'ai pas besoin d'une amie, c'est une maîtresse que je veux... »

Il se leva, fit le tour de la chambre, prit sur la cheminée un petit poignard incrusté, et le loua :

— Une jolie arme !

— Oui, fit-elle, c'est un cadeau... d'un pacha...

Il le repoussa avec un geste d'impatience.

— Encore jaloux?... Prenez garde !... C'est quelquefois l'amour qui conduit à la jalousie, mais il arrive aussi que la jalousie conduit à l'amour...

— Oh ! oh ! c'est de la psychologie, que vous voulez faire à présent...

— Et pourquoi n'en ferais-je pas?

— C'est vrai... Et ce ne sont pas, je pense,

les expériences qui vous manqueraient...

Rose-Mary détourna la tête, sans relever le mot brutal que Richard regrettait déjà :

— Pardonnez-moi ! fit-il en se rapprochant d'elle et en lui prenant la main. Je n'ai ni droit, ni motif de vous soupçonner... Mais vous me rendez malheureux, et je suis méchant comme ceux qui souffrent... Pourtant, je voudrais tout oublier, sauf la joie de vous revoir... Ecoutez ! tâchons d'avoir une bonne heure... une heure d'amitié, puisque vous tenez à l'amitié..., mais avec pour moi un peu d'illusion d'autre chose... Allons diner au Bois comme deux amoureux !...

Rose-Mary battit des mains :

— Quelle bonne idée ! s'écria-t-elle. Je vous embrasse pour l'avoir eue !... Mais il faut que je m'habille... Vous allez m'attendre un instant ?...

— Non, je me méfie de vos instants...

J'aime mieux revenir vous chercher dans une heure.

— C'est cela!... Et vous me trouverez prête, je vous le promets!...

Il avait besoin de sortir, de flâner, de rassembler ses idées, de mesurer l'étendue de sa déception. Il avait cru retrouver, dès le revoir, l'exaltation dont le souvenir le hantait : et la présence de Rose-Mary, sa voix, ses baisers même, n'avaient point ranimé l'étincelle éteinte. D'autre part, il comptait la retrouver exaltée aussi, comme à cette heure où elle aurait été sienne s'il lui avait demandé de retarder son départ; il s'attendait à une puissante émotion partagée, qui les jetterait aux bras l'un de l'autre, dans les transports d'une passion longtemps contenue. Et rien!... « Et pourtant elle m'aime, se répétait-il, je le sais, je le vois. Alors, pourquoi se refuse-t-elle? A coup sûr, ce n'est pas par vertu : quelle

qu'ait été, quelle que soit sa vie, elle n'est pas vertueuse, et ne prétend pas l'être... Est-ce un simple jeu?... Est-ce le raffinement d'une femme qui n'ayant plus rien à demander aux sens, veut se ménager les irritantes jouissances de l'amour platonique?... Ou bien, est-ce qu'elle a deviné qu'au fond je ne l'aime pas, et veut-elle exciter une passion qui lui paraît trop faible?... » Il ne savait à laquelle de ces suppositions s'arrêter, et quand l'heure de l'attente fut passée, inquiet, il aimait davantage.

Malheureusement, une série de menus incidents le refroidirent : Rose-Mary se fit attendre un bon quart d'heure, et apparut dans sa toilette la plus tapageuse, en grondant contre la maladresse de sa femme de chambre. Puis elle avait pitié des chevaux de louage : elle obligea Richard à renvoyer celui qu'il avait retenu, voulut choisir elle même, devant le

Grand-Hôtel, exigea du cocher la promesse formelle de ne pas se servir de son fouet. Puis, la course fut poussiéreuse et le dîner insignifiant : autour d'eux, des groupes s'égayaient en faisant du bruit; du premier étage, sortait le tapage d'une noce; un des plats était manqué et le service trop lent. Enfin, la voiture les emmena à travers les bosquets du Bois. La soirée était tiède et douce. Il y eut un moment d'obscurité presque complète, puis la clarté de la lune baigna les sommets des arbres, inonda les clairières et les pièces d'eau. Ils allaient en silence, gagnés par la molle tristesse de la nuit, enveloppés dans le recueillement des choses.

— Pourquoi ne dites-vous rien? demanda Rose-Mary.

Il répondit :

— Je n'ai pas besoin de rien dire... Je vous écoute penser...

C'était un mensonge : il s'écoutait, lui, lui seul.

Mais bientôt, pris d'attendrissement, ému par ses propres pensées, il se mit à parler, comme elle le voulait, à parler à bâtons rompus, de son cœur, de leur liaison, du sentiment qui l'unissait à elle, très sincère, lui montrant son âme à nu, lui disant ses doutes, sa faiblesse, son immense désir de l'aimer, de l'aimer follement, de tout oublier pour elle... C'était une prière d'amour que lui arrachait l'air du soir et qu'il lançait d'une voix assourdie et persuasive dans la nuit pleine de parfums, une prière où passaient des mots mystiques, un élan pour déployer son âme. Elle, ravie, l'écoutait en lui serrant la main, buvant ses paroles sans en comprendre le sens, sans en deviner les réserves, sans croire que cette ferveur manquait de foi, et murmurant, pour seule réponse :

— Est-ce bien vrai ?... Comme je suis heureuse !...

Puis, les mots manquèrent, leurs lèvres s'unirent ardemment. A cette heure, elle était sienne, elle ne résistait plus, il en avait la certitude. Et ce fut une minute suprême, pendant laquelle il savoura avec un reste de conscience, l'attente passionnée d'un immense bonheur, presque l'extase...

Des passants, les voyant enlacés, les huèrent, et le cocher se retourna.

Ce fut un fâcheux rappel à la réalité. Rose-Mary se rejeta brusquement en arrière, avec un geste de surprise ; et ils restèrent un long moment gênés, sans parole. Pourtant, comme les avenues s'étendaient désertes devant eux, comme les murmures des arbres où tremblaient de jeunes feuilles, l'obscurité des allées qui fuyaient dans l'ombre, la tiédeur humide de l'air où flottaient des parfums champêtres,

et la pâle lumière de la lune que gazaient de légers nuages chantaient l'invitation à l'amour, ils furent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. Mais ils restaient inquiets, tressaillant à des bruits imperceptibles, attentifs au moindre geste du cocher. D'ailleurs, ils se lassaient de ces baisers irritants, qui énervaient leur désir et finirent par l'atténuer. Et ils se retrouvèrent, vibrants et las, chacun dans un coin de la voiture. Ils échangèrent des mots rares. Le trot régulier du cheval scandait leurs pensées.

On sortit du bois. On suivit une longue avenue. Des gens fourmillaient le long des trottoirs, sous les réverbères. Le bruit des rues recommençait. C'était, encore une fois, l'exaltation qui fuyait, comme ce jour où le chemin de fer l'avait emportée. Le cheval faillit s'abattre :

— Pauvre bête ! dit Rose-Mary, elle doit être bien fatiguée !...

Cette parole pitoyable acheva de glacer Richard. Pourtant, comme on approchait de la maison de Rose-Mary, il lui demanda, d'un ton presque indifférent :

— Alors, je vous quitte?...

— Mais oui !

— Vraiment?

— Oui, mon ami...

— Vous le voulez?..,

— Je le veux...

Devant sa porte, après qu'il eut tiré pour elle le bouton de sa sonnette, elle lui tendit la main, avec un simple :

— Adieu, *caro !...*

— *Caro ?* fit-il. Oh ! si peu, *tanto poco !...*

— Non, pas si peu... Mais j'en ai trop souffert, je n'ai pas envie de recommencer !

Et la porte s'étant ouverte, elle le laissa

seul, sur cet aveu rétrospectif qui le poursuivit pendant qu'il se faisait reconduire.

« Elle a raison », disait-il, « notre amour est une chose passée. Moins que cela : il aurait pu être et n'a pas été. Il s'est dissipé de lui-même, comme une eau s'évapore. Pourquoi? »

Des réponses contradictoires se présentaient à cette question. D'abord, c'était sa faute, à lui : il aurait dû deviner, dès leur première rencontre, qu'elle l'aimait, qu'elle était sienne, qu'elle portait son bonheur. Mais, l'eût-il deviné, il ne l'en eût pas mieux aimée, et il aurait passé son chemin : car il dédaignait le plaisir sans amour, et se le refusait, par fierté, par respect de soi-même, par égard pour l'espèce de sentiment idéal qu'il cultivait dans son cœur et n'avait jamais sciemment rabaissé à des aventures sans lendemain. D'ailleurs, en ce temps-là, il n'éprouvait pas en-

core cette curiosité d'aimer, cette soif de passion que Rose-Mary avait peut-être allumée sans le savoir, qui avait éclaté après son départ et qui allait se développant en lui, ravageant son cœur, éveillant ses sens... Mais maintenant?... Maintenant, c'était elle qui ne voulait plus : elle n'avait plus pour lui qu'un sentiment trop faible, ou qui sait? elle s'était accoutumée à cette amitié revêtue d'un rien d'amour dont la douceur lui suffisait, dans laquelle elle se reposait comme dans une halte de sa carrière que trop de passion avait secouée... En sorte que leurs cœurs n'avaient battu à l'unisson qu'en une seule heure, enfuie à jamais, cette heure ardente et douloureuse où la séparation les guettait. Ils auraient beau faire : cette heure ne reviendrait pas. Il aurait fallu la saisir, la prolonger, la fixer par une décision rapide, en faire jaillir l'inconnu... Et Richard comparait cet épisode

de sa vie à bien d'autres, dans d'autres domaines, où l'à-propos avait manqué. « Le passé est bien mort, murmura-t-il, pourquoi vouloir en remuer les cendres? » Il se promit donc de mettre fin à sa « bonne fortune », ne plus revoir Rose-Mary.

Chez lui, Hélène l'attendait, après une longue soirée où Jeanne avait eu un peu de fièvre. Elle était fatiguée et nerveuse :

— Tu rentres tard, aujourd'hui, lui dit-elle. Où as-tu donc été?

Il répondit :

— J'ai dîné avec Baïlac.

— Ah! toujours Baïlac! fit-elle. Quand tu es avec lui, tu ne penses guère que je suis seule...

Ce nom de Baïlac, jeté au hasard en réponse à une question qu'il n'avait pas prévue — car d'habitude, n'ayant rien à cacher, il disait lui-même d'où il venait et racontait

l'emploi de son temps — le troubla aussitôt prononcé : Baïlac venait souvent à la maison, et pouvait innocemment le trahir. C'étaient déjà les embarras du mensonge et de l'intrigue qui commençaient.

Le lendemain donc, Richard, qui restait toujours chez lui le matin, dut trouver un prétexte pour sortir ; et cette visite à un ami, même intime, dont il s'agissait de faire un complice, lui fut pénible. Le nom de Baïlac était monté à ses lèvres sans qu'il le choisît, parce qu'il lui avait rendu mille services pareils à celui qu'il allait lui demander. Mais il se rendait compte, à présent, que Baïlac, homme à bonnes fortunes, tempérament de gaieté, de vie et d'action, malgré le fonds de tendresse sentimentale qu'il avait et qui teintait de poésie ses plus banales aventures, ne comprendrait que peu de chose à ses relations avec Rose-Mary, ne le croirait pas s'il

les lui racontait, et surtout, aurait désormais pour Hélène cette pitié un peu dédaigneuse des hommes pour les femmes trompées. En effet, Baïlac l'écouta d'un air moitié amical, moitié goguenard, et l'interrompit au milieu de ses phrases embarrassées :

— Alors, cette fois, c'est une passion... une vraie?...

— Non, un caprice.

— Qui durera ?...

— Déjà fini.

— En êtes-vous sûr?

— Je l'espère.

— Moi, je n'en crois rien... Je parie qu'avant quatre jours vous aurez encore passé une soirée avec moi... Seulement, avertissez-moi d'avance, pour que je ne reste pas à la maison et que ma femme n'évente pas la mèche...

Richard était parfaitement sincère dans ses

réponses, et c'était en toute bonne foi qu'il s'était promis de ne pas revoir Rose-Mary. A quoi bon? Le peu d'émotion qu'il avait eue en la revoyant, leur insipide causerie, leurs médiocres baisers, leur vain effort pour réchauffer un sentiment qui n'existait plus, et cette promenade où ils avaient joué la comédie de l'amour sans parvenir à prendre leurs rôles au sérieux, tout cela valait-il les embarras qui en résultaient déjà, trois ou quatre mensonges à combiner, une confidence, des explications, un dérangement d'habitudes, sans compter une vague inquiétude dont il se sentait poursuivi et qui pouvait passer pour un remords? Une détente s'était faite en lui : il ne la désirait plus, il ne comprenait plus qu'il l'eût désirée, il la voyait déjà s'effacer de sa mémoire; et non sans tristesse, il se disait que cet amour avorté était sa dernière aventure...

Tout un jour, Richard resta fidèle à ces dispositions, et ce fut une bonne journée ; il jouissait de sa tranquillité, il se montra affectueux avec Hélène, dont le doux regard le remerciait, il joua avec la petite Jeanne, qui fut câline et gaie ; il se trouvait heureux.

Mais le lendemain, il se sentit inquiet, il s'ennuya, Rose-Mary le préoccupa de nouveau. Sans doute, il ne l'aimait plus ; mais il pouvait encore l'aimer... Il se mit à la regretter comme il l'avait regrettée après son départ, aussi décidé d'ailleurs à ne pas la revoir que s'il y avait eu l'Océan entre elle et lui. En un après-midi d'oisiveté, ce regret s'aiguisa jusqu'à devenir une souffrance. Or, pourquoi souffrir ? pourquoi lutter ? pourquoi faire acte de volonté précisément en sens inverse à ce qu'il avait résolu l'avant-veille ? Il n'y avait rien d'irrévocable dans sa décision. Rose-Mary n'était point partie ; elle

était là, tout près de lui, l'attendant sans doute, l'aimant comme il l'aimait, avec des tâtonnements et des faiblesses, assez pourtant pour être sienne; car, ne couraient-ils pas ensemble la même chasse à l'amour, pareils à des fantômes d'anciennes ballades poursuivant un but qui s'évapore avec eux, au moindre chant du coq? — Et, le troisième jour, selon la prédiction de Baïlac, il retourna chez Rose-Mary.

Elle recevait une visite : un étranger, décoré d'un ordre inconnu, qui avait apporté un bouquet de violettes de Parmes, et qui, très correct, sanglé dans une redingote irréprochable, ganté de clair, semblait empalé dans un fauteuil, son chapeau sur les genoux. Rose-Mary les présenta l'un à l'autre.

« M. Richard Noral... M. le baron von Aue, de Vienne... »

Ils se saluèrent cérémonieusement; ils se

répondirent, chacun se demandant ce que l'autre faisait là; ils échangèrent quelques mots sur Paris et sur Vienne. Puis, le baron von Aue, ayant accepté une tasse de thé, céda la place avec une parfaite bonne grâce, quand même Rose-Mary s'efforçait de le retenir, exaspérant Richard par son insistance.

— Qui est-ce? demanda-t-il, à peine la porte fermée.

Elle haussa les épaules :

— Personne.

— Vous paraissiez pourtant tenir beaucoup à sa conversation...

Elle l'interrompit :

— Pouvais-je lui dire qu'il nous ennuyait?

— Non, mais vous pouviez mettre un peu moins d'insistance à le retenir...

Puis, d'une voix triste :

— Que voulez-vous! je ne puis m'empêcher de penser que, si j'étais sorti le pre-

mier et qu'il vous eût adressé la même question, vous lui auriez fait la même réponse...

— Oh !...

— Mais oui... Et vous auriez eu raison... Que suis-je pour vous, après tout ?... Rien... Un jouet qui vous distrait un instant, quand il se trouve sous vos pas, et que vous oubliez aussitôt que vous en avez un autre...

— Tais-toi ! tu blasphèmes ! Tu sais bien que je t'aime, toi !...

IV

HÉLÈNE ET ROSE-MARY

> Le cœur n'est point fragile, il est fait d'or solide :
> Plût aux dieux que, pareil à l'amphore de grès,
> Il ne servît qu'un temps et fût poussière après !
> Mais il ne s'use point, ô douleur ! il se vide !
>
> SULLY-PRUDHOMME.

Quand Rose-Mary fut sa maîtresse, Richard se sentit malheureux, et, avec cette fatale clairvoyance qui doublait toujours l'intensité de ses déceptions, il s'en aperçut tout de suite. « Je me suis trompé, pensait-il au bout de huit jours, avec un commencement

d'amertume, je me suis trompé sur elle, sur moi, sur tout. Elle ne ressemble point à la reine Tahia, ni à Cléopâtre, elle n'a aucun trait des grandes amoureuses. Elle a raison, quand elle dit n'être point ce que ses allures la feraient croire. Elle est une simple honnête femme, qu'un rayon de lune a frappée le jour de sa naissance, qui en a conservé juste assez de fantaisie pour déranger la régularité de sa vie... et de la mienne, hélas ! et qui m'aime bêtement, en regrettant que je ne sois pas son mari et la douceur de tenir mon ménage. Les petits chagrins qu'elle me cause sans le savoir sont d'une affligeante mesquinerie : c'est l'ennui de me laisser traîner aux spectacles, qu'elle aime et que je n'aime pas, et auxquels elle renoncerait volontiers si je le lui demandais ; c'est une vague impression de ridicule qui me poursuit quand je sors avec elle, parce que je sens que je fais disparate et

que des gens doivent dire en nous examinant : « Çà, c'est un père de famille en débauche ! » ce sont les regards de son impertinente bonne qui, elle, s'harmonise très bien avec les toilettes de sa maîtresse, et les indiscrétions de son obséquieux cencierge : une foule de misérables piqûres de rien, un bourdonnement de moucherons inoffensifs, les menus tracas dont j'étais las et que je comptais remplacer par pire et mieux. Eh bien, non ! Elle n'est pas coquette, ou ne l'est plus, elle n'est pas intrigante, elle est bonne, elle ne sait pas imposer l'amour en faisant souffrir. Aussi, je ne puis me faire aucune illusion : l'amour ne vient pas, je n'en ai que l'ombre, que la fatigue et que l'ennui. »

Cette déception se doublait de la souffrance d'un mensonge permanent et nécessaire, où Richard se mouvait avec de compromettantes maladresses, et encore d'une pénible compa-

raison entre Hélène et Rose-Mary, tout à l'avantage de la première : en sorte que cet assoiffé d'émotions, pour avoir voulu réaliser les sensations nouvelles qui voltigeaient dans ses rêveries, pour avoir tenté d'enrichir son cœur en lui ouvrant de plus larges horizons d'amour et de pousser jusqu'à la passion sa gamme sentimentale, n'avait réussi qu'à diminuer, en le divisant, l'intensité du seul sentiment qu'il éprouvât, en même temps qu'il ravalait son âme à un niveau de mensonges et de double hypocrisie ; car il trompait à la fois sa femme et sa maîtresse, et de la plus cruelle tromperie : le peu d'affection qu'il avait pour Rose-Mary ressemblait, à s'y méprendre, à l'affection solide, trempée d'habitude, rehaussée parfois d'un peu d'admiration, qu'il avait pour Hélène ; à chacune donc il volait un morceau de son bien pour le donner à l'autre, et c'était lui-même, en der-

mière analyse, qui était lésé, puisque ces larcins, il les accomplissait sur son propre fonds de tendresse, sur son fonds unique, et qu'il le sentait diminuer de jour en jour, et qu'il devenait plus sec, plus égoïste, plus indifférent, à mesure qu'il les multipliait davantage.

Hélène n'avait jusqu'alors jamais douté de son mari : non qu'elle se crût aimée plus que de réalité, mais parce que, très intelligente et très pénétrante, elle le connaissait merveilleusement, avec ses hésitations, ses paresses, son impuissance devant toute résolution à prendre, la maladie de sa volonté qu'il ne savait jamais mettre au service de ses désirs. Bientôt, pourtant, des soupçons se glissèrent en elle : Richard sortait trop souvent, lui si casanier, si épris du confort de sa maison, où toutes ses petites manies trouvaient leur satisfaction ; il changeait ses habitudes, met-

tait maintenant à sa toilette des recherches incompréhensibles, dont elle aurait souri si elle n'en avait été si troublée. Puis, elle découvrit quelques-uns de ses mensonges. Un jour, aux Français, où ils étaient ensemble, il se mit maladroitement à analyser d'avance un drame nouveau, qu'il n'était pas censé connaître, et à parler, dès le premier acte, du jeu des acteurs.

— Tu connais donc la pièce ? s'écria-t-elle aussitôt. Quand l'as-tu vue ?

Il se troubla.

— Non, fit-il en hésitant... j'en ai seulement lu des comptes-rendus...

—Toi qui ne les lis jamais !...

Elle n'insista pas, mais sa méfiance était éveillée.

Elle observait aussi sa continuelle préoccupation, son indifférence à tout ce qui l'intéressait jadis, même à la petite Jeanne, avec la-

quelle il ne jouait plus, sa nervosité quand approchait l'heure où il voulait sortir, la façon abrégée et brusque dont il parlait des affaires qui l'appelaient dehors.

— Qu'as-tu? lui demandait-elle parfois, quels soucis?...

Il répondait :

— Rien... que veux-tu que j'aie?...

Et cela sonnait faux, et, quand il sortait, elle l'accompagnait de suppositions inquiètes, commentait ses allures, ses gestes, les mots qui lui avaient échappé.

Ce douloureux travail d'imagination, ces incertitudes, cette continuelle tension de l'esprit sur un point vague, minaient la jeune femme comme une consomption, et Richard, dont toute la tactique consistait à la fuir, dut pourtant s'apercevoir qu'elle changeait. Son humeur, d'une égalité qui bravait d'habitude tous les petits ébranlements de la vie quoti-

dienne, s'altéra. Elle eut de longues tristesses où elle s'abîmait, les mains molles, les yeux fixes, douloureusement résignée jusqu'à l'indifférence : elle aussi, maintenant, repoussait souvent Jeanne, et l'enfant, épeurée entre ses deux affections éteintes, s'en allait jouer gravement avec sa poupée, puis l'oubliait dans des coins pour venir observer sa mère, d'un œil qui devinait, essayant parfois de se faire consolatrice et finissant par pleurer de ce deuil qui l'enveloppait. Elle eut des silences lourds de reproches : et Richard, qui feignait le plus volontiers de ne pas les entendre, essayait aussi de les rompre, quand ils vibraient dans la conscience remuée. Mais elle, qui autrefois accueillait avec une reconnaissance souriante et dévouée ses moindres témoignages de tendresse, s'efforçait en vain maintenant de leur trouver une douceur. Ils la faisaient souffrir davantage, comme des

ressouvenirs aigus de jours heureux; elle refoulait pourtant, dans un effort suprême pour être amicale, les larmes qui gonflaient ses yeux fidèles. Cent fois, elle fut sur le point de demander grâce : les mots étaient prêts, elle avait arrangé ses phrases, elle s'était dit qu'il aurait pitié d'elle, qu'il la rassurerait, qu'il lui montrerait que tout cela n'était qu'imagination. Mais à le voir toujours froid, étranger, pressé de sortir, quelque chose lui serrait la gorge, les mots ne sortaient pas, elle avait la cuisante sensation que son angoisse était fondée et qu'aucunes paroles ne pourraient l'apaiser, et elle se rejetait dans son désespéré silence. Quand Richard, l'esprit errant, restait une heure ou deux devant sa table de travail tandis qu'Hélène travaillait derrière lui, tous deux dans les poses qu'ils avaient au temps de leur intimité, leurs pensées s'en allaient en sens inverses,

pour se rencontrer encore très loin, sans le savoir, se contredire, se heurter, les laisser chaque jour un peu plus séparés que la veille.

Dans ces moments-là, plus souvent qu'Hélène ne l'aurait cru, Richard s'occupait d'elle. C'était d'elle que partait sa rêverie, de son expression attristée, de ses regards dévoués et navrés. Suivant sa disposition, il s'irritait ou s'attendrissait, exaspéré contre elle du mal qu'il lui faisait, ou, au contraire, la plaignant, d'une pitié stérile, en accusant de ses propres cruautés la cruauté du sort, en évoquant la vision des êtres qui s'en vont en longue chaîne ployés sous la loi fatale du malheur... Cet attendrissement, d'ailleurs, ne durait guère, et bientôt il le reportait sur lui-même : quelle déception pouvait être pire que la déconfiture de son rêve? quelle angoisse plus mortelle que cette étouffante sensation de sécheresse dont il

avait en vain tâché de délivrer son cœur? quel poids plus lourd à porter que celui de son double mensonge?... Hélène et Rose-Mary : il les évoquait ensemble dans un même apitoiement, l'une ayant déjà, grâce à lui, sa place marquée dans la file douloureuse, l'autre condamnée à l'avoir demain; celle-là dévorée par les larmes qu'il lui faisait répandre, celle-ci pressentant peut-être l'effroi du vide qu'elle allait découvrir en lui; toutes deux victimes, ses victimes; — mais toutes deux ayant ce qui lui manquait, ce qu'il aurait voulu acquérir au prix de leurs larmes: la puissance d'aimer; toutes deux ayant vibré par lui sans être pour lui autre chose que les termes d'une même désillusion... En sorte que par tous les chemins il revenait à lui-même, et que sa propre autolâtrie les vengeait largement du mal qu'il leur avait fait :

« Hélas! pensait-il, c'est moi que j'ai aimé

à travers elles, c'est moi que je plains à travers leurs souffrances, c'est moi que je retrouve à tous les bouts de ma pensée, au fond de tous mes sentiments ! Le Moi me domine et me subjugue. Je le fuis, il me retrouve. Je le secoue, il me reprend. L'amour du Moi a tué l'amour. Pas plus qu'Hélène, Rose-Mary n'a su me le donner, et nulle autre ne le saurait mieux. En vain je le cherche, en vain je le chercherais ailleurs ; je ferais saigner d'autres cœurs sans entamer le mien, et, dressé sur les ruines que j'aurais semées, je m'adorerais encore... Pauvre idole, qui hait sa divinité... Baal bien las de ses encens !... Alors, pourquoi continuer une stérile expérience ?... Pourquoi la faire pleurer, elle, la douce, la résignée, la bonne, dont l'amitié fidèle me caressait si doucement ?... Heureusement qu'elle ne sait pas !... »

Elle savait..... Non les détails, ni le

nom, ni le fait ; mais elle savait, avec une certitude absolue, qu'elle n'était plus rien pour Richard, et qu'il n'y avait plus seulement entre elle et lui une vague mésintelligence, comme une zone neutre de sentiments inexplorés, mais quelque chose de précis, n'importe quoi, que ce fût une femme ou que ce fussent simplement, comme elle s'efforçait encore de le croire, de nouvelles pensées, de ces odieuses pensées étrangères qui l'avaient gâté, quelque chose en tout cas d'hostile, de toujours plus menaçant, — main noire qui s'étendait sur eux, fatalité qui les enveloppait. Et quand, le mystère constaté, elle fut gagnée par la curiosité de le pénétrer, elle devint observatrice, sagace, fureteuse.

Justement, deux ou trois mensonges de Richard éclatèrent. Un jour qu'il était soi-disant allé chez Baïlac, Baïlac vint le demander, et fut reçu par Hélène :

— Richard n'est pas là ?...

— Je le croyais avec vous.

Baïlac sortit son carnet, le consulta, s'écria :

— Tiens ! c'est vrai !... J'avais rendez-vous avec lui au café Riche... à quatre heures... pour une affaire,... et je l'ai oublié... Quelle tête !... Mon Dieu ! quelle tête !...

Mais Hélène ne fut pas dupe, et le mensonge de Baïlac l'inquiéta plus encore que le mensonge de Richard : il était donc dans la confidence, puisqu'il trouvait ainsi, tout de suite, un prétexte à l'absence de son ami ? Et quand Richard rentra, elle fit la contre-épreuve :

— Eh bien ! comment va-t-il, ce bon Baïlac ?...

— Très bien, gai comme toujours.

— L'as tu vu chez lui, ou au café ?

— Chez lui.

Il lui fallut un effort pour demander encore :

— Et sa femme ?

Et Richard répondit sans broncher :

— Elle va bien aussi... Elle te fait saluer...

Deux jours après, Hélène était sortie pour des emplettes, laissant son mari absorbé dans quelque lecture. Comme elle allait entrer au Louvre, elle l'aperçut dans un fiacre. Il lisait un journal et ne la vit pas. Quand elle rentra, en retard sur l'heure du dîner, il était de retour et avait repris son livre. Elle lui demanda :

— Eh bien ! qu'as-tu fait, cette après-midi ?

Il lui montra son livre :

— Tu vois, je n'ai pas bougé.

Pourquoi ne lui disait-il pas simplement : « Je suis sorti ? » Où donc allait-il ? qu'avait-il à dissimuler ? pourquoi mentir, toujours mentir ? Elle aurait pu, sans peine, lui mon-

trer du doigt ses mensonges, le prendre au filet de ses propres contradictions. Elle ne le fit pas, sa délicatesse l'en empêchait, elle ne voulait pas avoir honte de son embarras, elle s'interdisait de le pousser à un mensonge de plus ; et pourtant, elle voulait savoir...

D'ailleurs, rendu audacieux par l'habitude, Richard devenait de moins en moins prudent. Ses égards pour Hélène diminuaient à mesure qu'il la faisait souffrir davantage. Il ne cherchait plus de prétexte pour sortir. Il disait d'un ton sec :

— Je sors.

Et cela devait suffire. Il ne s'astreignait plus à rester à la maison, quelquefois, par esprit de justice ou par pitié : la présence d'Hélène, avec ses silences pleins de reproches et ses yeux tristes, lui était trop pénible. Et il la fuyait, même sans cause. D'ailleurs, elle ne l'interrogeait pas. Mais la petite Jeanne,

qui cependant ne l'approchait plus guère qu'avec des timidités d'enfant qu'on repousse, le troublait de temps en temps, par des questions inattendues et naïvement directes :

— Papa, pourquoi tu t'en vas toujours ?...

Il répondait brusquement :

— Je m'en vais parce que j'ai affaire.

Alors, les grands yeux clairs de la petite se voilaient de larmes, elle se réfugiait vers sa mère, et lui disait toute désolée :

— Maman, pourquoi papa me gronde ?... Je suis sage pourtant, dis ?

Hélène l'embrassait sans répondre, caressait doucement ses cheveux, et il lui semblait que les angoisses qui lui dévoraient le cœur se répercutaient dans le petit cœur sensible de l'enfant comme des cris de douleur que répéterait le cristal d'un écho.

Cette situation ambigüe se prolongea, en s'aggravant, pendant plusieurs semaines ;

puis le hasard fit ce qu'Hélène n'osait faire, et lui donna la certitude qu'elle redoutait et cherchait en même temps, non sans la promener encore à travers de cruelles alternatives de doute et de foi.

Un jour qu'Hélène rentrait en fiacre, assez tard, son mari l'ayant avertie qu'il ne dînerait pas, elle vit, comme dans un rêve, au milieu de la foule qui s'agitait, devant un restaurant à la mode, une voiture s'arrêter... Richard en descendre.... puis une jeune femme à laquelle il tendit la main. Ce fut rapide, incohérent, obscur comme une hallucination, et il n'en resta que le va-et-vient des passants, des omnibus, des fiacres, au milieu d'un bourdonnement de foule. Puis, à leur tour, les fiacres, les omnibus, les passants s'évanouirent, se confondirent, ne furent plus qu'un fonds brumeux, tandis que dans ce chaos se dessinait, seul réel, seul visible, le

groupe inoubliable. Aussi nettement que tout à l'heure, Hélène voyait, comme dans un jeu mécanique, la voiture s'arrêter... Richard en descendre... puis la femme... Ah! cette femme... Elle aurait pu dessiner les moindres détails de sa tapageuse toilette, retrouver sur une palette le ton exact de ses cheveux roux, reproduire ses traits, recomposer son maquillage. Vertigineusement, elle imaginait son histoire, lui dressait un état civil, lui donnait un caractère. Elle la voyait à table vis-à-vis de Richard, avec le garçon qui les servait. Elle se figurait leur amour. Elle entrait dans leurs âmes, les fouillait, les épelait, et se trouvait seule, désespérément seule dans son pauvre fiacre abandonné qui maintenant suivait une rue déserte, qui s'arrêta devant sa porte, d'où il fallut descendre — comme l'autre, mais sans main amie pour s'appuyer...

Elle demanda Jeanne. On l'avait couchée. Elle dormait déjà ; mais Hélène ne put s'empêcher de la prendre dans ses bras, de la couvrir de baisers, de caresses, sans obtenir autre chose de l'enfant ensommeillée qu'une demi-plainte paresseuse :

— Fatiguée, maman... faire dodo !...

En sorte qu'elle dut la recoucher, et qu'elle la vit se rendormir aussitôt, les yeux fermés, le souffle régulier, si calme, si calme !

Puis, une interminable soirée commença, dans le cabinet de travail, au milieu des livres abandonnés, sous les regards tendres, passionnés, mystérieux, cruels de ces six femmes dont Richard avait voulu s'entourer comme pour se troubler le cœur. Peu à peu, elles s'animèrent dans leurs cadres sombres : les lèvres épaisses de la reine Tahia se tendirent en une moue bestiale et ses yeux brillèrent de sensualité, tandis que la Vierge rhénane,

dont les joues pâles se colorèrent d'une roseur furtive, s'abîmait dans sa voluptueuse extase. Cependant la Pia, tournant toujours autour de son doigt l'anneau qui la rivait à sa destinée, chantait d'une voix d'agonie un cantique de mort ; et l'amante de la Chimère, serrant ses deux bras autour du monstre qui allait s'élancer dans l'abîme, poussa soudain un cri déchirant de terreur et d'amour qui alla se perdre dans l'infini. Ah ! ces yeux menteurs, ces voix fictives, c'était tout ce qui lui restait de l'âme de Richard !

Elle voulut les fuir en elle-même. Hélas ! son cœur n'était plus un refuge ! Le désespoir y gémissait sourdement, d'une plainte presque résignée d'enfant malade, d'une plainte épuisée de blessé qui n'a plus de sang, puis soudain, dans un réveil de ses forces, éclatait en sanglots — sanglots déchirants de moribond qui ne veut pas mourir.

Et comme elle avait besoin de rester malgré tout maîtresse d'elle-même, elle cessa de pleurer et retourna auprès du petit lit de Jeanne, qui dormait toujours.

Quand Richard rentra, tard dans la nuit, Hélène l'attendait, comme au temps de leur intimité; mais si pâle, si effondrée, si douloureuse, qu'il eut l'intuition d'un danger immédiat. Il affecta l'étonnement, et, de son air le plus naturel :

— Tiens! fit-il... Tu m'as attendu, ce soir?... Quelle nouveauté... Pourquoi?...

Elle répondit :

— Je ne sais pas... Je suis lasse d'être toujours seule...

— Tu dois être joliment fatiguée!... Il est tard, allons nous coucher!...

Elle ne bougea pas :

— Oui, dit-elle lentement. je suis fatiguée... Pas d'avoir veillé, non..., mais je

suis sortie, aujourd'hui..., j'ai passé sur le boulevard, vers sept heures...

Il comprit tout, et, parant au danger avec un sang-froid dont il s'étonna lui-même, il l'interrompit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre simple :

— Nous aurions pu nous rencontrer... J'ai dîné au cabaret avec Baïlac et sa maîtresse...

Elle n'avait pas vu Baïlac, mais, après tout, il pouvait être descendu du fiacre après la femme aux cheveux roux : pourquoi pas?... elle avait passé si vite!... Alors, si c'était vrai, il n'y avait plus rien à reprocher à Richard, plus qu'une complaisance excessive et un peu faible, si bien dans son caractère, si bien lui... Tout s'expliquait, l'angoisse n'était qu'un mauvais rêve, la vision funeste se fondait, la confiance pouvait renaître...

Dès que cette explication se fut esquissée

dans l'esprit d'Hélène, elle s'y cramponna, elle se força de l'accepter, dans une détente soudaine de sa volonté crispée, ne raisonnant plus, pardonnant déjà, et, laissant éclater ses sanglots :

— Ah ! que je suis heureuse que tu m'aies dit la vérité ! s'écria-t-elle... Car je t'ai vu... je t'ai vu avec une horrible femme à cheveux roux... Mon Dieu ! que j'ai souffert !... Et c'était sa maîtresse, sa maîtresse, à lui ?...

— Mais oui, c'était sa maîtresse... Elle n'est pas horrible du tout, par exemple, elle est même fort jolie... Tu sais bien que Baïlac est un homme à bonnes fortunes..., et un homme de goût...

Il essayait de plaisanter, tandis qu'elle pleurait toujours.

— Mon Dieu ! je veux te croire !... fit-elle entre ses larmes... Et pourtant, tu m'as si souvent menti, ces derniers temps... Pour-

quoi me mens-tu toujours, à présent, dis?...

Il se troubla, balbutia quelques mots pour accuser Baïlac, tandis qu'elle sentait chanceler sa foi de tout à l'heure.

— Écoute, reprit-elle, dis-moi la vérité, je t'en supplie!... j'aime mieux la savoir et tu me la dois!... Je sais que tu ne m'aimes plus, depuis longtemps, et j'en souffre!... Ah! j'en souffre à en mourir!...

Il voulut l'interrompre; elle le fit taire du geste :

— Non, laisse-moi tout te dire... Tu peux être franc avec moi, je t'assure : je comprendrai... Nous avons bien souvent parlé de ces choses autrefois, quand elles étaient si loin de nous que nous ne les croyions pas possibles... Te rappelles-tu?... Tu me le disais toi-même; c'est le mensonge surtout qui est odieux!... Oui, il est odieux, je ne te le pardonnerais jamais. . Si tu ne m'aimes

plus, il faut avoir le courage de me le dire... J'aime mieux cela : c'est plus digne de toi..., et de moi aussi... Et je serais malheureuse, mais je ne te mépriserais pas !...

Il la prit dans ses bras, il lui jura qu'elle se trompait, et qu'il l'aimait toujours, que c'était bien la maîtresse de Baïlac, qu'elle devait le croire, si troublé, qu'il en devenait persuasif :

— Baïlac te le dira lui-même, si tu veux... Il me demande mille sacrifices de temps que je ne puis lui refuser. Tu sais comme nous sommes amis, tous les services qu'il m'a rendus... Mais je ne veux pourtant pas que tu souffres pour lui... Ça, c'est trop !... Je le lui expliquerai... je ne sortirai plus : tu verras... Comment as-tu pu te figurer que je ne t'aime plus !... et que je te trompe. Voyons, raisonne un peu : est-ce que je sacrifierais notre affection, notre bonheur, à des ca-

prices de hasard?... Est-ce dans mon caractère?... Ne me connais-tu pas assez pour savoir que je t'aime autant que je puis aimer, même quand je n'en ai pas l'air?...

Elle se laissait bercer par ces mots qui semblaient sincères, quand même une voix intérieure lui criait que tout cela n'était qu'un suprême mensonge, plus lâche que les autres. Et elle luttait pour imposer silence à cette voix d'instinct. Et elle était lâche aussi, à sa manière, lâche devant la certitude du malheur, lâche parce qu'elle aimait mieux croire à son erreur, puisqu'elle le pouvait encore, que se trouver en face de la vérité.

— Je te crois, fit-elle, je te crois... Ce serait trop affreux, si je ne te croyais pas!... Mais si tu m'avais menti, ah! ce serait la fin, je sens que je ne pourrais plus vivre avec toi!...

Cette scène permit à Richard de mesurer

le danger qui le menaçait et qui, conjuré une fois, pouvait renaître d'un moment à l'autre. Jusqu'alors, il s'abandonnait à l'illusion qu'Hélène ne savait rien, rien de précis du moins; et, escomptant son ignorance, il évitait d'examiner les éventualités qu'un hasard révélateur pouvait faire surgir. Ces éventualités s'étaient présentées, et il en demeurait terrifié : ce n'était point la résignation passive qu'il espérait un peu, c'était la lutte, les reproches, les larmes, le départ, la maison vide, qui sait? Des interventions de famille, le divorce peut-être, avec le scandale public et l'effroi d'un procès... Pourtant, entre les deux, la femme et la maîtresse, c'était certainement la femme qu'il aimait le mieux, celle à qui l'attachaient les plus douces habitudes, les meilleurs souvenirs, les plus solides liens : il l'avait bien compris en la voyant pleurer. Alors, par quelle inconséquence

allait-elle, celle-là justement, disparaître de sa vie, pour le laisser en tête-à-tête avec l'autre, la nouvelle venue, l'étrangère? Puisqu'il fallait choisir, son choix ne pouvait être douteux... Et il écrivit à Rose-Mary pour prétexter une indisposition : c'était toujours du temps gagné.

Ce furent alors quelques jours de repos, très calmes et très doux. La maison triste se ranima. Des heures sereines coulèrent dans le cabinet de travail, d'où les soucis mauvais avaient fui. Jeanne, sur les genoux de son père qui caressait ses cheveux, écouta de nouveau de belles histoires. Hélène, rassurée, retrouva ses gaietés tranquilles, jouissant davantage d'un bonheur qu'elle avait cru perdu. Quant à Richard, sorti du cercle d'idées qui avaient gâté sa paix, il oubliait son faux amour, il s'abandonnait à la douceur de vivre sans dérangement ni désir,

dans une atmosphère déchargée. De temps en temps, une pensée importune l'étreignait : il faudra pourtant que « cela » s'arrange... Il la chassait, avec cette imprévoyance des gens faibles qui se croient à l'abri du danger quand ils évitent de le voir. Et ce demi bonheur dura toute une pleine semaine. Une lettre de Rose-Mary vint le bouleverser.

Pas de plaintes, pas de menaces : rien qu'une inquiétude désespérée, des supplications de donner signe de vie, des phrases touchantes de tendresse et de confiance. Elle ne doutait point de là parole de Richard. Elle le croyait malade, comme il l'avait dit, très malade ; elle avait peur ; elle se désolait de ne pas être auprès de lui.

Des déclamations l'auraient laissé froid ; ce ton de tristesse angoissée, dicté par un sentiment simple et vrai, le troubla profondément. Il ne se doutait pas qu'un lien l'at-

tachait à sa maîtresse. Il s'était cru un incident dans sa vie, qu'elle oublierait aussi facilement que lui-même, après quelques mois d'une liaison dont se lasseraient leurs fantaisies. Et voici qu'il sentait une secousse inattendue de la chaîne. Cette femme l'aimait. Elle avait un cœur, comme Hélène. Elle pleurait pour lui. De quel droit la faisait-il souffrir? N'avait-il pas contracté un devoir envers elle aussi, un devoir d'autant plus sacré qu'il ne reposait sur aucune sanction? Les idées de sensualité, d'hypocrisie, d'égoïsme qui l'avaient jeté dans son aventure, s'étaient évanouies dans leur demi satisfaction, et il restait en présence d'un problème de conscience dont il n'aurait jamais soupçonné l'acuité : deux cœurs souffraient par sa faute : il ne pouvait guérir l'un qu'en brisant l'autre; que faire?...

Il répondit qu'il allait mieux et pourrait

bientôt reprendre ses sorties, gagnant ainsi deux ou trois jours encore.

Un homme capable de soumettre ses actes à la notion correcte et simple du devoir n'aurait point hésité : il n'y a qu'un moyen d'expier le péché, quand on en est las, c'est de renoncer à ses fruits en sacrifiant s'il le faut ses complices ; l'amour illégitime porte en lui-même sa punition, celles qui l'acceptent savent bien qu'il doit finir, tant pis pour elles quand sonne l'heure qu'elles devaient prévoir. Mais la souple intelligence de Richard faisait bon marché de tels principes, dont elle pénétrait la rigide iniquité. Le bien, le mal, ces vieux mots spécieux et commodes, étaient pour lui vides de sens. Il se jugeait au-dessus des impératifs de la morale courante; il entendait agir selon la notion de la justice qu'il trouvait dans sa conscience particulière, non pas selon l'idée qu'en

a imposé le travail brutal et maladroit des générations qui, de code en code, de religion en religion, n'avaient, selon lui, que cristallisé leurs préjugés. Et il hésitait d'autant plus que son cœur se trouvait, cette fois, d'accord avec la loi vulgaire, et qu'en sacrifiant Rose-Mary sous prétexte de devoir, il eût simplement agi selon l'impulsion du moment :

« Hé quoi, se disait-il, elle s'est librement donnée, parce que je lui ai juré que je l'aimais ; elle m'a cru ; elle a confié son bonheur au hasard de ma loyauté... Je me suis trompé, c'est vrai ; je l'ai rangée dans une catégorie d'êtres à laquelle elle n'appartient pas ; j'ai cru qu'elle saurait se faire aimer et n'aimerait pas, et, curieux d'aimer, curieux de souffrir, j'ai attendu d'elle des émotions qu'elle ne m'a pas données. Mais est-ce à elle à supporter le poids de ma double erreur ? faut-il qu'elle souffre parce que je

ne l'ai pas comprise et me suis méconnu? »

Certes, quand l'image de Rose-Mary, quelques semaines auparavant, venait prendre place dans ses rêveries entre deux des figures que sa fantaisie aimait à faire vivre, la reine Tahia et la Judith de Sodoma, avec ce quelque chose d'énigmatique et de coupable qui l'avait séduit, quand il décidait qu'elle serait sienne et courait chez elle après avoir embrassé sa femme avec la fatuité de son hypocrisie et l'orgueil de sa perversité, il ne se doutait guère que le plaisir cherché se résoudrait en un cas de conscience. Et le plaisir n'était pas venu, et le cas de conscience était là, douloureux, angoissant. On s'ignore toujours si bien soi-même, qu'on vaut parfois mieux qu'on ne se juge.

Pourtant, en dernière analyse, ce fut l'égoïsme qui l'emporta. Revenu de caprices dont il avait reconnu l'erreur, désenchanté

de ses rêves de passion, fatigué de dérangements et de mensonges, Richard était trop tranquille entre sa femme et sa petite fille, trop heureux du bien-être de son cœur cheminant à plat, pour prolonger une situation fausse qui ne pouvait lui réserver que de fâcheuses surprises. Aussi, le jour où il alla sonner chez Rose-Mary, était-il décidé à rompre, — après une explication toute loyale, se disait-il pour se relever à ses propres yeux : car en même temps, il avait conscience de sa lâcheté et honte du mal qu'il avait fait.

Rose-Mary était seule, très triste, point nerveuse. Elle l'accueillit avec un cri de joie et en se jetant dans ses bras :

— Cher !... Ah ! cher, c'est enfin vous !... Depuis votre dernière lettre, je ne vis plus... Et je n'osais pas vous écrire... Je pensais que vous ne m'aviez pas dit la vérité, que vous

étiez très malade, que je ne vous reverrais pas...

Richard était décidé à rompre sans chercher de prétexte, en expliquant sa situation avec la franchise qui, brutale, cruelle, grossière, pouvait seule pourtant lui éviter les lenteurs d'une rupture savamment calculée. Là encore, sous un spécieux prétexte de loyauté, il choisissait la voie à lui la plus facile. Il répondit donc, d'une voix qu'il voulait « triste et ferme » :

— En effet, Rose-Mary, je ne vous ai pas dit la vérité... Je n'étais pas malade... Je vous mentais.

Elle se retira avec un cri qui était une question ; et il entreprit de s'expliquer. Pénible instant ! La faculté de dédoublement que Richard possédait à un si haut degré ne l'avait pas quitté ; en sorte qu'à mesure qu'il parlait, il percevait avec une désespérante

netteté la contradiction entre ses sentiments et ses paroles, l'égoïsme qui guidait sa franchise, l'indifférence cachée sous sa feinte émotion, et sa sécheresse de cœur qui allait absorber, comme une terre ingrate et brûlée, les larmes dont les yeux de Rose-Mary se gonflaient. Et, humilié devant lui-même plus encore que devant elle, angoissé de honte sinon de douleur, il disait :

— Oui, il faut que je vous dise tout... Je vous dois la vérité... Vous verrez si je suis malheureux, vous jugerez... Vous êtes une amie, vous me connaissez mieux que moi-même, vous connaissez toute ma vie... Votre amour est si peu égoiste, que vous vous êtes souvent intéressée à mes choses de famille... Quand je vous ai aimée, vous saviez que j'étais parjure en vous aimant... Je le savais aussi, moi, et c'était, je vous assure, une cruelle pensée !... Mais enfin, n'ayant pas su

résister à mon cœur, je pensais que la faute resterait entre ma conscience et moi... Eh bien, non!... Nous avons été imprudents quelquefois... Et maintenant, on sait que je vous aime...

Rose-Mary écoutait, sans un geste, cette étrange confession. Richard reprit :

— Pour éloigner les soupçons — et je le devais, n'est-ce pas? — il m'a fallu reprendre ma vie d'autrefois : de là, les quelques jours que j'ai dû passer sans sortir... A présent, le danger est conjuré... je le crois, du moins... Mais je suis surveillé, je ne pourrais presque plus vous voir, notre amour deviendrait clandestin... Et puis, je suis écœuré des mensonges où je me meus, je me sens coupable, je n'en puis plus...

Elle l'interrompit, et sa voix avait des sifflements menaçants de colère :

— Vous ne mentez pas, maintenant, pour-

tant !... C'est la vérité, que vous me dites là... et cruellement... Avec moi, pas besoin de se mettre en frais de prétextes !... Mais je vous connais, comme vous dites, et je sais ce qu'il y a sous vos paroles... Vous êtes las du jouet qui vous a servi pour quelques semaines de désœuvrement... Vous en avez assez, voilà tout... Et vous me le dites... Et vous pensez que je vais disparaître de votre vie comme j'y suis entrée... Elle est venue, je l'ai prise ; elle me gêne, elle s'en ira...

— Chère ! chère !... Comment pouvez-vous parler ainsi !... vous qui devez sentir combien je souffre, si vous croyez que je vous aime...

— Oh !

— Vous en doutez, maintenant !... Me faites-vous l'affront de croire que je vous aurais demandé votre amour si je ne vous avais pas aimée ?

— Pourquoi pas ?... Il vous fallait un peu

de piquant, dans votre vie trop calme... Alors, vous vous êtes dit : une étrangère, qui va, qui vient... Maîtresse commode... Peu d'embarras... secret facile... puis un beau jour ! pst, disparue !... Et vous m'avez aimée, comme vous dites !... Mais voilà que je vous dérange... Vous en avez assez, du « piquant », vous voulez rentrer dans le calme... manger votre pot-au-feu sans moutarde... Et vous venez me dire : Adieu, portez-vous bien !

Richard se sentit deviné ; il entrevit des difficultés, des scènes de violence, des éclats de jalousie et de rancune, et il eut peur ; et il s'écria, avec toute l'énergie qu'à défaut de conviction lui inspirait l'imminence du danger :

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous venez de dire... Si vous le pensiez, vous ne m'auriez jamais aimé !...

Elle ne le regardait plus ; elle murmura :

— Est-ce qu'on sait pourquoi l'on aime !...

— Non, continua-t-il, vous ne le pensez pas !... En ce moment, c'est ce qu'il y a de mauvais en vous qui parle... Injustes soupçons, méfiance, colère, voilà ce que vous vous efforcez de faire sortir de votre cœur... Mais écoutez l'autre voix, la bonne, celle que voulez faire taire : vous comprendrez qu'il n'y a rien de fondé dans vos reproches... Des reproches ! je n'en mérite pas, car je souffre autant que vous... C'est après de longues angoisses que je me suis résigné à tout vous dire... Il l'a fallu... Que voulez-vous que je fasse, dites ?... Voulez-vous que je divorce ! me le demandez-vous ?

En lançant ces derniers mots, Richard savait qu'il frappait juste, à cette place sensible qu'il y avait dans le cœur de Rose-Mary, à cette place toute molle du regret des joies

douces qu'elle ne pouvait plus connaître : foyer paisible, enfants, amour régulier... Et en effet, sa colère était tombée. Elle restait assise, détournant la tête, qu'elle soutenait de sa main, fixant sur un point du vide ses yeux où se formaient lentement de grosses larmes, qui tombaient, une à une, sans que sa figure changeât. Ce silence, lourd de pensées, se prolongea ainsi pendant deux ou trois longues minutes. Puis elle se leva, et dit, la voix ferme, l'air résolu :

— Allez !... Partez !... Et tâchez d'être heureux !...

C'était si généreux, cela partait d'un sentiment si puissant, si vrai, si dévoué, que Richard, qui venait de calculer tous ses effets en homme qui n'aime pas, qui jusqu'à présent était resté parfaitement maître de lui, exécutant avec une résolution presque froide un plan arrêté d'avance, se sentit touché

jusqu'au plus profond de son être, dans une soudaine détente de sa volonté, dans un élan d'admiration et de tendresse :

— Non, non, s'écria-t-il, je ne peux pas !... Je ne peux pas te quitter... Je t'aime, vois-tu !...

Et il tomba dans ses bras, en versant de vraies larmes...

Mais le lendemain, en présence de sa situation, qui demeurait la même, aggravée plutôt par son essai avorté de rupture, ayant pour Rose-Mary plus d'estime et pas plus d'amour, il regrettait la minute d'attendrissement où son cœur l'avait emporté. Pour sûr, c'était comme un coup de cet « inconscient » qui, dans le fonds obscur de son être, s'agitait en continuels désirs indécis et contradictoires comme son âme, et par l'appât jamais atteint du sentiment, l'entraînait sans cesse vers des régions inconnues. Et mainte-

nant, il fallait recommencer les manèges de la veille, l'inquiétude plus aiguisée, avec des ruses plus habiles, en risquant davantage, sans espoir d'aboutir qu'au vide.

Richard, donc, réduisit ses sorties, n'en risquant jamais aucune sans prétexte ingénieux et abusant de la complaisance de Baïlac, qui lui servait de paravent avec une inaltérable bonne humeur ; il se montra tacticien consommé; il fut prudent jusqu'à l'hypocrisie, amical avec Hélène, qu'il prenait en grippe à cause de ses airs douloureux, affectueux envers Jeanne, qui l'agaçait, parce qu'elle reflétait les tristesses de sa mère. En vain : les femmes ont l'intuition des mystères qui les concernent. Hélène devina le premier mensonge de Richard, ne crut pas plus à ses témoignages d'affection qu'aux prétextes de ses absences, le suivit à travers toutes les phases de son intrigue, et, sans moins l'aimer peut-

être, le méprisa. Avant de le juger irrévocablement, elle voulut pourtant une preuve ; et elle l'eut : cachée derrière la vitre d'un fiacre, elle le vit entrer dans une maison inconnue, en ressortir avec la femme à cheveux roux, qu'elle reconnut bien, l'accompagner au nouveau cirque et rentrer avec elle. En sorte qu'en se faisant reconduire après les émotions, l'angoisse, l'humiliation de cette demi-journée d'espionnage, elle n'avait plus même un doute...

Souvent, lorsqu'il lui restait encore un peu d'espoir, elle s'était dit : « Quand j'aurai une certitude, je partirai... » Et son imagination lui représentait alors la scène de son propre départ : la lettre qu'elle écrirait à Richard, les préparatifs, le moment où elle prendrait Jeanne par la main, et quitterait à jamais cette maison familière où resterait d'elle, en souvenir impalpable, toute la vie de son cœur.

Elle se représentait ces choses avec tant de vivacité, que parfois les larmes lui montaient aux yeux : et pourtant, l'émotion lui en semblait supportable... Maintenant, l'heure sonnait : plus une chance à laquelle attacher encore un doute; plus une illusion sur cet homme qui la trompait, et qui, feignant de croire efficaces ses ruses d'écolier, ne voyait pas, ne voulait pas voir son agonie ; plus rien à attendre de l'avenir qui s'étendait désolé devant elle, avenir éteint de femme délaissée, avenir de vœux stériles, de honte à dévorer. Et pourtant, d'infrangibles attaches la retenaient : l'effroi de la complète solitude, le culte de ses souvenirs, une tendresse qui, malgré tout, persistait en elle et noyait son ressentiment ; et aussi des pensées d'ordre pratique : que deviendrait Richard, quand il n'aurait plus même pour dernier régulateur le respect des « apparences ? » Dans quelle

catastrophe irait-il s'abîmer et engloutirait-il peut-être l'avenir de leur enfant ? Est-ce que, brisée en se séparant, leur double destinée ne briserait pas du même coup le sort de la pauvre petite, qui regardait souffrir sa mère avec des yeux remplis d'inquiète sympathie, qui déjà, rien qu'à la voir triste, perdait sa gaieté, qui ne jouait plus et recommandait à sa poupée de ne pas rire, comme si, par une suprême barbarie du destin, par l'exécution de la menace impie qui punit sur les enfants les fautes des pères, elle dût, elle aussi, innocente, ignorante, souffrir comme d'un mal ignoré du mal que faisait Richard. Des nuits d'insomnie, des jours d'angoisse passèrent dans la contemplation de ce projet de fuite, dont les difficultés saillaient toujours davantage et qui se dissipait dans l'irréel. Hélène ne voyait pas un des bibelots qu'elle aimait, pas

un de ses meubles de choix, les fleurs de ses jardinières, les plantes vertes de son salon, sans se rappeler aussitôt qu'il faudrait les quitter et sans sentir en même temps vibrer dans sa chair tous les liens qui la retenaient. « Il y a pourtant, se disait-elle, des femmes qui divorcent, qui plaident, avec le courage de leur bon droit; il y en a aussi qui, simplement, s'en vont : elles se sont détachées ; les liens d'autrefois sont brisés ; de pâles souvenirs sont impuissants à les arrêter, et, prenant leur enfant par la main, elles partent sans retourner la tête... Moi, je ne peux pas ! Je n'ai pas de courage ! Et je reste sur ce bûcher où je me consume devant le spectacle de mon malheur, sans force, sans résolution, à me dévorer le cœur... Je pourrais me refaire une nouvelle vie : il y a l'oubli, qui emporterait ces nuages ; il y a l'inconnu du lendemain, les affections qui peuvent ger-

mer sur les cendres des affections mortes... Mais non... Je reste, comme si mon deuil était une chaîne, je reste pour pleurer... »

Et elle ne partit pas. Peu à peu, un calme relatif se fit en elle : sa douleur aiguë s'apaisa, pour devenir une tristesse dont l'amertume avait disparu, et qui la rongeait pourtant, pareille à ces consomptions qui vous tuent lentement, sans révolte, sans crise. Trop perspicace pour ne rien voir, Richard assistait au drame de sa résignation. Mais comme elle ne lui demandait aucune explication, comme elle ne se plaignait jamais, comme elle évitait de mettre un reproche même dans ses yeux, il réussissait parfois à se persuader à lui-même qu'elle ne savait rien...

V

MADAME D'HAYS

O âme pensive! C'est un nouveau petit esprit d'Amour qui apporte de vant moi ses désirs.

DANTE.

— Mon cher ami, dit Baïlac, je viens vous demander un service ; mais il faut que vous me le rendiez sans interroger ni comprendre.

Richard, qui était distrait, devint attentif.

— Convenu, répondit-il. De quoi s'agit-il?

— Voici : j'ai besoin d'un prétexte pour me trouver mercredi soir dans une maison

que je fréquente quelquefois. Vous m'accompagnerez, et il sera convenu que c'est vous qui avez désiré d'y être introduit. Comme la maison dont je vous parle est celle de madame d'Hays, votre désir n'aura rien que de fort naturel. Si même vous étiez un autre homme, vous l'auriez éprouvé dès longtemps, et vous seriez un habitué de ce charmant salon.

— Entendu. Il va sans dire que je connais de nom madame d'Hays ; nous avons des amis communs, et je ne sais comment il se fait que je ne l'aie jamais rencontrée. Est-ce que...

— Voilà que vous oubliez nos conditions : pas de questions, n'est-ce pas?...

— Mon Dieu ! que vous êtes mystérieux ! Moi qui vous dis tout...

— Ce n'est pas tout à fait la même chose : vous avez une maîtresse qui ne demande qu'à s'afficher avec vous. Moi, j'en ai une...

— Une?...

— Oui, une... entr'autres, la vraie... une que je cache. Ainsi, non seulement vous ne demanderez rien, mais encore vous ne regarderez pas... Cela dit, causons de vous : je sais que ça vous fait plaisir, et vous êtes toujours intéressant sur ce chapitre... Il y a quelque temps déjà que vous négligez vos alibis... Qu'est-ce que cela signifie?...

— Hélas! mon cher, cela signifie que je n'ai plus besoin d'alibi... Quand je prends la peine d'en fabriquer, c'est seulement pour me tromper moi-même : ma femme a des soupçons, plus que des soupçons, une certitude... Elle ne me fait pas de reproches, c'est vrai; elle ne se plaint jamais, mais je n'en suis que plus troublé, car je sens qu'elle sait tout.

Baïlac devint sérieux.

— Cela, fit-il, c'est plus grave que vos

chimères habituelles... à moins que ça n'en soit une encore.

— Non, non! affirma Richard, je ne me trompe pas, je vous assure, quand même je le voudrais bien... Je la vois changer, pâlir, maigrir... Surtout, elle a une façon de se replier devant moi qui me donne le frisson... Vous saviez si nous étions intimes? Eh bien, nous sommes maintenant deux étrangers qui prennent quelquefois leurs repas sur le même bout de table, et restent aussi distants l'un de l'autre que s'il y avait le monde entre eux... Elle souffre horriblement, par ma faute... Il me semble que je suis son bourreau... Comment faire?...

— Il faut la détromper, lui rendre la confiance...

— Impossible : elle ne me croit plus... D'ailleurs, comment m'y prendrais-je?... J'ai été aussi prudent que possible, et j'ignore les

indices qui, après notre réconciliation, ont réveillé ou confirmé ses soupçons.

— Alors, mon cher, il faut rompre avec l'autre... Vous n'êtes pas fait pour ces complications-là; vous finiriez par être très malheureux; donc, rompez : c'est bien simple!...

— Je ne peux pas!...

— Êtes-vous pris à ce point?... Oh! pauvre! et moi qui...

— Mais non, je ne suis pas « pris », comme vous dites... Je suis si peu « pris » que je ne l'aime pas... Je ne l'aime pas, entendez-vous?...

— Vous ne l'aimez pas?... En êtes-vous bien sûr?

— Oui, parfaitement!

— Mais alors, qu'est-ce qui vous retient?... Auriez-vous peur du vitriol, par hasard?... C'est que vous en seriez presque capable...

— Non, je n'y ai jamais pensé, au vitriol,

et elle non plus, je vous en réponds... C'est beaucoup plus compliqué que ça... Et je me demande si vous, coureur comme vous êtes, vous comprendriez un mot à mon cas... Voulez-vous que je vous l'explique tout de même?...

— Expliquez!...

— Eh bien, vous savez, n'est-ce pas, que je l'ai connue longtemps avant qu'elle soit ma maîtresse?...

— Vaguement... Récapitulons un peu, s'il vous plaît... Malgré toutes vos confidences, je n'ai jamais bien connu les détails...

— Les détails... Il n'y en a pas ou il y en a trop... Je l'ai rencontrée comme on rencontre toutes les étrangères voyageant sans mari, à une table d'hôte... C'était à Villers, il y a quatre ans... Nous avons causé littérature et philosophie mêlées : très bien. Nous nous sommes promenés au bord de la mer. Bien.

Sans penser à rien, d'ailleurs. Je la trouvais fort agréable. Et c'est tout ; et je la recherchai plutôt que d'autres, qui ne la valaient pas.

— Et votre femme ?...

— Ma femme était enceinte et sortait peu... Là-dessus, nous rentrons à Paris. Elle loue un petit appartement meublé, qu'elle arrange avec un goût ravissant. Je vais la voir, je me plais auprès d'elle, dans ce nid exotique qui faisait voyager mon imagination un peu partout. Elle devient affectueuse. Moi, je ne m'échauffe pas. Pourquoi ? Mon Dieu, j'étais marié depuis dix-huit mois, épris de ma femme ; je ne désirais aucune aventure...

— Je vous reconnais bien là. Moi, le lendemain de mon mariage, j'avais déjà le canif tout prêt !

— Oui, vous, mais pas moi : c'est ce qui fait la différence... Un beau jour, elle m'annonce son départ subit, pour Nice. Elle est

très émue. Nous échangeons des paroles comme ceci : « Quand nous reverrons-nous ?... Jamais, peut-être !... Est-ce que je compterai pour quelque chose dans votre souvenir ?... » etc. : ce qu'on se dit en pareil cas. Elle part. Alors, je m'aperçois qu'il manque quelque chose à ma vie ; je m'étais accoutumé à la voir ; j'aimais ses allures, ses parfums, son petit *home* artificiel, nos causeries... Dirai-je que je l'aimais ?...

— Ça m'étonnerait...

— Moi aussi... Enfin, mon imagination s'emballe, quoi !... Je me mets à la regretter. Je me dis que je suis un imbécile de ne pas l'avoir aimée tout de bon. Je me représente ce qu'aurait été notre liaison : une idylle étrangère en plein Paris, charmante, délicate, raffinée, et terminée brusquement par un départ, paf ! en sorte qu'il n'en demeure rien que d'agréable. Pas un de ces lendemains

fâcheux qui gâtent ce qu'il y a de mieux dans l'amour : le souvenir. Une ombre de bonheur, puis l'oubli... Je cours après cette ombre!... J'écris, poste restante, un tas de bêtises tendres. Pas de réponse. A-t-elle reçu ma lettre, ou non? Problème que je poursuis et qui me casse la tête. Il y a un moyen bien simple de savoir : partir pour Nice. Mais je suis trop sage pour faire une telle folie : je ne pars pas. Cela se passe, peu à peu; elle s'efface à demi ; elle ne vient plus à moi que de temps en temps, comme l'ombre d'une morte morte depuis longtemps; et c'est délicieux, savez-vous, ce commerce avec un souvenir qui s'en va... Puis, quand je commençais à n'y plus penser, je reçois une lettre : elle part pour l'Amérique; si je me souviens encore d'elle, il faut que j'aille la chercher gare de Lyon pour la conduire gare Saint-Lazare : c'est l'occasion de nous dire

un dernier adieu... J'hésite un peu. A quoi bon?... Puis je vais gare de Lyon, espérant à peine une petite émotion... Une heure superbe, mon ami, la seule bonne peut-être de ma vie, où...

— En fiacre?...

— Taisez-vous, vous êtes toujours à côté... énervée par le voyage, elle pleurait... J'étais exalté... Elle m'a avoué depuis que si je *lui* avais demandé de rester, elle serait restée...

— Mais vous ne le lui demandâtes pas...

— Naturellement... J'en eus l'idée, pourtant...

— C'est déjà beaucoup pour vous...

— Mais je la repoussai... C'eût été par trop déraisonnable, n'est-ce pas?...

— A coup sûr...

— Et je rentrai chez moi, désespéré, harcelé par l'idée que j'avais manqué le bonheur, par le regret des paradis entrevus, par le dé-

sir fou de ressusciter cette heure d'exaltation où j'avais été un autre homme, un homme passionné, ivre, heureux !... Un jour de désespoir et une semaine de tristesse : c'est bien fini, le rêve est mort, je n'ai plus qu'à vivre en bon bourgeois, en père de famille, — car j'étais devenu père, entre temps ; — la passion, ce n'est pas pour moi ! Allons, bonhomme, contente-toi de l'affection, le pot-au-feu du cœur !

— Hé ! hé ! c'est peut-être le bon lot...

— Aussi vous vous êtes bien gardé de le choisir, vous !... D'ailleurs, on ne choisit pas, on subit... Des mois se passent. Je l'oublie. Elle flotte pourtant quelquefois encore dans mon souvenir. Elle m'apparaît de moins en moins souvent, à l'état d'image, de vision, presque irréelle, toujours avec un je ne sais quoi d'irrévocablement enfui qui lui prête un charme extraordinaire. Ses traits s'effacent.

Je me l'imagine très loin, de l'autre côté du monde, entourée d'êtres dissemblables de moi, menant une vie dont les détails m'échappent, aimant sans doute quelque Yankee robuste, flegmatique et brasseur d'affaires. Je pense avec amertume qu'elle est la seule femme que j'aurais pu aimer, et que je ne l'ai pas aimée, et que je ne la reverrai jamais... Elle ne m'écrit pas; je n'en suis guère étonné, je ne désire pas qu'elle m'écrive... Que me dirait-elle ?... Et que lui répondrai-je ?... Soudain, une lettre, mais timbrée de Paris... Elle est ici, de nouveau, dans le même appartement. Elle m'attend...

— Ah ! ce n'est pas trop tôt.

— Le même petit salon, avec des bibelots de plus, des étoffes nouvelles, et cet air d'exotisme auquel je ne résiste pas... Cette fois, il faut qu'elle soit à moi...

— Vous mettez le temps à vous décider, vous !...

— Attendez, ce n'est pas fini. L'exaltation est passée, et quand je lui jure que je l'aime, pour me tenir ma parole, je sens bien que je ne lui dis pas la vérité... Elle me croit, pourtant... ou bien elle feint de me croire... Car parfois, il me semble qu'elle est un être de même race que moi, ou qu'elle me connaît trop bien, enfin, que son amour est aussi vacillant que le mien, et que nous nous jouons l'un à l'autre une triste comédie... Voilà où j'en suis, mon cher. Avez-vous compris ?...

— Oh ! très bien, quand même vous vous ingéniez à compliquer une situation très simple... Tout ce que vous venez de me raconter là, cela veut dire simplement que votre maîtresse vous a déçu... Vous l'avez aimée, oui, vous l'avez aimée, quand même vous

prétendez que non, en chercheur de midi à quatorze heures que vous êtes. Et vous ne l'aimez plus. Quoi de plus naturel ? On aime, puis on cesse d'aimer, mais c'est la vie!... Et la fin de l'amour n'a pas plus de cause appréciable que son commencement... Le vôtre a fini un peu vite, parce que vous êtes un peu plus mobile que la moyenne des hommes... Voilà tout !... Et je ne comprends pas pourquoi la rupture vous est si difficile...

— C'est qu'elle et moi, nous avons trop bien joué nos rôles... Nous avons réussi à nous illusionner tous les deux, et maintenant, nous flottons dans des doutes sans issue... Si elle ne m'aime pas, elle est du moins persuadée qu'elle m'aime; en sorte qu'elle aussi, souffre par moi... Et je ne me reconnais pas le droit de la faire souffrir; je me suis engagé, je ne suis plus libre; j'ai une espèce de

devoir envers elle, et je n'ai ni le courage, ni la volonté d'y manquer.

— Mon Dieu ! quelle casuistique !... Mais en raisonnant ainsi, on ne pourrait jamais changer de maîtresse !... C'est la fidélité érigée en article de foi !... Est-ce votre faute, je vous en prie, si vous ne trouvez pas en elle ce que vous demandez à l'amour ?

— Non, mais ce n'est pas non plus la sienne...

— Si fait, c'est la sienne... Les femmes doivent savoir se faire aimer ; c'est leur seule raison d'être...

— Oh !...

— Vous le savez bien !... Voyons, ne faites pas l'idéaliste... Si vous n'aviez pas la fâcheuse manie de vous poser en énigme et de vous casser la tête sur des problèmes que tout le monde a résolus, il y a longtemps que votre situation serait éclaircie... Mais

vous tenez à votre métier de sphinx, et vous êtes incorrigible... Exemple : Vous avez pris une maîtresse qui ne vous convient pas ; que ferait un autre, un homme qui ne lit pas les romans psychologiques et n'a pas de prétentions au *quattrocento*, un homme simple et raisonnable, comme moi ? Il changerait. Vous, vous accomplissez un périple autour de votre cœur, vous en examinez tous les recoins, excepté, bien entendu, ceux où vous trouveriez quelque chose, et vous déclarez que vous n'avez pas la « puissance d'aimer » !... Ce sont des mots, mon cher, des mots vides de sens... La « puissance d'aimer » ! Avec ça que tout le monde ne l'a pas... L'amour est un instinct, un besoin. On a la « puissance d'aimer » comme on a la puissance de boire et de manger... Tenez ! vous êtes un romanesque ; et les romanesques, c'est la pire engeance qu'il y ait...

— Je savais bien, dit doucement Richard, que vous ne comprendriez pas un mot à ce que je vous dirais...

— Mais c'est vous, qui ne comprenez pas!... Vous êtes trop intelligent, voyez-vous... Les gens qui ont trop de sang meurent d'apoplexie avant l'âge : ceux qui ont trop d'intelligence tombent dans une façon de folie qui les fait ressembler à des imbéciles... Heureusement que je suis là, moi, homme positif, point abstracteur de quintessence, d'esprit borné et pratique... Je vais donc vous tirer d'affaire avec un bon conseil...

— Pour un homme positif, croire qu'avec un conseil...

— Je fais ce que je peux... Ah! si je pouvais agir à votre place, ça serait vite fini, je vous en réponds!...

— Mais vous ne pouvez pas... Allons! don-

nez votre conseil, je me garderai bien de le suivre...

— Eh bien, vous avez le choix entre deux alternatives : la première, que je vous ai déjà dite, serait de rompre avec votre Américaine et de vivre en paix chez vous... Ce serait la sagesse, cela !...

— Sans doute, mais c'est impossible, pour les raisons que je vous ai expliquées...

— Parlons-en !...

— Et pour une autre...

— Si elle vaut les premières...

— Je ne trouverais plus chez moi la paix, comme vous dites... Je l'ai détruite... Entre ma femme et moi, il y aurait toujours le passé, la méfiance et la rancune...

— Bah ! votre femme vous pardonnerait : les femmes pardonnent toujours !... Mais enfin, si vous ne voulez pas, c'est votre affaire... Reste alors la seconde alternative,

celle que je choisirais, moi : cherchez une troisième femme, qui vous consolera des deux autres...

— Hein !...

— Oui, c'est très simple... Et vous aurez alors le cœur si occupé, qu'il ne vous restera pas de temps pour vous tourmenter l'esprit...

— Ah ! mon cher, que vous me dites là des choses inutiles... Ne discutons plus, cela vaut mieux : je finirais par vous prendre en grippe...

— Moi aussi, et ce serait bien dommage... En tout cas, ne nous fâchons pas avant jeudi, puisque je compte sur vous mercredi soir...

Et les deux amis se quittèrent en se serrant la main : « Il paraît, se disait Richard, qu'il en est de l'amitié comme de l'amour : elle aussi ne repose que sur un malentendu. On parle une autre langue, on s'ignore, on ne se comprend pas, — et l'on s'entr'aide,

et l'on se fait des confidences comme si l'on était le complément l'un de l'autre, et l'on agit d'accord comme si l'on s'entendait!... Baïlac me donnant un conseil, c'est l'oiseau expliquant au lièvre comment on vole... Je suis d'ailleurs convaincu qu'il a raison, et cela ne m'empêche pas de ne pas plus l'écouter que s'il avait tort... » Et comme il avait devant lui quelques heures, il alla les passer seul au Bois, à errer par les allées presque désertes, sous les arbres dont le vent arrachait les dernières feuilles.

Sa vie s'assombrissait de plus en plus : chez lui, c'était le continuel reproche muet d'Hélène, sa pâleur, son silence désespéré, la consomption qui la minait lentement; et parallèlement, la petite Jeanne dépérissait, avec des grâces languissantes de fleur qui ne s'épanouira pas, avec des mots profonds d'enfant qui voit tout et qui sait trop de

choses. La mère et la fille semblaient vivre de la même vie et dépérir du même mal; seulement, ce mal, conscient, aigu et surtout moral chez la femme, devenait chez l'enfant un état physique d'atonie qui la dévorait comme un fièvre lente. Toutes deux dégageaient une atmosphère de *malaria* qui les enveloppait lourdement : on eût dit la maison abandonnée, tant il s'y faisait peu de bruit, tant le mouvement y était rare. Le cabinet de travail surtout, la pièce familière, le *home* intime d'autrefois, semblait maintenant une chambre sacrée, la chambre d'un mort où l'on évite d'entrer, qu'un pieux souvenir cherche à conserver intacte : maintenant, les six portraits de femme y vivaient seuls de leur mystérieuse vie de créatures artificielles ; le roi Cophetua languissait aux pieds de sa mendiante et la *Pia* tournait sa bague dans un air aussi vicié que celui de la

Maremme. Dans le jardin, qu'Hélène avait aimé à soigner elle-même, où Jeanne avait poussé tant de cris de joie devant les fleurs et les papillons, des herbes poussaient dans les allées, des plantes mouraient, et personne n'allait secourir quelques rares chrysanthèmes qu'atteignait et étouffait une robuste vigne du Canada.

Richard fuyait cet intérieur qui lui renvoyait son image tragique et déformée, où les moindres détails lui donnaient la vision du mal qu'il faisait, où agonisaient ces deux êtres qu'il tuait et qu'il aimait pourtant. Il en évitait ainsi le remords et l'angoisse ; mais, dehors, il ne trouvait ni l'oubli ni le bonheur, d'importunes pensées le poursuivaient, et quand, descendant en lui-même, examinant son cœur, il se demandait pourquoi, pour quelles jouissances, pour quel plaisir, pour quelles émotions il avait trou-

blé une si douce paix et préparait de telles ruines, il ne trouvait qu'une réponse, pleine d'amertumes et qui aiguisait ses remords : pour rien...

En effet, il ne devait à Rose-Mary aucune joie égale à celles qu'il connaissait dès longtemps, aucune augmentation de sa puissance d'aimer, aucun élargissement de son être. Elle ne le retenait ni par l'esprit, ni par le cœur, ni par les sens. Il s'ennuyait auprès d'elle, et revenait pourtant dans son ombre, par habitude, faiblesse et désœuvrement, et il lui en voulait de n'oser ni pouvoir la quitter. Et chez elle, dans ce petit appartement dont le charme exotique ne le distrayait plus, il commençait à éprouver, à peine plus faible, la même sensation d'étouffement, le même malaise que chez lui. Rose-Mary avait compris qu'elle n'était point aimée : or, susceptible de beaucoup d'amour et de beau-

coup de noblesse dans les élans de sa nature excessive, elle n'avait ni l'héroïsme ni la dignité de souffrir en silence. A l'envers d'Hélène, elle se plaignait : enquêtes indiscrètes ou insidieuses suivies de crises de nerfs, caprices subits exigés avec violence, récriminations passionnées, soupçons agressifs, cris et larmes, Richard avait tout à subir d'elle; en sorte que, quand il quitttait le tombeau silencieux de sa maison, c'était pour le tapage irritant de son faux ménage. Il le préférait presque, du reste : plus tourmenté par Rose-Mary, il l'était moins par lui-même, et les violences qu'il souffrait d'elle atténuaient ses remords comme une sorte d'expiation.

Ce mercredi, où Baïlac devait le conduire chez madame d'Hays, Richard déjeuna chez lui : ce qui ne lui arrivait plus guère. Ce fut lugubre. Jeanne, ses grands yeux pensifs

fixés curieusement sur son père qu'elle examinait comme un étranger, refusait absolument de manger. Comme sa mère insistait, elle éclata en sanglots.

— Est-ce qu'elle est malade ? demanda Richard.

— Non, répondit Hélène, c'est tous les jours la même chose, à présent... Elle a tout à fait perdu l'appétit.

Et elle consola l'enfant, la serra dans ses bras, la baisa passionnément, tandis que Richard murmurait :

— Il faudrait consulter, sans retard...

Hélène, d'ailleurs, se contentait aussi d'effleurer les mots sans rien dire. Trois ou quatre phrases insignifiantes tombèrent dans le silence :

— Prendras-tu du café ?

— Non, merci, pas aujourd'hui... Je suis un peu pressé...

Il restait pourtant devant son assiette, cherchant des mots qui ne venaient pas. Jeanne ne pleurait plus et s'effaçait dans un silence grave. Sur un signe de sa mère, elle se leva de table et s'approcha de Richard. Elle hésitait, elle le regardait de ses grands yeux timides :

— Eh bien, fit-il, tu ne viens pas embrasser ton papa? Tu ne l'aimes donc plus?...

L'enfant eut un élan :

— Oh! si...

Et elle lui tendit le front.

Il caressa ses cheveux, d'une main distraite, en cherchant des mots amicaux :

— Il faut manger, fillette,... de la bonne viande.., et de la bonne soupe... pour se bien porter... pour devenir grande...

Comme la petite ne répondait rien et cachait son visage, Richard, gêné, se leva à son tour. Il tendit la main à Hélène qui la

prit et la serra d'un mouvement machinal. Et quand il fut dans la rue il se crut soulagé d'un grand poids.

Mais le même poids retomba sur lui chez Rose-Mary. Depuis trois jours il évitait de la voir ; il la trouva à la fois exaspérée et larmoyante, et pleine de ces reproches maladroits qu'une femme plus habile ou moins éprise aurait évité d'exprimer. A travers ses larmes, en mordillant un mouchoir qu'elle mit en pièces, elle lui répéta qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée, tellement qu'il perdit patience et s'écria :

— Hé ! ne le dites donc pas tant, vous finiriez par me le faire croire :

Ce fut alors une explosion de plaintes, toutes sortes de petits détails de leur histoire analysés et accumulés comme dans un réquisitoire, avec beaucoup de pénétration, d'ailleurs, de manière à lui faire toucher la

misère de son cœur. Il subissait l'orage, morne, répondant à peine un mot de temps en temps. A la fin, il tira sa montre et dit, avec un calme affecté :

— J'avais une heure à passer avec vous... Oui, une heure seulement, je dois dîner en ville ce soir, et il faut que je rentre m'habiller... La voilà passée... elle a été bien douce, et vous avouerez que si je ne vous aimais déjà beaucoup, vos tendresses d'aujourd'hui auraient suffi à faire ma conquête...

Et il sortit là-dessus, sans plus rien écouter, soulagé dès qu'il fut dehors, avec une bonne soirée de liberté devant lui.

Il dîna au cabaret avec Baïlac, longuement, dans l'attendrissement des bons vins, des liqueurs fines, de la causerie intime. Il s'efforçait de chasser ses préoccupations coutumières :

— Dieu! que c'est bon d'être tranquille,

avec un vieux ami, sans craindre des reproches, des larmes, des désespoirs !...

Mais, malgré lui, il revenait toujours aux soucis qui le hantaient, avec une gaieté un peu forcée, en tâchant d'en rire ; au café, il raconta et mima sa scène avec Rose-Mary :

— Et voilà les ivresses de l'amour illégitime !...

Baïlac sourit, dans un rêve :

— C'est que vous ne savez pas vous griser, mon pauvre ami... Ah ! si vous saviez ! Si vous saviez !... Mais vous ne savez pas, voilà !... Et comme vous êtes un homme très ingénieux, vous trouvez de l'absinthe dans une ruche à miel !... Allez ! allez ! mieux vaut se régaler sans comprendre, et la joie d'aimer vaut bien qu'on laisse son intelligence à la porte !...

Allongé sur sa chaise, la bouche gour-

mande, les yeux brillants, il semblait savourer d'avance un bonheur parfait.

— Puisque c'est si bon, racontez un peu ! fit Richard.

Baïlac secoua la tête :

— Nenni, mon cher, rien du tout... Et partons !... Voici l'heure !...

Madame d'Hays recevait une trentaine d'intimes qui s'entretenaient familièrement en petits groupes. Elle accueillit Richard en ami et remercia Baïlac de l'avoir amené. Baïlac, dont l'œil quêteur avait rapidement fait le tour du salon, se mit à circuler de groupe en groupe, serrant des mains, un peu inquiet. Quant à Richard, il resta auprès de la maîtresse de maison.

Tout de suite, au premier regard qu'elle lui avait jeté, à la première parole qu'elle lui avait dite, il s'était senti envahi par une

irrésistible impression de douceur, de bien-être, de calme, pareille à celle que produit une belle musique, par un apaisement où s'éveillaient des idées enchanteresses. Il subit le charme avant de l'avoir vue, avant de l'avoir écoutée, à l'instant précis où il leva les yeux sur elle. Dans la suite, il devait analyser cette merveilleuse harmonie des traits, du teint, des regards, des mouvements, du son de la voix, qui faisait de la jeune femme un être exceptionnel, un être de rêve, en dehors et au-dessus de la notion de la beauté; pour le moment, il en avait la sensation directe, et il s'y abandonnait délicieusement. La conversation s'était engagée sans effort, et roulait sur les sujets que préférait Rcihard. A chaque mot, ils se découvraient des goûts analogues. Elle aimait tout ce qu'il aimait, et en parlait comme il en eût parlé lui-même, avec plus de grâce seule-

ment, plus d'intime intelligence, de sa voix douce, prenante, qui avait des insinuations et des caresses, et qui soulignait certains mots où tenait l'infini. Comment eût-il résisté à son ravissement? Depuis des mois, sa pensée croupissait dans de mesquines inquiétudes, figée dans les déceptions d'un amour avorté, son horizon fermé de tous côtés par des tracas obsédants; et voici qu'elle se relevait soudain, délivrée comme par une baguette magique, prête à s'envoler dans des espaces grands ouverts. Il se retrouvait lui-même, il était gai, vif, brillant, l'esprit léger, l'âme en repos, ayant ainsi passé du malaise noir qui l'enveloppait tout à l'heure, à une sérénité supérieure, olympienne.

Soudain l'entrée de nouveaux invités obligea madame d'Hays à le quitter; et quand il la vit s'éloigner, en se cachant comme un débutant dans l'embrasure d'une

fenêtre, sans autre idée que de la rejoindre, il se disait :

« C'était elle !... »

Espoir, ou regret ?... Pensa-t-il à la double chaîne qui le rivait au sol et ne se relâcherait point pour le fantôme de bonheur dont le signe l'appelait ? Eut-il l'amertume de se dire que ce sentiment qui s'esquissait en lui s'évanouirait comme un souffle dès que les réalités de la vie l'auraient reconquis ? Ou bien, au contraire, le salua-t-il comme l'aurore d'un sort nouveau, comme le geste d'ange qui allait enfin lui ouvrir les paradis du cœur ? Il ne savait : une immense tristesse et une immense joie fondaient son âme comme au même feu : l'espoir et le regret ne faisaient qu'un, et cette fois, c'était peut-être l'amour...

On le remarqua dans le coin où il ne voyait personne. On vint à lui. On le conduisit dans

un groupe qui parlait politique. Il prit l'air d'écouter, et tandis que ses yeux, furtivement, suivaient madame d'Hays, il essayait de penser à des choses plus précises :

Qui donc était cette femme dont le charme vainqueur venait de le conquérir? On parlait d'elle; les journaux citaient les habitués de ses mercredis; on lui avait fait une réputation d'esprit; parce qu'elle recevait des écrivains et des artistes, d'aucuns osaient la plaisanter, la traiter de bas bleu. Tout ce qu'on savait de sa biographie pouvait tenir en ces quelques mots: mariée à vingt ans à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, riche et célèbre, elle restait veuve au bout de trois mois... Après?... Rien... On se taisait, on n'accolait aucun nom au sien, et six années avaient passé...

Cependant, elle se rapprocha du groupe où Richard la guettait, jeta quelques mots

dans la conversation et s'éloigna de nouveau. Machinalement, il se leva pour la suivre ; mais à ce moment, il sentit une main se poser sur son bras. C'était Baïlac, — un Baïlac transformé, pâle, presque hagard, effondré.

— Hé ! mon Dieu ! qu'avez-vous?... Êtes-vous malade ?...

— Non... Venez, sortons... Je vous dirai...

Richard voulut répondre, mais Baïlac n'écoutait pas et marchait vers la porte. Il fallut le suivre. La vision du salon qu'Elle irradiait s'éteignit dans l'obscurité de la rue. Et ce furent, à peine dehors, quelques exclamations sans suite par lesquelles seules Baïlac répondait aux questions de Richard. Puis il se calma un peu, ôta son chapeau, passa sa main sur son front :

— Oui, je vous dirai tout, fit-il... Il faut que je parle... je souffre trop...

Et, en petites phrases haletantes, il se mit à conter son histoire. Cette liaison, dont il venait de célébrer les joies avec toute la bonne humeur de son heureuse nature, n'était en réalité qu'un long calvaire. Depuis cinq ans, intermittente, laborieuse, elle se traînait douloureusement à travers des angoisses, des soupçons, des attentes déçues, des rendez-vous toujours remis. C'est à peine si, à de lointains intervalles, avec des précautions infinies, il pouvait recevoir sa maîtresse, une heure ou deux, dans l'appartement qu'il avait loué pour elle, et où combien de fois il l'avait attendue en vain ! De plus, il se méfiait d'elle, toutes sortes d'idées tenaient en éveil sa jalousie, il passait des jours à l'épier de loin, ourdissant des ruses de détective avec un cœur dévoré :

— Aujourd'hui, par exemple, elle devait venir chez madame d'Hays... Je ne la vois

pas... En revanche, son imbécile de mari était là... Je l'interroge, il me répond qu'elle est chez son amie madame ***, qui est très malade et l'a fait appeler... Or, madame ***, je l'ai rencontrée hier, très bien portante, faisant ses malles pour partir aujourd'hui même pour le Midi...

— Elle a pu tomber malade la nuit passée, ou ce matin, insinua Richard.

Baïlac secoua la tête :

— Non... Je sens que c'est un mensonge... D'ailleurs, nous allons voir !...

Il héla un cocher, lui recommanda d'aller vite, et sauta dans le fiacre, suivi par Richard, qui reprenait son idée et cherchait à le rassurer. Mais Baïlac ne voulait rien entendre :

— Ce n'est pas la première fois qu'elle me ment, allez?... Tenez! Jeudi dernier, il y avait un bal de bienfaisance à l'Hôtel Conti-

nental... La veille, je la vois par hasard, je lui dis que j'y serai et lui demande si elle compte y aller... Elle me répond que non... Je lui dis que, dans ce cas, je n'irai pas non plus... Naturellement, j'y vais tout de même, flairant quelque chose... Et en effet, je l'aperçois au bras d'un académicien, sous l'œil paternel du mari... Je la suis, sans qu'elle me voie... Le lendemain, je cours dans quatre maisons où j'avais chance de la rencontrer... Je la rencontre et lui demande, sans avoir l'air de rien, où elle a passé sa soirée la veille... « Chez moi, j'étais un peu souffrante »... Pourquoi ce mensonge inutile, dites ?...

— Est-ce qu'on peut savoir?... Il y a des femmes qui mentent pour mentir...

— Si elle a menti encore aujourd'hui... Oh! je le saurai bien!... Et je saurai où elle est!... Je courrai toute la nuit pour la cher-

cher!... Et si je la trouve... Tenez! je ne sais pas de quoi je serais capable!...

— Voyons, fit Richard, raisonnons. Si...

— Non, ne raisonnons pas, je vous en prie!... Il n'y a pas à raisonner, vous comprenez, c'est trop simple... Elle ment ou ne ment pas... Et si elle ment, elle a des raisons pour cela!...

— Mais comment allez-vous faire pour vous en assurer?... Il vous faut un prétexte, pour entrer chez cette dame à onze heures du soir... Y avez-vous pensé?...

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète; le prétexte, je le trouverai en tirant la sonnette...

Le fiacre s'arrêtait au coin d'une rue. Baïlac descendit et disparut dans le brouillard. Richard resta seul. Un instant, sa pensée suivit son ami, avec un mélange de pitié et d'admiration peut-être teintée d'envie; car

enfin, ce bon compagnon réalisait son rêve, et, sans en avoir l'air, sans que sa gaie humeur habituelle en fût altérée, vivait cette vie du cœur où il aspirait vainement à entrer; puis, elle le ramena à sa soirée interrompue; il ferma les yeux, revit l'image de madame d'Hays, et la contempla longuement, dans un demi-rêve qui l'emporta très loin et qu'interrompit le retour de Baïlac. Il revenait, le sourire aux lèvres, la voix vibrante de gaieté :

— Elle y était, s'écria-t-il en ouvrant la portière... Elle y était!...

— Ah! vraiment! fit Richard... Racontez un peu...

— Eh bien, je suis monté, j'ai sonné... Je m'attendais à trouver l'appartement vide... Au lieu de cela, j'entends des allées et venues, qui déjà me rassurent un peu... Une bonne vient ouvrir et demande si c'est le méde-

cin... Je comprends aussitôt que toute l'histoire était vraie... Et je la prie bravement d'avertir madame ***, qui doit être là, que j'ai une commission pressante à lui faire de la part de son mari... Elle arrive... Je lui explique tout sur le pas de la porte... Au fond, les femmes sont toujours flattées quand on souffre pour elles... Elle me gronde de mes soupçons, mais elle était ravie... Et elle vient... Maintenant, je vais l'attendre... Vous voyez, c'est tout bénéfice d'être jaloux!... Bonsoir, et merci de votre compagnie...

Et sans attendre de réponse, Baïlac referma la portière, donna l'adresse de Richard au cocher, et se posta sous un réverbère...

VI

MADAME D'HAYS ET ROSE-MARY

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Et pourquoi donc veux-tu qu'il m'en souvienne ?
PAUL VERLAINE.

Alors, une vie nouvelle commença pour Richard : une vie imaginative, presque irréelle, qui tenait du rêve et de l'extase ; une vie artificielle et sincère à la fois, qu'avait longuement préparée l'effort de sa pensée continuellement tendue vers un fuyant idéal d'amour, et qui pourtant répondait aussi à un

besoin naturel de son âme. Madame d'Hays lui avait dit : « Revenez », et bientôt, son unique affaire, ce furent les douces visites qu'il lui faisait, toujours plus fréquentes, d'abord le mercredi soir, avec les habitués ordinaires de son salon, puis d'autres jours, puis sans cesse. Le reste n'existait plus. Il ne voyait pas se creuser toujours davantage les joues d'Hélène, tandis que les grands yeux sagaces de la petite Jeanne brillaient de fièvre et que des souffles de douleur et de mort couraient par sa maison. Il ne voyait pas que Rose-Mary l'observait avec une inquiétude attentive, et n'entendait plus les reproches dont elle le fatiguait. Tout cela, sa femme, son enfant, sa maîtresse, et ses travaux, et le monde, c'étaient de menus incidents à peine bons à le troubler un instant, qu'il avait bientôt fait d'écarter. Une seule chose existait : les heures délicieuses qu'il

passait auprès de son amie, et les prolongements délicieux de ces heures dans ses rêveries. Il n'analysait plus : sa clairvoyance ne savait quelle part dans ce sentiment était spontanée, et quelle revenait à la « littérature ». Pour la première fois, une complète harmonie s'était établie entre son imagination, son intelligence et sa volonté, qui l'avait transformé lui-même et avec lui celle qu'il aimait, selon le double modèle d'images intérieures. Aucune sensualité ne se mêlait à ce sentiment tout juvénile, aucun désir ne venait le transformer en passion; il ne renfermait pas un germe de souffrance. Richard avait retrouvé un cœur de dix-huit ans : heureux d'un regard, enivré d'un salut, il renaissait à une jeunesse naïve, dans la fraîcheur d'impressions adolescentes. Il lui arrivait de rôder par les rues, pour la rencontrer, interrogeant son instinct dans les

carrefours, prenant les boulevards que lui indiquait une voix secrète, ému à en trembler quand son cœur bondissait en lui disant : « Elle approche », désespéré quand il fallait reconnaître que son cœur et ses voix l'avaient trompé. Son œil exercé à quêter à travers les foules et qui les fouillait de loin. l'apercevait dès qu'à un contour apparaissait sa voiture, perdue parmi les retours du Bois. Aussitôt, tremblant d'angoisse à l'idée qu'elle pouvait passer sans le voir, il appelait ses regards de tout l'effort d'énergie qu'il pouvait faire. Quelquefois, comme il l'avait craint, elle ne le distinguait pas parmi la foule, et disparaissait, à demi cachée par son ombrelle. Mais, d'autres fois, leurs regards se croisaient; elle lui rendait son salut en souriant un peu, et, dans un élan de bonheur, il la suivait un moment, à pas rapides, en jouant des coudes, se sentant très fort et très libre,

Puis, il se disait : « Je suis fou, je suis bête! » Et comme il jouissait de pouvoir être, une fois, bête et fou!... Pourtant, quelquefois, quand un hasard le rendait pour un instant à la possession de soi-même, il pressentait le ver rongeur qui déjà minait son bel amour. Un soupçon l'effleurait, qu'il chassait, c'est vrai, mais dont il avait senti le vol froid, dont il devinait la menace : que c'était peut-être encore son *Moi*, inévitable, toujours triomphant, qu'il adorait dans ses extases, et que madame d'Hays, femme comme toutes les femmes, n'en était que le prétexte irréel, fantôme créé par lui pour lui, qu'un jour ou l'autre le souffle qui l'avait formé ferait tomber en poussière.

Madame d'Hays et Rose-Mary vivaient si loin l'une de l'autre, dans des milieux si différents, que l'idée que l'une d'elles pût seulement soupçonner l'existence de l'autre et

quelque chose de son rôle, ne s'était jamais présentée à l'esprit de Richard. Sans se connaître, elles devaient pourtant se rencontrer et se deviner, grâce à ces hasards qui, comme les vagues jouent avec des algues ou des épaves, se plaisent à rapprocher, heurter et secouer nos destinées.

Une première fois, dans l'avenue des Champs-Élysées où il flânait, Richard aperçut du même coup d'œil madame d'Hays et Rose-Mary, dans deux voitures qui filaient l'une à côté de l'autre. Madame d'Hays était seule, si correcte, si discrète, qu'on l'eût à peine cru belle; Rose-Mary, en toilette bruyante, en chapeau garni de rouge, causait en riant et gesticulant avec une autre femme à tournure suspecte. Toutes deux le remarquèrent, toutes deux lui rendirent le salut que chacune prenait pour elle, en sorte qu'il demeura surpris et troublé, comme si cette rencontre

qu'il n'avait jamais prévue pouvait avoir un sens menaçant.

Madame d'Hays vit-elle quelque chose, et, si ellè vit, eut-elle les soupçons qu'il redoutait? Il ne le sut jamais. Mais Rose-Mary, avec son instinct d'amoureuse, et d'amoureuse qui sent son amour en péril, remarqua, dans le quart de minute que dura la scène, l'embarras de Richard, son émotion, le sourire éclairé par lequel on lui avait répondu. C'en fut assez pour donner corps à la vague jalousie qui la tourmentait depuis quelque temps, et le lendemain elle harcela Richard de questions :

— Je voudrais pourtant bien savoir, moi aussi, qui vous avez salué hier... Etait-ce moi, ou cette autre femme qui passait en même temps?...

Il essaya de prendre un air étonné :

— Quelle femme?...

— Vous le savez bien!... Ne faites pas semblant de ne pas comprendre, je vous en prie, vous m'inquiéteriez... Et puis, je vous la décrirais si exactement, qu'il faudrait bien vous la rappeler...

— Ah! oui, fit-il, croyant en finir plutôt, en effet... Mais... je vous ai saluées toutes deux...

— Bien vrai?... Enfin, c'est possible... Mais en tout cas, vous n'avez regardé qu'elle... Et vous étiez ému..., ému comme vous ne le seriez pas pour moi... Qui donc était-ce, je vous prie?...

— Vous ne la connaissez pas, que voulez-vous faire de son nom?...

— Je tiens à le savoir... Je l'ai déjà rencontrée plusieurs fois; elle a une figure qui m'intéresse...

— Eh bien, elle s'appelle... madame de Cluses...

Il avait eu, dans la voix, une légère hésitation qui n'échappa pas à Rose-Mary :

— Je crois que vous ne me dites pas la vérité, fit-elle en le regardant en face... Vous avez tort... Songez donc, si je découvrais un jour que vous m'avez dit un faux nom, tout ce que je pourrais supposer !...

Elle n'insista plus ; mais ce petit interrogatoire, avec la menace qui lui servait de conclusion, laissa Richard assez troublé. En répondant par le premier nom qui s'offrait à son esprit, il avait obéi à un sentiment indéfinissable, à une délicatesse qui lui interdisait de prononcer le nom de la femme aimée devant celle qu'il n'aimait plus. Maintenant, il comprenait sa faute, et que son mensonge risquait de donner de l'importance à un incident qui autrement n'en aurait point eu ; il sentait qu'un rien suffirait à fixer Rose-Mary ; qu'au point où ils en étaient, des scènes de jalousie

aboutiraient inévitablement à une rupture, et que la rupture, avec ses violences et ses éclats, mettrait fin, sans qu'il sût au juste ni comment ni pourquoi, à l'ère de bien-être paisible où il se complaisait en ce moment.

Peu de jours après, Richard était aux Français, où il savait que serait madame d'Hays. Dès le premier entr'acte, il alla la saluer dans sa loge. Elle l'invita à rester auprès d'elle, et, à l'entr'acte suivant, il lui offrit le bras pour la conduire au foyer. A peine étaient-ils dans le couloir, qu'à quelques pas d'eux, sur leur chemin, Richard aperçut Rose-Mary. Impossible de l'éviter : et elle portait la plus compromettante de ses toilettes, et elle causait bruyamment, au milieu d'un groupe d'hommes. En reconnaissant Richard, elle s'interrompit, braqua sur lui des yeux qu'elle chargea de colère, et se mit à dévisager sa compagne, de l'air le plus impertinent

qu'elle put prendre. Quand il passa devant elle, Richard, qui avait hésité jusqu'à la dernière seconde, la salua, dans un trouble extrême. Il sentit alors que la main de madame d'Hays se crispait légèrement sur son bras, et crut remarquer qu'elle pâlissait; pourtant, elle continuait à lui parler de sa voix calme, sans qu'il trouvât un mot à lui répondre; mais quand ils furent de nouveau devant sa loge, et qu'il prit congé, elle ne le retint pas.

Que pensait-elle de lui?... Ce mouvement qu'il avait remarqué, cette pâleur, était-ce dépit de le voir saluer une inconnue que ses allures classaient dans une caste au moins suspecte? étaient-ce des indices d'un sentiment plus profond, et avait-elle senti se froisser quelque chose d'autre que sa dignité?... Richard voulut s'en assurer dès le lendemain, et alla sonner chez elle ému jusqu'à l'angoisse,

attendant un « Madame ne reçoit personne » qui serait un congé sans appel. Mais non. Il fut introduit comme d'habitude, reçut l'accueil accoutumé, et partit sans savoir si ces légers symptômes qu'il avait observés avaient un sens, s'ils n'étaient qu'une illusion de son esprit inquiet ou de sa fatuité.

Il savait bien que Rose-Mary ne lui ferait pas le même accueil : aussi retardait-il d'aller la voir. Un billet sec l'appela :

« Je vous attends cette après-midi, à trois heures. Il faut absolument que je vous parle. Venez sans faute.

» R. M. »

Il comprit aussitôt que l'heure redoutée de l'explication définitive avait sonné; et ce fut avec une appréhension où se mêlait pourtant

comme une sensation de soulagement prochain, qu'il obéit. En chemin, comme il s'efforçait, selon un précepte d'hygiène morale qu'il s'appliquait quand il voulait éviter quelque angoisse, de « penser à ce qu'il voyait », il remarqua une immense enseigne de dentiste; et il ne put s'empêcher de sourire d'une comparaison saugrenue qui se fit aussitôt dans son esprit. Peur d'une douleur aiguë qui vous délivre d'une douleur moins vive et permanente : c'était son cas... Courage! Il fallait en finir, et sortir libre!

Rose-Mary, exaspérée par trois jours d'attente, vint ouvrir elle-même, la voix vibrante, le geste irrité, et, déjà dans l'entrée :

— Ah! vous êtes venu!... C'est heureux!... Avouez que sans mon billet, je ne vous aurais plus revu?...

— Mais, chère, qu'est-ce...

— Voulez-vous vous justifier, par hasard?...

Allons, parlez!... Je suis curieuse de savoir ce que vous allez dire...

Ils étaient entrés au salon; Richard s'assit, très calme, et répondit doucement :

— Pour me justifier, chère, il faudrait d'abord savoir de quoi...

Elle eut un cri d'indignation :

— Ah!... Voyons, ne sentez-vous pas qu'il faut être sincère, cette fois?... Il y a trop longtemps que dure notre malentendu : je veux qu'il cesse... Je sais le vrai nom de cette femme que j'ai rencontrée avec vous : pourquoi me l'avez-vous caché?... Je sais que, pendant ces trois jours où je ne vous ai pas vu, vous êtes allé chaque après-midi chez elle... Je sais que, l'ayant à votre bras, vous avez eu honte de me saluer... Enfin, je sais que vous ne m'aimez plus... et que vous l'aimez... Et je ne veux pas de ses restes!...

Il y eut un moment de silence. Richard hé-

sitait à répondre. Il était d'ailleurs parfaitement maître de lui, sans émotion ; il n'éprouvait que de l'ennui, de la pitié, un peu de remords, tout cela s'atténuant et s'effaçant dans d'autres pensées plus fortes, qui l'emportaient loin de cette femme qui pleurait pour lui, vers l'autre, vers la seule aimée.

— Puisque vous savez tout, fit-il enfin en soulignant le mot « tout » avec une légère ironie, je n'essayerai pas de vous détromper... Et pourtant, que ce « tout » est peu de chose !... Oui, c'est vrai, je vois souvent madame d'Hays : votre petite police vous a bien renseignée... Et il n'y a rien d'autre, rien...

— Il n'y a rien... Cela veut dire, n'est-ce pas, qu'elle n'est pas votre maîtresse ?...

Il répondit d'un geste.

— Hé ! que m'importe qu'elle soit votre maîtresse ou non ?... Vous l'aimez, c'est tout ce qui me touche... Vous l'aimez... Osez me

dire le contraire !... Il continuait à biaiser, par intérêt, par politesse, par lâcheté :

— Vous ne me croiriez pas...

— Et vous me l'avouez !...

— Permettez, je ne vous avoue rien : je vous dit que vous ne me croiriez pas...

Ces atermoiements la révoltèrent.

— Mais enfin, s'écria-t-elle, toutes vos réponses, c'est me crier que vous ne m'aimez plus?...

Il y eut encore un court silence, puis Richard renonçant à ses défaites, reprit :

— Laissez-moi vous expliquer ce qui s'est passé, ce qui se passe en moi... Laissez-moi être sincère... Vous comprendrez... et vous serez juge !...

Elle écoutait, contenue et comme apaisée par le calme de sa voix soudain devenue affectueuse, presque caressante :

— Je vous ai beaucoup aimée, Rose-

Mary... Vous avez peut-être le droit d'en douter aujourd'hui, et c'est pourtant vrai : je vous ai beaucoup aimée... Je vous dois les heures les plus complètes de ma vie, les seules heures d'exaltation que j'ai connues... Mais... vous estimez que la franchise est seule digne de nous; je suis franc... Cette exaltation est passée... et c'est la seule chose de mon amour pour vous qui soit passée... Il n'est pas mort, il s'est transformé... Il est redevenu ce qu'il était à son origine, quand je venais vous voir en ami... Pourquoi ne l'accepteriez-vous pas tel qu'il est ?... Il pourrait nous donner de beaux moments encore; et dégagée des éléments de passion qui l'ont troublée, notre affinité ne pourrait-elle pas être de nouveau ce qu'elle a été longtemps : une source de pures joies...

Rose-Mary secoua la tête :

— Non, dit-elle avec amertume, elle ne le pourrait plus !... En somme, vous m'offrez

votre amitié, n'est-ce pas?... C'est généreux, à coup sûr... et c'est l'offre qu'on fait toujours en pareil cas... « Je ne vous aime plus d'amour, restons bons amis tout de même... Je vous ai pris un peu de votre vie, beaucoup de votre jeunesse et de votre cœur... J'en ai assez, je n'en veux plus, mais si cela vous convient, je viendrai vous faire une visite tous les dimanches, et nous causerons de la pluie et du beau temps. » Eh bien, moi! je n'accepte pas cette aumône... Et franchise pour franchise: vous m'avez fait votre confession; écoutez la mienne; et puis, comprenez et jugez, comme vous dites!... Vous m'avez aimée quelques heures... Oui, quelques heures, cela ressort clairement de ce que vous venez de me dire, quelques heures... de temps en temps, quand votre imagination ou vos lectures vous exaltaient... Moi, je vous ai aimé trois ans... Pendant trois ans, de

près ou de loin, vous avez été mon unique pensée... Je suis partie, parce que je sentais grandir cet amour qui m'effrayait; je suis revenue, parce qu'il m'a ramenée... J'ai voulu être à vous... Et ce n'était ni vertu, ni coquetterie, parce que, vous le savez bien, je ne suis ni coquette, ni vertueuse... Je vous avais deviné, voilà tout!... Oh! la première semaine où nous nous sommes connus, le premier jour où je vous ai vu, sur un signe de vous, j'aurais été vôtre, tout de suite, sans hésitation... Mais plus tard, en apprenant à vous connaître, j'ai compris qu'une fois votre maîtresse, je ne compterais plus pour rien dans votre vie... J'ai compris que je ne pouvais rien avoir de mieux de vous que votre amitié, et j'ai fait le rêve de la conserver longtemps, d'en panser tant bien que mal la plaie de mon cœur, que l'amour aurait élargie... Vous n'avez pas voulu, et j'ai cédé...

parce que je vous aimais... Maintenant, vous pensez sans doute qu'il y a du dépit dans mes reproches... Mais, si je souffre, si je me plains, c'est que je vous aime encore !...

Cet aveu s'étouffa dans un râle sourd. Richard voulut parler. Rose-Mary le fit taire du geste, et continua :

— Tout cela vous étonne peut-être... Vous n'avez sans doute jamais vu en moi une femme à grands sentiments... Vous dîtes que vous m'avez beaucoup aimée : je voudrais vous croire, je ne puis... Ai-je été pour vous autre chose qu'une aventure ?... Un peu de mystère, un peu de plaisir, un peu d'attendrissement. C'est là ce que vous attendiez de moi... Est-ce ma faute, si je vous ai donné davantage ?... Je vous plaisais, vous m'avez prise ; je ne vous plais plus, vous me le dites. Et c'est tout... Votre cœur a fini son air : séparons-nous ; que le mien soit encore

plein de vous, vous n'en avez cure... Eh bien, comprenez, comparez, jugez !...

Elle avait fait un immense effort pour aller jusqu'au bout d'une voix à peu près ferme, et pourtant, l'émotion qu'elle exprimait donnait à toutes ses phrases un sens presque tragique. Mais quand elle eut fini, ses nerfs se détendirent elle éclata en pleurs. Richard comprit qu'il n'avait rien à répondre, et que, sur cette douleur vraie, ses protestations sonneraient leur mensonge. Remué jusqu'au fond de l'âme, il s'agenouilla devant elle, et, lui prenant la main :

— Pardonnez-moi, murmura-t-il.

Elle se calmait, peu à peu : son irritation de tout à l'heure semblait apaisée, comme fondue dans une souffrance déjà résignée :

— Oh ! oui, répondit-elle, je vous pardonne !... Je ne voulais pas, mais c'est plus fort que moi... Je ne vous laisserai ni un

regret, ni un remords... Vous êtes libre, Richard... Allez votre chemin... Je n'accepte pas votre amitié : elle vous serait une charge, et ne me consolerait guère... Je partirai... Oui, je partirai, dans trois jours, si vous voulez... Seulement, pour ces trois jours, soyez à moi, tout à moi, en frère !... Puis, vous me conduirez à cette même gare où nous nous sommes tant aimés !... Et ce sera tout, je disparaîtrai de votre vie, vous n'entendrez plus parler de moi... Et notre pauvre amour aura fini comme il avait commencé... doucement... doucement...

... Avec la lenteur de leurs heures mornes, ces trois jours passèrent, tristes comme une fin d'automne, fastidieux et longs. Richard et Rose-Mary n'avaient plus rien à se dire : en un instant, ils étaient redevenus étrangers l'un à l'autre, plus étrangers que lorsqu'ils se

rencontraient à la table d'hôte de Villers. Avaient-ils jamais cessé de l'être ? Le caprice de leur imagination, l'effort de leur volonté, la fièvre des sens, avaient pu les égarer un temps; l'illusion d'amour avait noué leurs corps ; une ivresse, trompeuse comme toutes les ivresses, leur avait fermé les yeux sur l'abîme qui les séparait. Mais cet abîme existait toujours, vaste comme l'Océan qui allait s'étendre entre eux ; soudain réveillés, ils le voyaient, ils en pouvaient mesurer la profondeur, et les ténèbres qui en montaient allaient les envelopper et les cacher à jamais l'un à l'autre... Pourtant ils se jouaient la fin de la comédie. Elle, le cœur gonflé de jalousie, secouée par instant de frissons de haine, désespérée dans la révolte qu'elle réprimait, restait affectueuse et bonne, et trouvait des sourires; lui, tâchait de cacher l'immense indifférence qui chassait déjà son émotion de

remords et de pitié, et laissait entrer une autre image dans ses yeux fixés sur Rose-Mary. Elle parlait de sa voix naturelle, en réprimant les sanglots intérieurs qui, par moment, la secouaient toute ; il faisait trembler la sienne pour feindre un trouble qu'il n'éprouvait pas. Elle évitait les tendres paroles qui lui montaient aux lèvres, ramenées par la douce habitude d'autrefois, ou jaillissant de son cœur encore rempli ; il en cherchait au fond d'un répertoire artificiel, avec une sorte de politesse mille fois plus cruelle qu'un aveu d'indifférence, dont elle sentait le vide glacé. Elle pensait à lui, se figurant sa vie lorsqu'elle en serait sortie, et le regret de lui qui la poignerait, là-bas, de l'autre côté de monde ; il tâchait de penser à elle, et sa pensée prenait une autre direction, s'en allait distraitement, vers ce nouvel amour qui naissait et croissait sur les ruines de l'autre, et

qu'il sentait vaguement menacé, et que boirait la sécheresse insatiable de son cœur. Chacun devinait quelque chose du sourd travail qui s'accomplissait dans l'autre, et en souffrait : elle, pour le désastre de ses illusions, lui, pour l'avoir méconnue. Ainsi, se connaissant mieux, ils chantaient ensemble, avant de mettre entre eux un espace qu'ils ne franchiraient jamais, le poème discordant des éternelles mésintelligences :

« Je me suis trompé, pensait-il, avec un remords qu'assoupissait pourtant la satisfaction de sa liberté reconquise... Je croyais qu'une commune fantaisie nous avait unis pour un jour l'un à l'autre ; je croyais cultiver une de ces liaisons faciles et simples, où chacun ne met dans l'enjeu qu'une petite part de soi-même ; je croyais qu'il y avait entre nous un peu d'amitié, un peu d'amour, un peu de jeunesse, rien de plus... Eh bien ! non, elle

m'aimait comme j'avais rêvé d'aimer moi-même, comme je n'espérais pas être aimé ; elle m'aimait à être mon roman, à illuminer ma vie. Et j'ai passé sans le voir à côté de ce soleil d'amour ; je n'en ai pas senti la chaleur entrer dans mon être ; il va s'éteindre, ou, qui sait, briller pour d'autres, et ses rayons auront en vain frappé sur moi... »

« Je me suis trompée, pensait-elle en s'abattant sous le poids de son erreur... Je croyais qu'il m'aimait comme je l'aimais moi-même ; je croyais entrer dans sa vie, en être le centre et le soleil, mettre un peu de mon âme dans la sienne, lui donner un peu de ce bonheur dont je lisais dans ses yeux la nostalgie... Je croyais l'enlever aux autres pour moi seule, comme je me donnais tout entière à lui seul, je croyais à son amour comme à l'amour, en lui comme en Dieu... Oh ! pauvre !... Le soleil a fondu mon cœur

sans réchauffer le sien... Ma voix seule chantait tout le duo... Il me fuyait quand je le croyais près de moi... J'ai tout offert sans qu'il ait rien daigné prendre... Une autre lui donnera le bonheur que je lui apportais et qu'il n'a pas voulu de moi !... »

Il ajoutait :

« Elle va partir, à présent, c'est fini... Ce soleil allumé dans son cœur, qui brillait pour moi, s'éteindra; nulle puissance ne le rallumerait... Notre amour est perdu dans les choses passées, parmi l'essaim des souvenirs qui se dissipent... Nous serons séparés par un espace immense, — moins vaste, hélas ! que l'infini étendu entre nos cœurs... Bientôt, ses regrets s'apaiseront; elle pensera à moi sans colère et sans tendresse; je ne serai plus qu'une fuyante image qui la hantera en des heures rares de plus en plus; d'autres images succèderont à la mienne, puis ce sera

comme si jamais elle ne m'avait connu... Et de même son image s'effacera de mes yeux, son nom ne vibrera plus dans ma mémoire que comme l'écho d'un son oublié, son amour ne laissera pas plus de traces dans mon cœur que ses baisers n'en ont laissé à mes lèvres. »

Elle ajoutait :

« Il va partir, à présent, c'est fini... Quand il m'aura reconduite à la gare, il me regrettera... peut-être... un jour, une semaine, un mois..., non pour ce que j'étais pour lui, mais pour ce qu'il était pour moi... Sa pensée ne me suivra pas jusqu'au bout du voyage... Je ne serai plus rien pour lui, rien qu'un souvenirimportun qu'on chasse, si discrètement il ne s'enfuit de lui-même... L'oublierai-je aussi?... Peut-être... En sorte que tout cela n'est qu'un rêve, où j'ai beaucoup perdu de moi-même, d'où je sors pour m'en aller vers

l'inconnu de ma destinée, le cœur plus faible, toute foi chancelante. »

Il lui demanda :

— Vous m'écrirez, n'est-ce pas?... Ce serait affreux, si je ne savais rien de vous!...

Elle lui répondit :

— Oui, je vous écrirai, certainement...

Et en faisant cette demande, il se disait :

« Qui sait les cendres que ses lettres viendraient remuer?... Qui sait les remords qu'elles m'apporteront?... Car enfin, je suis responsable d'une part de sa destinée... Mieux vaudrait donc que notre adieu fût absolu, mieux vaudrait que je ne susse jamais rien d'elle et qu'elle ne sût jamais rien de moi, puisque nous ne pouvons rien apprendre l'un de l'autre qui ne soit amertume ou regret... Que le passé soit à jamais passé! »

Et en lui répondant, elle se disait :

« Non, certainement, je ne lui écrirai pas...

Pourquoi lui écrire?... De quel œil indifférent, glacé, ennemi peut-être, lirait-il mes lettres?... Et puis, qu'y dirais-je?... Entre la lâcheté de pleurer pour lui, le mensonge de lui cacher mon deuil, la tristesse de l'oubli, si l'oubli me fait la grâce de venir, que lui montrer?... Et ses réponses, il me semble que je les lis déjà: il m'a écrit la pensée ailleurs, parmi les occupations qui l'absorbent, en marchandant la place qu'il accorde à ce souvenir inutile, que d'autres ont effacé; il ne sent pas un des regrets qu'il exprime, pas une des phrases affectueuses que sa main seule a tracées... Non, notre adieu sera définitif; le dernier mot que nous échangerons sur le quai du départ sera le dernier mot de notre roman... Après, laissons dormir les choses mortes!... »

Il voulut aussi l'interroger sur ses projets d'avenir, sur la vie qui l'attendait là-bas, sur les figures aimées qu'elle retrouverait. Elle

lui donna quelques détails, comme à regret : à quoi bon parler de ces choses à l'étranger qui n'y prenait qu'un pâle intérêt, à l'indifférent qui lui tenait poliment compagnie, en comptant les heures?...

Ainsi, les paroles qu'ils échangèrent n'exprimaient rien de leurs pensées, et jusqu'au bout, Rose-Mary cacha son deuil intime, ce deuil qu'elle se reprochait d'avoir laissé crier dans leur explication suprême. A peine quelques larmes, le dernier soir, parmi les malles ; à peine, comme il lui prenait la main, quelques mots émus. Pourtant, aux plis de son front vieilli, à l'angoisse de ses regards, au tremblement brisé de sa voix, Richard devinait l'intensité de sa douleur ; et, l'admirant, ilse méprisait, lui, une fois de plus, pour son épuisement d'âme. Car il ne pouvait pas plus souffrir de son départ qu'il n'avait pu l'aimer : à mesure qu'approchait l'heure

finale, il sentait comme un poids se soulever de sa poitrine, en même temps qu'une autre espérance, comme une aurore, se levait en lui... Éternelle, éternellement changeante, éternellement renouvelable est l'illusion d'Amour; les cœurs les plus morts en tressaillent, les esprits les plus clairvoyants prennent ses mirages pour des réalités, et toujours leur paraît passagère, attribuable aux imperfections de l'aimée, la déception qu'ils portent au fond de leur âme et qui est celle de leur propre faiblesse.

Elle arriva, cette heure finale, comme elle devait venir, avec son cortège d'émotions coupées par les incidents habituels des départs. Les bibelots, les étoffes, tous les jolis riens exotiques disparurent dans les quinze malles de Rose-Mary, et l'appartement retrouva son aspect banal et louche de garni.

On prit le dernier repas dans la salle à

manger qui, réduite à sa table ronde, à son dressoir, à ses six chaises, n'avait plus rien d'amical, et semblait attendre déjà d'autres locataires. Pour la dernière fois, on passa devant la loge où le concierge regardait du même œil indifférent ceux qui arrivent et ceux qui partent. Puis le fiacre qui les emmenait, elle et lui, cahota sur les pavés. Elle détournait les yeux et suivait, par la portière, le défilé des paysages de rues qu'elle ne reverrait plus jamais; il la regardait d'un air profond, triste comme on l'est par convenance dans les voitures d'enterrement, lorsqu'on tient compagnie aux parents. Soudain elle se détourna et se renversa, étouffée par un flux subit d'émotion. Il lui prit la main, la serra. Elle put refouler ses sanglots, remit la tête à la portière et, comme on passait devant un poteau d'affiches, elle murmura :

— Tiens ! on joue *Sigurd*, ce soir, à l'Opéra.

Sa voix sifflait, donnant un sens tragique à cette phrase si loin de ses pensées.

Puis, comme Richard ne disait rien, elle fit encore :

— Mon Dieu ! que ce fiacre va lentement !...

Il la rassura.

— Oh ! nous avons de l'avance...

— Oui, vous ne m'auriez pas laissé manquer le train !...

Il ne releva pas le reproche.

D'ailleurs, le fiacre s'arrêtait. Richard alla prendre le billet et enregistrer les bagages, très affairé à compter les colis. Tout en courant d'un bout à l'autre de la salle des pas-perdus, il la voyait, immobile et désespérée, dans son manteau de voyage, le visage fermé, les traits muets, regardant sans voir droit devant elle, dans le va-et-vient des camelots, des employés, des voyageurs. Enfin,

tout fut en règle, on passa dans la salle d'attente. Les portes s'ouvrirent. Richard courut en avant avec une valise, la jeta dans un coupé, installa Rose-Mary, très attentif à son bien-être.

— J'espère que vous ne serez pas dérangée, lui dit-il... Vous pourrez dormir...

Elle le regarda.

— Vous croyez! fit-elle.

Ainsi, dans chaque mot, dans chaque geste, quoiqu'ils fissent pour imposer à leurs paroles le sens qu'ils voulaient leur donner, ils se revélaient l'un à l'autre leurs vrais sentiments...

Quelques minutes s'écoulèrent, qui durèrent un infini. On circulait sur le trottoir. On menait grand bruit. Des retardataires couraient. Personne, pourtant, n'entra dans le coupé de Rose-Mary. Ils se tenaient debout devant le wagon, déjà séparés, regardant

l'espace, cherchant quelles paroles ils pourraient se dire encore.

— Avez-vous tout ce qu'il faut pour la nuit? demanda Richard.

— Oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu un sleeping?

— Je les déteste.

Ils se turent de nouveau. La locomotive, qui manœuvrait encore, tamponna le train qu'elle allait emporter, et qui se secoua avec un bruit de ferrailles. Richard regarda l'horloge.

— L'heure approche, dit-il... Plus que cinq minutes...

Elle répéta :

— Plus que cinq minutes.

La voix lui manquait. Il reprit :

— Quand aurai-je de vos nouvelles?

— Bientôt.

Un employé criait : « En wagon ! » Elle monta. Richard ferma la portière, et ils restèrent encore à se regarder, tandis que s'écoulaient les suprêmes secondes. Le signal du départ retentit. Rose-Mary se pencha en avant :

— Richard !...

Il monta sur le marche-pied, et prit la main qu'elle lui tendait. Elle le baisa au front.

— Rappelez-vous... dit-elle.

Et la fin de sa phrase s'étouffa dans un sanglot.

Le train marchait déjà. Richard agita son chapeau.

— Adieu !... adieu !...

Un instant encore, il la suivit des yeux. Puis, il ne vit plus que le mouchoir blanc qu'elle agitait. Puis, plus rien. Et lentement, il sortit de la gare.

Il s'en alla, par les boulevards, sans but :

trop tard pour se présenter chez madame d'Hays, trop tôt pour rentrer chez lui. Rue du Havre, il alluma un cigare. Des idées très vagues bourdonnaient en lui : remords qui s'assoupissaient déjà, restes d'amour un instant réveillés et prêts à rentrer dans leur sommeil, un peu de la tristesse du « jamais plus » qu'il se répétait, un peu de ce vide que laisse après soi chaque phrase achevée de notre vie... C'était fini : ces minutes élargissaient l'espace qui s'étendait entre eux, où chacun s'engouffrait sans plus rien voir de l'autre, comme dans un trou noir... C'était fini : rien ne restait du désir éperdu qui l'avait un instant poussé vers Rose-Mary, rien des moments où leurs deux cœurs avaient battu la même marche, rien de leurs caresses, rien de leurs déceptions. Une page effacée, un parfum disparu... C'était fini : le temps allait passer, blanchir leurs cheveux, les

rouler vers la mort, jamais il ne ramènerait ce rien qu'il venait d'emporter, ce rien qui avait été leur amour... C'était fini : et celle qui partait n'était déjà plus qu'un obstacle écarté entre lui et son nouveau rêve de bonheur... C'était fini : et sur ce rêve qu'il voulait caresser s'étendait, comme une ombre dangereuse, la vision de ce départ qui ne lui laissait qu'une fausse tristesse, de cette fin où sombre tout ce que nous aimons, tout ce que nous pensons, tout ce que nous sommes, — chaque jour un peu de nous-mêmes, dévoré par cette insignifiante succession d'incidents qui est notre vie...

Puis, les sensations qui s'estompaient ainsi dans l'esprit de Richard s'atténuèrent. Il regarda la foule. Il écouta le bruit. Il cessa de penser. Il n'éprouva plus qu'un immense désœuvrement devant la soirée qu'il avait à passer seul, n'ayant pour se distraire qu'à

examiner la foule ou à entrer à quelque spectacle. Soudain, il fit un signe de joie : il venait d'apercevoir Baïlac, qui s'en allait à pas rapides, gesticulant, sans voir personne. Il l'arrêta :

— Mon bon ami !... Quelle chance de vous rencontrer !... Vous savez, je vous ai, je vous garde... Où allez-vous ?...

— Où vous voudrez, dans un café, à l'Eden, peu m'importe !

— Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes vibrant, comme une chanterelle... Est-ce que, de nouveau...

Baïlac l'interrompit :

— J'ai, mon cher, que je suis heureux, trop heureux... heureux à en devenir fou !... Je viens de passer deux heures avec elle !... Quelles heures !... Deux heures divines !... Ah ! si vous saviez !... si vous pouviez comprendre !...

Et tout à coup, changeant de ton, affectueux et railleur :

— Mais tu ne comprendrais pas, animal, avec ton sang de poisson et ton cerveau de carême !..

VII

HÉLÈNE ET MADAME D'HAYS

> En quoi ai-je péché, enfant, à l'âge où l'on ne connaît point le mal, pour que le fil de mes jours se déroulât, sans jeunesse et sans fleur, sous le fuseau de l'inflexible Parque?
>
> LÉOPARDI.

... Seule parmi la foule des passagers, tandis que sur les eaux calmes joue le soleil, Rose-Mary regarde fuir derrière elle, avec la ligne de l'horizon qui se déplace insensiblement pour la suivre, son amour à jamais

passé. Depuis l'instant où le sifflet déchirant de la locomotive a jeté le signal de l'irrévocable adieu, sa plaie va s'élargissant. Le roulement du voyage la berce sans l'apaiser : à chaque arrêt du train qui l'a tirée de sa demi-torpeur, par les changements de paysages, dans la nuit qui s'est amassée, pendant l'embarquement, après les manœuvres du départ qui, exécutées à travers les brumes du matin, l'ont un instant distraite, elle a retrouvé la même pensée, la même douleur. Maintenant, elle laisse s'esquisser en elle, sans leur donner de forme, ces projets des âmes blessées, assez profondément blessées pour oublier que tout s'oublie : renonciation, tristesse, fin. Une image se forme obscurément dans son esprit : elle compare sa vie morale de demain à sa vie matérielle de cette heure : un glissement qu'on sent à peine à travers le vide de l'espace, sur un fluide mobile, dans un linceul

d'infini, tandis qu'au loin s'assemblent des nuages, porteurs de la tempête et de la mort. Les matelots, le vaisseau, la mer ont pour elle cette irréalité que prennent les formes vaines qui nous entourent quand un sentiment suraigu, souffrance ou joie, vient multiplier notre être aux dépens des choses. Des passagers s'approchent d'elle, la voyant seule, et lui parlent, curieux, polis, tâchant de plaire : elle les voit comme des ombres, leurs voix lui arrivent comme de très loin; elle leur répond pourtant, et leur sourit; ils la trouvent charmante et coquette. Pour venir à table, elle s'est habillée avec soin : elle effleure les mets qu'on sert, elle échange quelques mots avec un voisin qu'étonne son peu d'appétit et qui l'engage à se prémunir contre le mal de mer. Puis, elle remonte sur le pont, malgré le soir qui tombe, la fraîcheur qui la secoue de frissons. L'étranger s'inquiète :

— Vous ne craignez pas d'avoir froid, madame?...

Elle lui répond d'un mouvement d'épaules, et s'éloigne en hâte, craignant qu'il la suive, cherchant un coin du vaisseau ou nulle voix humaine ne vienne la troubler, où elle soit seule, bien seule, dans le silence et dans la nuit.

Car la nuit est venue, profonde, épaisse, constellée de froides étoiles lumineuses sans clarté. Les passagers, dont quelques-uns ont fait encore les cent pas sur le pont, ont disparu l'un après l'autre. Rose-Mary reste seule dans la même pose immobile. Une complète obscurité l'enveloppe : elle ne distingue plus la silhouette de l'officier de quart, elle ne voit plus la mer qui s'est fondue avec le ciel. Un chant de matelots s'est tu depuis longtemps déjà. Et, peu à peu, dans ce silence, dans ce néant, voici qu'une très vague

suggestion se glisse en elle, l'envahit lentement, l'engourdit, la possède : la mort... Ce n'est pas une idée, ce n'est pas un désir, ce n'est pas un vouloir : c'est une surnaturelle puissance qui l'enveloppe, c'est un magnétisme qui l'endort. La mort vient, très calme, très douce, berçante comme un chant de mère, obscure comme la nuit, attirante comme le vide : sa voix aphone chante dans le murmure des vagues, son imperceptible haleine passe dans les souffles du vent, sa forme invisible glisse parmi les choses noyées dans les noires brumes. Elle est là, errant sur les vagues où courent des phosphorescences, flottant dans l'air qui charrie des odeurs d'algues, si discrète qu'elle semble promettre de garder son secret, si sereine que sa sérénité se répand autour d'elle comme une atmosphère de paix, d'un charme qui attire mieux qu'un chant de sirènes. Elle est

là, pleine de caresses, pleine de promesses, ouverte à la douleur comme le ciel à la prière. Un saut dans ce vide, un bruit sourd qui se confondrait avec le roulis, puis, plus rien : la souffrance serait apaisée à jamais, les sanglots n'éclateraient pas, aucune fleur d'amour ne pousserait plus dans le cœur ravagé, plus de larmes, plus de deuil,.. Après?... Rose-Mary ne se pose pas même l'angoissante question. Après, n'est un problème que pour ceux qui ne souffrent pas, pour les douleurs à demi consolées, pour les demi-désespoirs qui raisonnent; ceux qui n'attendent plus rien du siècle ne songent pas à l'Après.

D'ailleurs, cet appel à la mort n'est pas un plaidoyer dont elle peut discuter les parties : c'est le signe d'une main mystérieuse, c'est l'invitation d'une voix qui chuchote avec la tristesse dont elle est envahie, avec la plainte de son âme, avec la nuit, c'est quelque chose

d'extérieur qui s'étend sur elle comme l'ombre monte le soir, quelque chose d'impassible et d'impitoyable. Et, exécutant machinalement une décision qu'elle n'a pas prise, avec une lenteur régulière d'automate, elle se penche, savourant ce geste dont elle n'est pas maîtresse, cette chute qu'un spasme suprême de sa volonté pourrait arrêter encore, jusqu'à l'instant où son poids matériel l'entraîne. Un bruit sourd, puis, plus rien ; aucun œil humain ne regarde les cercles qui s'élargissent sur la surface calme de l'eau, le vaisseau avance dans l'ombre, la mer est indifférente et se tait...

Ah! si Richard avait connu ce dénouement, comme il l'aurait aimée!... Mais il devait l'ignorer toujours, et pendant que le corps de Rose-Mary descendait dans les profondeurs ou flottait sur les vagues, pauvre épave engloutie dans la vie inconnue de la mer, il lais-

17

sait doucement son image s'effacer de sa mémoire. La lettre attendue ne venant pas, il se sentit soulagé d'une angoisse ; et bientôt, quand, par hasard, le nom de Rose-Mary effleurait sa pensée, il souriait de la fugacité des souvenirs, de la bienfaisance de l'oubli...

. .

Peu de jours après le départ de Rose-Mary, madame Noral accompagna son mari dans une de ces réunions mondaines qu'ils ne fréquentaient presque plus, et où il insista pour la conduire : depuis peu, il se rattachait ainsi à des devoirs d'habitude et de société qu'il avait longtemps négligés. Elle remarquait ce changement, sans en rien conclure : c'étaient pour elle quelques corvées qu'elle accomplissait passivement, qui secouaient un instant son indifférence, qui ramenaient à ses lèvres des sourires figés et d'insignifiantes paroles, sans accorder de trêve au deuil de

son cœur. Ce soir-là, elle fit un semblant de résistance :

— Jeanne est malade... Elle a la fièvre... J'ai peur de la laisser seule...

Mais Richard — pourquoi ? — ne céda pas :

— Dis à la bonne de veiller... Je le veux... Tu t'occupes trop de la santé de cette enfant... Elle a besoin d'un changement d'air, voilà tout... Je vous enverrai toutes deux à la mer l'été prochain...

Et ils partirent.

Dans l'étourdissement des lumières, des toilettes, des fleurs, des conversations qui couraient de groupe en groupe, interrompues par un monologue ou un air d'opéra, lasse, à peine entrée, du bruit, de la chaleur, des parfums, s'efforçant de rester inaperçue, et d'ailleurs peu recherchée, Hélène, en arrivant, avait remarqué une jeune femme, dont

la grâce discrète l'attirait insensiblement et que toujours ses yeux rencontraient. Plus tard, elle se trouva près d'elle ; une amie les présenta l'une à l'autre. C'était madame d'Hays. Quoique le silence eut été requis pour quelque production, elles se mirent à causer à voix basse. Hélène s'attendait aux banalités d'usage, sur la romance qu'on chantait ou le livre à la mode. Mais non : madame d'Hays lui répétait, d'une voix d'amie, qu'elle désirait depuis longtemps la connaître, et tout de suite, comme avec une vieille affection, entrait dans sa vie, lui disait :

— Vous avez une petite fille, n'est-ce pas?... qui s'appelle Jeanne, je crois?... et qui est souvent malade, m'a-t-on dit... Parlons d'elle, voulez-vous?

Un peu étonnée, mais surtout heureuse de cette sympathie inattendue et dont elle ignorait la source, Hélène répondit, confiante,

donnant des détails, décrivant l'anémie qui rongeait son enfant et la dévorait d'angoisse. En sorte que leur conversation était tout amicale quand Richard s'approcha d'elles.

A la façon dont il salua madame d'Hays, au regard dont il l'enveloppa, aux quelques paroles familières qu'il échangea avec elle, Hélène se sentit comme mordue au cœur, dans un réveil subit de sentiments qu'elle croyait à jamais endormis. Elle devina, et ce fut la révélation de tortures qu'elle ignorait encore, d'un aiguillon nouveau, inattendu, qui venait rouvrir et raviver ses plaies. Manœuvrant donc de manière à isoler Richard, elle lui demanda, soudain ranimée et vibrante :

— Tu ne m'as jamais parlé de madame d'Hays... Tu la vois donc souvent?... Elle nous connaît si bien...

Il ne remarqua pas la transformation qui s'opérait en elle, et répondit distraitement :

— Oui, je la vois quelquefois... Elle a un salon fort agréable... Désires-tu venir chez elle ?...

Et sans attendre ce qu'elle allait lui dire, il la quitta, pour rejoindre madame d'Hays.

Ils semblaient intimes. Ils réussirent à s'isoler dans un coin du salon. Hélène ne les uittait pas des yeux.

Si elle avait su, pourtant, si elle avait pu lire ce qui se passait entre eux !...

Au lendemain du départ de Rose-Mary, Richard avait couru chez madame d'Hays, dans la joie de la revoir librement, d'être à elle sans arrière-pensée, délivré de la chaîne de l'amour médiocre qui le gênait. Mais en entrant chez elle, en prenant la main qu'elle lui tendait, il avait senti que, de la veille, quelque chose était mort en lui. L'émotion de bonheur qu'il avait escomptée s'atténuait, comme si l'aimée n'éveillait plus

en lui que des vibrations plus lentes, comme si l'ombre de l'amour qu'il venait de tuer s'étendait déjà sur son amour nouveau. Et avec un commencement d'effroi, il pressentit que ce sentiment auquel il rêvait de se livrer tout entier, n'était ni plus puissant, ni plus sûr que l'autre, enveloppé de la même incertitude, atteint déjà du même mal, condamné aussi à périr. Ce ne fut d'abord qu'une obscure angoisse, un malaise dont il écartait l'explication. Mais cette angoisse alla grandissant, devint consciente et raisonnée : dans la parfaite harmonie où il se croyait avec madame d'Hays, l'oreille trop exercée de Richard perçut des dissonances ; entre elle et lui, il reconnut l'infranchissable et mystérieux obstacle qui le séparait des autres êtres et toujours le rejetait dans sa solitude ; il la vit, il l'écouta sans émotion. Elle, cependant, ne changeait point. Elle restait la même avec

lui, l'accueillait avec les mêmes sourires, affectueux de plus en plus, lui parlait de la même voix qui, pour lui, prenait une douceur de cristal. Et il la voyait autre. Et l'image qu'il s'était faite d'elle se déformait, se déchirait, tombait en lambeaux...

Mais en le voyant assidu auprès de madame d'Hays, en observant à travers la foule leurs gestes et leurs regards, Hélène ne pouvait rien soupçonner de ce travail intérieur. Leur intimité la froissait comme une offense ; et, se rapprochant d'eux, elle essaya de faire comprendre à son mari, par signes, qu'elle voulait partir. Mais les yeux de Richard ne rencontraient pas les siens. Alors, profitant d'un instant où un tiers, interrompant leur a parté, échangeait quelques mots avec madame d'Hays, elle fut tout près d'eux, et, se penchant vers Richard :

— Je me sens très fatiguée, ne partons-nous pas bientôt?...

Il répondit, l'air ennuyé :

— Oui, dans un moment.

Et elle s'éloigna, trop accoutumée à céder pour insister.

Lorsqu'en voyant Rose-Mary descendre de voiture avec Richard devant un restaurant du boulevard, Hélène l'avait d'un coup d'œil jugée et classée, elle ne croyait pas pouvoir souffrir davantage que de cette jalousie où se mêlait du mépris. Pourtant, cette fois, sa douleur fut plus vive : entre elle et son mari, en effet, elle ne voyait plus seulement une créature d'autre espèce, qu'avec un consolant orgueil elle se figurait inférieure à elle-même, ne régnant que par sa bassesse, ne pouvant inspirer qu'un amour méprisable et nécessairement passager, un amour dont elle n'aurait pas voulu, qui souillait le cœur de son

Richard et qui un jour en disparaîtrait comme une tache. Non. Cette fois-ci, il s'agissait d'une femme comme elle, qui peut-être valait mieux qu'elle, plus belle en tout cas, plus spirituelle, plus séduisante, d'un charme si grand qu'elle-même l'avait subi, qui sans doute serait longuement aimée, et qui, — hélas ! cela se lisait dans ses yeux ! — qui aimait, qui aimait comme aiment les nobles femmes, d'un amour généreux, d'un amour qui reste saint jusque dans la faute, d'un amour qui les embellit quand il est heureux et les ennoblit quand il les fait souffrir. Ah ! celle-là ne serait pas une maîtresse d'un jour, et Richard aurait pour elle des tendresses que sa femme n'avait jamais connues !...

Et Hélène les observait toujours, cherchant à surprendre le secret de leurs paroles. L'importun s'était éloigné ; ils étaient seuls de

nouveau, indifférents aux couples qui les frôlaient, imprudents, remarqués à coup sûr, objets d'observations malveillantes, dont quelques-unes l'atteignaient sans doute, elle, la délaissée, pour la souffleter de pitié dédaigneuse. Elle craignit de laisser voir quelque chose de sa douleur et cessa de les regarder. Un invité lui offrit le bras pour la conduire au buffet. Elle accepta, et dut écouter quelques propos insignifiants auxquels elle tâcha de répondre. Puis, seule de nouveau, elle erra à travers les salons. Enfin, n'y tenant plus, elle s'approcha de Richard, qui ne la vit pas venir, et, lui frappant l'épaule de son éventail :

— Je t'en prie, mon ami, je suis trop fatiguée, je vais me trouver mal... Partons !...

Il se leva :

— Partons ! fit-il d'un air résigné.

Madame d'Hays allait inviter Hélène à venir

chez elle, d'une phrase aimable et déjà prête. Mais à rencontrer son regard, à recevoir son salut glacé, les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres ; et ce fut peut-être l'instant où elle comprit qu'elle aimait Noral.

Dans la voiture qui les emmenait, Hélène et Richard restaient silencieux. Ce silence, gros de pensées, leur pesait. Richard osa le rompre en demandant d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Eh bien, comment te plaît-elle, madame d'Hays?

Elle répondit, après une brève hésitation :

— Beaucoup... A toi aussi, n'est-ce pas?...

— Oui, je la trouve très charmante.

Il y eut un nouveau silence, qu'Hélène rompit à son tour :

— « Très charmante », c'est bien banal, et cela n'exprime pas ta pensée, j'en suis sûre... Pourquoi donc ne m'as-tu jamais con-

duite chez elle, puisque tu y vas si souvent?...

Sa voix se faisait agressive.

— Tu aimes si peu le monde ! dit-il.

Elle répliqua aussitôt :

— C'est vrai... mais chez elle, je crois que j'aurais du plaisir !...

Et il conclut :

— Eh bien, quand tu voudras... Mercredi prochain, par exemple... C'est son jour...

Ils se turent. Leurs paroles avaient vibré comme des défis. Ils devenaient plus étrangers, maintenant : ils étaient ennemis, et la rancune grandissait dans leurs cœurs.

Comme ils s'arrêtaient devant leur porte, Hélène remarqua qu'une lumière veillait dans sa chambre à coucher :

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle.

Et elle monta précipitamment.

La bonne, affolée, était seule près de Jeanne mourante.

— Un médecin ! dit Richard.

— On en cherche un, répondit la bonne.

Et elle expliqua comment tout à coup l'enfant, qu'elle croyait endormie, s'était dressée sur son lit, les yeux hors de la tête, étouffant. Depuis, elle restait épuisée, le corps brûlant parcouru de frissons de fièvre, secouée de temps en temps par un rauque accès de toux, si molle, si indifférente, si livide, que par moments elle semblait morte. Pourtant, ses yeux se levaient, elle aperçut les figures angoissées d'Hélène et de Richard penchées sur elle, et, de sa voix fêlée qui sonnait creux, elle murmura plaintivement :

— Papa !...

Pourquoi l'appela-t-elle, lui justement, lui que depuis si longtemps elle ne voyait passer à côté d'elle que comme un étranger dont elle avait presque peur, lui qui ne la caressait jamais et la regardait à peine?... Fut-ce un

hasard, un obscur ressouvenir de l'affection d'autrefois passant parmi ses hallucinations? fut-ce au contraire un merveilleux instinct, un cri dicté par une inconscience plus claire que la raison?...

En tout cas, Richard tressaillit à ce plaintif appel comme jamais il n'avait tressailli, dans un élan passionné de douleur, de tendresse, d'angoisse, dans un soudain oubli de son égoïsme, dans un immense besoin de soulager cette souffrance qui criait à lui, et, s'affaissant à côté du petit lit, il se mit à pleurer... Hélène, elle, agissait déjà, préparait des sinapismes, des compresses, très brave, ne perdant pas une minute en désespoir stérile. Un instant, elle s'arrêta devant son mari, le regarda pleurer, et, après une brève hésitation, lui posa la main sur l'épaule, d'un geste amical de pitié :

— Richard ! fit-elle doucement.

Il leva ses yeux pleins de larmes :

— Ah! s'écria-t-il, si nous étions rentrés plus tôt!...

Et il lui serra la main comme pour demander pardon.

Enfin le médecin arriva. Il fallut le voir dépouiller le pauvre petit corps amaigri qui grelottait dans ses bras, appuyer son oreille sur la poitrine et sur le dos, écouter siffler la respiration, examiner la gorge, puis, d'une voix neutre, toute sa personne conservant l'impénétrabilité professionnelle, donner ses prescriptions.

— Y a-t-il de l'espoir? demanda timidement Richard.

— Il y en a toujours.

— Mais qu'est-ce donc?...

— Une simple fluxion de poitrine... Seulement, l'enfant paraît très faible... Elle est anémique... Il faudra beaucoup de soins...

Et il alla reprendre son sommeil interrompu.

Des heures passèrent, des jours, dans des alternatives de crainte et d'espoir. Parfois, Jeanne semblait mieux : elle se ranimait, ses joues et ses yeux perdaient leur factice éclat de fièvre, sa voix cassée disait les gentilles choses d'autrefois, elle demandait sa poupée, sa grande poupée, qu'elle couchait à côté d'elle en racontant qu'elle était malade aussi, et qu'elle toussait, et qu'elle avait froid. Mais ces bons moments, chaque fois salués comme des signes de convalescence, duraient peu; et bientôt elle retombait dans sa prostration qu'interrompaient seulement des accès de toux, des étouffements, et ses plaintes sourdes quand on exécutait sur elle les douloureuses ordonnances.

— Maman, demandait-elle parfois, pourquoi me fais-tu si mal?...

— C'est pour te guérir, ma petite...

— Et si ça ne me guérissait pas, qu'est-ce qu'il arriverait, dis, maman?...

— Mais cela te guérira, petite folle!... crois-tu que ta maman te ferait du mal pour rien?...

Les grands yeux de Jeanne erraient dans le vide, et elle murmura :

— Oh! je sais bien ce qui arriverait, maman, si je ne guérissais pas!... Je serais morte!... Et alors, je ne bougerais plus!... Et tu pleurerais, avec papa... tu pleurerais... tu pleurerais...

Puis, tout à coup, avec une indicible expression d'angoisse :

— Maman, est-ce qu'on a encore mal, dis, quand on est morte?...

Une nuit, pendant qu'Hélène sommeillant un peu, Richard veillait à son tour, Jeanne se dressa sur son séant, soudain très éveillée, et tout à coup :

— Papa, raconte-moi une histoire, veux-tu?...

— Je veux bien, chérie... Mais tu seras bien sage, après, tu dormiras... Quelle histoire faut-il te raconter?... Celle du *Petit chaperon rouge*?...

— Non papa, une autre... une que j'aime tant!... tu sais, la *Princesse bleue*...

C'était un conte que Richard avait inventé un soir, qui avait émerveillé la petite, et que pourtant il n'avait pas répété depuis des mois.

— Je ne sais pas si je m'en souviendrai, chérie... Enfin, je vais essayer...

Et il commença :

— « Il y avait une fois une petite princesse, qu'on appelait la princesse bleue. Elle avait trois ans. Elle n'était pas beaucoup plus grande qu'une mouche, et elle avait une voiture en coquilles de noix. Elle avait des jouets très beaux, une poupée qui parlait et qui mar-

chait toute seule. Et pourtant elle n'était pas très heureuse, parce que son papa était un méchant papa... »

Jeanne l'interrompit et tendit vers lui sa petite main.

— Papa, écoute...

— Que veux-tu, ma chérie?...

— Je crois que toi aussi, tu étais un méchant papa...

Il sentit son cœur se serrer :

— Que dis-tu là, Jeanne, moi qui t'aime tant!...

Elle reprit :

— Oui, tu étais un méchant papa, je t'assure... tu faisais pleurer maman, toujours... Mais tu es devenu un bon papa, comme dans l'histoire...

Il continua, déroulant les péripéties de son récit :

« Le méchant papa tourmentait la princesse

bleue, à laquelle une bonne fée offrait un asile, dans une grotte en diamants... » Et tandis qu'il parlait, d'une voix qui par moment lui manquait, un tableau se dessinait dans son souvenir : Jeanne, rose, fraîche, en robe bleue, assise sur ses genoux, écoutant de toute son attention, ses grands yeux brillants de plaisir, tandis qu'Hélène faisait sa broderie et écoutait aussi, avec un bon sourire de bonheur et de tendresse... « Cependant, la bonne fée se mettait en devoir de corriger le méchant papa. Elle allait le trouver, dans un rêve, et lui disait que... »

Mais la petite n'écoutait plus. Un violent accès de toux la secoua; elle retomba, toute inerte, sur son oreiller...

Et le lendemain, vers le soir, Jeanne mourut. Ses grands yeux brillants s'éteignirent; son petit corps amaigri se raidit et se glaça, sa voix se tut à jamais. Hélène et Ri-

chard, qui n'avaient pas encore voulu désespérer, sanglotèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre.

Il y eut ensuite les billets de faire-part à expédier, la visite du médecin des morts qui vint tâter et retourner le petit corps inerte, l'enterrement, avec le bruit des clous dans les planches, les gros pas lourds des employés des pompes funèbres, les couronnes de fleurs blanches amoncelées sur le drap mortuaire : tout cet accompagnement obligé du deuil qui le rend plus amer et qu'on écoute comme en rêve, les nerfs détendus, la volonté brisée, repris et mâté par la barbare tyrannie des convenances.

Parmi les lettres que reçut Richard, il y en avait une de madame d'Hays : elle vibrait de sympathie sincère, avec des mots consolants comme des caresses, des mots berceurs, des mots affectueux, une tendresse inexprimée

qui rayonnait de chaque phrase, toute la bonté d'un cœur qui aime et compatit. Richard la lut, sans plus d'émotion que beaucoup d'autres, qui toutes, amicales ou indifférentes, dictées par la pitié ou par la politesse, réveillaient sa douleur avec la même intensité. Il la lut, et il lui sembla que madame d'Hays était une étrangère, rencontrée autrefois, longtemps auparavant, dans des lieux incertains, dont le souvenir ne vivait plus en lui que faiblement, dont les traits, qu'il retrouvait encore par un effort de mémoire allaient bientôt s'effacer tout à fait. Et il lui répondit par le simple envoi d'une carte de visite.

VIII

HÉLÈNE ET RICHARD

> Les hommes instruits ne se lamentent ni sur les vivants ni sur morts.
>
> *Bhagavadgita.*

Le temps a passé, versant l'apaisement, sinon l'oubli.

D'abord, les jours qui suivirent la mort de Jeanne, la maison semblait vide : vide de ses derniers restes de gaieté, des derniers vestiges d'espoir qu'y maintenait malgré tout la présence de l'enfant. Hélène et Richard, ré-

conciliés sans amour, rapprochés par leur commune douleur, qui pouvait effacer le passé, non le rendre, vivaient côte à côte, bienveillants et indifférents l'un pour l'autre. Hélène avait pardonné, comme si la Mort, en soufflant sur sa plus chaude tendresse, eût éteint du même coup ses rancunes. Richard ne désirait plus rien, comme si la poignante douleur inattendue qui venait d'arrêter sa dernière rêverie sentimentale eût enfin satisfait son inquiet besoin d'émotions, et ne cherchait plus que le calme d'esprit dans la régularité des habitudes. Puis — le cœur vivace renaît obstinément de ses cendres — à mesure que le regret se faisait moins cuisant, à mesure que se rassérénait leur souvenir de Jeanne, ils ont senti recroître en eux la fleur de vie, la fleur d'affection qu'ils croyaient flétrie à jamais. Les drames passés ne les troublent guère : ils en sont trop

loin; surtout, ils en sont séparés par quelque chose d'infiniment plus réel, comme un abîme que le pied touche nous sépare des mirages dressés à l'horizon. Ces amours, nées d'une fantaisie oisive ou malade, et greffées sur un cœur rebelle qui rejetait leur sève, comme la jalousie qu'un moment elles poussaient jusqu'à la haine, ce sont des fantômes disparus; il n'y a eu de vrai, dans tout cela, que la catastrophe finale, si lugubrement éloignée de la pièce, en rapports à peine saisissables avec la succession logique de ses scènes. Jamais, ou presque, Richard ne pense à Rose-Mary : n'ayant reçu d'elle aucune lettre, il en a conclu qu'il était oublié; en revanche, quelquefois, le souvenir de madame d'Hays le fait sourire doucement, comme l'évocation d'une chose très pure et très belle, qu'on a vue, qu'on ne reverra jamais, qu'on ne cherche plus à revoir. Quant à Hélène, il lui

semble que ces deux femmes, dont les visages, les attitudes, les regards avaient été gravés en elle comme au fer rouge, n'ont existé que dans un mauvais rêve et se sont dissipées comme l'impression d'un cauchemar.

Ainsi, en voyant de plus loin le conflit qui les avait mis aux prises, ils en comprennent mieux les phases et apprennent à se mieux juger : ils se sont fait beaucoup de mal, l'un à l'autre et chacun à soi-même, et ils le savent. Elle fut plutôt victime, il fut plutôt bourreau, mais, qu'importe? puisqu'ils ont souffert tous les deux! Toute rancune est morte, Hélène a oublié les cruautés de Richard et sait seulement que son cœur a saigné d'une même blessure; Richard a laissé s'envoler ses chimères, qui ne l'attirent plus vers le gouffre de l'inconnu; et si leur bonheur a disparu, si leur amour s'est éteint à jamais, ils ont pourtant trouvé dans la com-

patissante intelligence qu'ils ont acquise l'un de l'autre, la source d'un sentiment nouveau qui les unit encore.

« Elle a beaucoup souffert par moi, se dit Richard, parce qu'elle m'aimait. Son cœur — je le sais à présent — était assez vaste pour que j'y désaltère tous mes rêves. Elle m'offrait les émotions que je cherchais ailleurs, si délicates, si subtiles, que je les ai laissé fuir. Et pour l'avoir méconnue, je lui ai fait un mal irréparable : j'ai tué sa jeunesse, sans lui donner sa part de bonheur, sans la laisser fleurir. Maladroit virtuose, j'ai brisé mon meilleur instrument. Hélas ! il ne chantera plus le chant triomphant de l'amour !... Mais peut-être pourra-t-il murmurer encore un de ces doux adagios où des notes graves et lentes disent la mélancolie des tristesses apaisées et font vibrer parfois comme un écho des bonheurs perdus... »

« Sans doute, se dit Hélène, il a été coupable envers moi, et m'a infligé de cruelles souffrances. Mais est-ce sa faute, ou la mienne?... N'aurais-je pas dû deviner que son âme est une âme riche et qu'il lui faut du luxe et du prestige?... N'aurais-je pas dû deviner cet immense besoin d'émotions qui sonnait en lui comme un irrésistible appel vers des régions inconnues et l'entraînait loin de moi?... N'aurais-je pas dû me multiplier pour lui offrir tout ce qu'il rêvait, conserver un peu de mystère pour retenir sa curiosité, un peu d'au delà pour laisser voyager sa fantaisie?... Je l'aurais pu, je le sais à présent. Et c'est trop tard. L'heure est passée. Il s'est épuisé à poursuivre des chimères, moi à les regretter. Que du moins notre vie soit une paisible promenade, par des bosquets d'automne, dans des paysages défleuris et verts encore, sous un pâle soleil sans chaleur, non

sans clarté!... Ce n'est pas le lot des heureux, c'est une bonne part pourtant; et qui sait si, à savourer cette calme fin d'année, nous n'oublierons pas l'été que nous n'avons pas eu?... »

Cette intelligence et cette pitié les rendent indulgents et bons; et la bienveillance qui les anime tous deux leur remplace en partie les sentiments qu'ils n'ont pas. Hélène, pour qui le dévouement est une seconde nature, n'a point de peine à se plier aux menus sacrifices qu'exige la vie commune ainsi comprise. Mais Richard a dû perdre beaucoup de son égoïsme. De fait, plus attentif aux autres, il s'occupe moins de lui-même; et quand, par hasard, il s'examine encore et moralise, ses pensées le sortent du cercle étroit de ses désirs, et, dans ce monde du sentiment où il aime toujours à les promener, elles découvrent des points de vue très simples, qu'il ne connaissait pas :

« De faux horizons ont miroité devant moi, se répète-t-il souvent ; j'ai cru aux mirages que je me créais. Passion, fantaisie, extase : mots trompeurs, mots vides de sens, qu'a crevés mon effort pour leur en donner un. Pour la passion, notre sang est trop pauvre ; pour la fantaisie, nos rêves n'ont plus d'ailes ; pour l'extase, nos esprits sont trop clairvoyants. Et sans passion, sans fantaisie, sans extase, on peut aimer pourtant. Ah ! les poètes sont de grands criminels ! Ils nous aveuglent de mots éblouissants ; nous les croyons quand ils dépeignent des transports d'âme qu'amplifient les fougues du rythme ; nous suivons sur leurs traces des chimères qu'enflent leurs métaphores, et, méconnaissant ainsi notre vraie nature, nous nous créons un cœur artificiel dont nous trompent les battements factices. Ne sont-ce pas là des comparaisons décevantes entre leur monde et

la réalité qui persuade les hommes de mon temps de leur impuissance d'aimer? Mensonge qui court les livres, erreur dont j'ai fait le pivot de ma vie sentimentale, et que je reconnais trop tard. Nous aimons autrement, voilà tout! Il y avait en moi des puissances d'affection, de dévouement, de tendresse, qui valaient peut-être l'extase de Dante et la passion de Musset. Seulement, elles sommeillaient, et, au lieu de les éveiller, je me suis épuisé à vouloir ressusciter des choses mortes! Adieu, Rolla, des Grieux et don Juan! Les sentiments se transforment comme les idées, et l'amour d'aujourd'hui — le vrai, celui des nobles cœurs qui ont évité la souillure banale du plaisir — ne ressemble pas plus à celui d'hier que nos formes politiques ne ressemblent à celles du passé. L'intelligence l'atténue et l'embellit, le baigne de teintes neutres, lui enlève ses violences, ses

excès, ses scories. Elle le cultive comme une fleur rare, raffinant sa forme et son parfum ; elle disserte et raisonne avec lui, ajoutant aux charmes qu'il possède celui des belles pensées dont elle le décore. Pour être moins bruyant, il n'en est pas moins profond : il est pareil à ces lacs de montagne dont les vents rident à peine la surface, et dont nul œil ne connaît le fond. Il est conscient et sage, il est bienveillant et bon. Jamais il ne commettra de crime : repoussé, il s'écarte sans plainte; la jalousie le tue — hélas! je l'ai bien vu! — mais en lui épargnant le délire et les violences. On le croit faible, parce qu'il est doux. On le croit muet, parce qu'il parle bas. On méconnaît ses joies, parce qu'elles sont de délicate essence. On l'ignore enfin, parce que nul ne l'a décrit. Hélas! ce roman que personne n'a fait, j'aurais pu le vivre : pourquoi ne l'ai-je pas vécu?... »

Par un soir d'hiver, au coin du feu, Hélène et Richard ont causé du passé. C'est venu tout seul, sans effort de l'un ni de l'autre pour amener ni pour écarter le sujet, par d'imperceptibles liaisons d'idées qui les ont conduits d'un point quelconque à ces choses mortes dont ils ont sans trouble remué les cendres :

— Nous en sommes si loin ! a dit Hélène... Nous en pouvons parler en curieux désintéressés... Au fond, j'ai su très peu de chose... Ne me diras-tu pas qui était cette femme ?...

Richard a hésité, un peu gêné :

— Tu tiens à parler d'elle ?... C'était une étrangère, une Américaine, divorcée...

— ... Elle avait eu un mari?...

— Oui, je crois... Elle valait mieux que tu ne penses... C'est vrai qu'elle avait des allures inhabituelles, des toilettes excentriques, des cheveux rouges... Mais, je t'assure, ce n'était pas une malhonnête femme,..

— Vous autres hommes, vous avez sur notre honnêteté des notions qui ne sont pas les nôtres... Et tu l'as aimée?...

Elle souriait, comme si elle eût demandé cette confidence à un indifférent.

— Peut-être, fit Richard... Vraiment, je ne sais pas...

Hélène réfléchit un instant :

— Je ne te parlerai pas d'elle si cela t'ennuie... Pourtant, je voudrais bien savoir ce qu'elle est devenue?...

— Elle est partie pour son pays.

— Et puis?...

— C'est tout... Je n'ai jamais plus rien su d'elle.

— Elle ne t'a pas écrit une seule fois?

— Pas une seule fois.

— Elle t'a donc oublié?...

— Il paraît bien.

— Et toi?...

— Oh, moi !...

Et le geste de Richard exprima clairement combien Rose-Mary tenait maintenant peu de place dans son souvenir...

Hélène réfléchissait. N'ayant aimé qu'une fois, elle ne comprenait pas. Ce complet effondrement de l'amour, cet oubli réciproque des tendresses passées, cette indifférence venant ainsi s'étendre entre deux êtres qui s'étaient unis, l'indignaient comme quelque chose de monstrueux. Elle n'exprima pourtant aucune des pensées qui se dessinaient dans son esprit, et, après un silence, demanda presque involontairement :

— Et l'autre?... elle t'a aimé aussi ?...

— Quelle autre ? fit Richard étonné.

— Tu sais bien... madame d'Hays ?...

Il n'y avait jamais eu entre eux aucune explication à son sujet, et Richard ne se doutait pas qu'Hélène eût aussi souffert par elle.

Pourtant, se sentant deviné, il ne dissimula pas :

— Elle, dit-il, tu sais, c'est une admirable nature, complète, harmonieuse, irréprochable...

— Je le crois volontiers.

— Je l'ai rencontrée et j'ai subi son charme... Était-ce de l'amour? Je ne crois pas... J'étais inquiet tourmenté, je trouvais le calme auprès d'elle... Elle me faisait du bien... Je la regardais comme un être d'essence supérieure, je n'ai jamais pensé qu'elle pût m'aimer...

— Et tu voudrais la revoir?

— Non... A quoi bon?... Et puis, elle est liée à un tel souvenir...

Aussi facilement qu'elle s'était engagée, la conversation se détourna. Ils parlèrent de Jeanne.

— Oui, fit Hélène en s'assombrissant, c'est là la vraie douleur de notre vie?...

— Et pourtant, dit Richard...

Elle l'interrompit :

— Tais-toi, je t'en prie... J'ai peur de ce que tu vas dire... J'en suis sûre, tu vas dire quelque chose de littéraire...

— Mais non, je t'assure... Ce n'est pas un mot littéraire, comme tu dis, que celui des anciens : « Ceux que les dieux aiment meurent tôt. » C'est vrai, c'est profondément vrai... Songe quel délicieux souvenir elle nous a laissé, parfaitement beau, parfaitement pur, sans rien qui le ternisse... Tout ce que nous avons vu d'elle était charmant, et l'empreinte de sa grâce est demeurée en nous... Te rappelles-tu, comme elle aimait à m'apporter des fleurs ?... Elle arrivait sur la pointe des pieds, la figure épanouie : « Papa chéri : veux-tu des marguerites ? »

— Et le soir, quand elle faisait sa prière : « Bon Dieu, bénis papa, bénis maman... », à

genoux sur son lit, ses petites mains jointes... Mais tu ne la voyais jamais à ce moment-là, toi !...

— Et comme elle aimait toutes les choses de la nature, les insectes, les papillons, les arbres : dans le jardin, elle semblait fondue avec les plantes, avec l'air, quand elle disparaissait dans la pelouse parmi l'herbe en fleurs...

— Et le matin, comme elle gazouillait avec sa poupée en lui donnant du chocolat !...

— Mon Dieu ! que tout cela était délicieux, et que je ne voudrais pas que nous ne l'eussions pas eue !... Et ces souvenirs ne valent-ils pas la réalité ?... Le passé, le présent, cela se ressemble tant !... Pour elle, elle est heureuse, s'il y a un ciel où elle est un ange, ou s'il n'y en a pas, à l'abri de tout ce qui fait souffrir et de tout ce qui souille. Pour nous, l'amertume de notre deuil s'est adoucie, nous l'aimons morte autant que nous l'avons aimée

vivante, elle est toujours aussi près de nous...

— C'est vrai, pourtant ! fit Hélène, dont les yeux s'étaient remplis de larmes.

Plus tard, une autre enfant leur est née : une petite fille encore, à laquelle ils ont rendu le nom de Jeanne. Mais elle ne ressemble guère à la morte : ses yeux ont moins d'éclat, ses gaietés sont rares, elle se développe lentement, chétive et pâle. Et, souvent inquiets sur elle, ils la regardent grandir, symbole de ce qu'est maintenant leur vie : chère et gentille et triste comme une fleur d'automne, comme une de ces fleurs presque décolorées qui poussent dans l'herbe basse, sous des ciels d'estompe, pleurant l'été qui ne reviendra pas et l'hiver qui s'approche.

Genève-Petit-Bornand, avril à septembre 1889.

FIN

TABLE

Préface 1
I. — Richard Noral. 25
II. — Hélène et Richard. 51
III. — Rose-Mary. 77
IV. — Hélène et Rose-Mary. 117
V. — Madame d'Hays. 167
VI. — Madame d'Hays et Rose-Mary 209
VII. — Hélène et madame d'Hays 251
VIII. — Hélène et Richard 281

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



OEUVRES D'ÉDOUARD ROD

LA COURSE A LA MORT

Nouvelle édition. 1 vol. in-16............................ 3 50

LE SENS DE LA VIE

Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix de Jouy. 6e édition. 1 vol. in-16.................................... 3 50

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE

Lilith.— L'Eau et le Feu.— L'Idéal de M. Gindre.— Le Pardon. — La dernière Idylle. — Noces d'or. 1 vol. in-16........ 3 50

ÉTUDES SUR LE XIXe SIÈCLE

Giacomo Léopardi. — Les Préraphaélites anglais. — Richard Wagner et l'esthétique allemande. — Victor Hugo. — Garibaldi.— Les Véristes italiens.— M. E. de Amicis. — La jeunesse de Cavour. 1 vol. in-16........ .... 3 50

EN PRÉPARATION

VOULOIR ET POUVOIR

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.